

H. DE VAUJANY

ALEXANDRIE

ET

LA BASSE-ÉGYPTE

A Monsieur [illegible] Roujon

Hommage de l'auteur

H. de Vaujany [illegible]

Alexandrie 14 mars 1886



ALEXANDRIE

ET

LA BASSE-ÉGYPTE

« Les palais des rois sont devenus les repaires des
« bêtes fauves ; les reptiles immondes habitent les
« sanctuaires des dieux. Ah ! comment s'est éclipsée
« tant de gloire ! Comment se sont anéantis tant de
« travaux ! Ainsi donc périssent les ouvrages des
« hommes, ainsi s'évanouissent les empires et les
« nations. » (VOLNEY, *Ruines*.)

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1885.

DU MÊME AUTEUR

Échos d'Orient, poésies, 1 vol. Le Caire, A. Mourès.

Histoire de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, 1 vol. Le Caire, J. Serrière; Paris, Maisonneuve et Cie.

Géographie de l'Égypte, 1 vol. Le Caire, A. Mourès.

Vocabulaire français-arabe (*texte français et arabe*), dialecte vulgaire de l'Égypte, avec la prononciation figurée. 1 vol. Le Caire, A. Mourès.

Le Caire et ses environs, 1 vol. Paris, Plon, Nourrit et Cie.

EN PRÉPARATION :

Nouvelles et Légendes des pays du Soleil.

Les Illustrations égyptiennes contemporaines. Biographie des principaux personnages qui se sont distingués en Égypte, dans les arts, les sciences, la politique, etc.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIERE, 8.

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE
(DEUXIÈME PARTIE)

ALEXANDRIE

ET

LA BASSE-ÉGYPTE

PAR

H. DE VAUJANY

DIRECTEUR DES ÉTUDES A L'ÉCOLE DES LANGUES DU CAIRE

Ouvrage orné de gravures et de trois cartes.



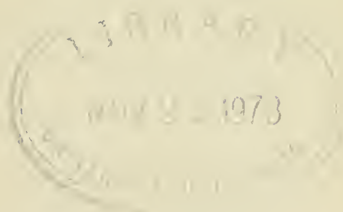
PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1885


1973

ALEXANDRIE
ET LA BASSE-ÉGYPTE

APERÇU GÉNÉRAL

Les grandes époques de l'Égypte proprement dite, ou des divers royaumes successivement formés sur les bords du Nil, sont bien antérieures à la fondation d'Alexandrie. Cette longue suite de siècles pendant lesquels les sciences et les arts furent portés à un très haut degré de perfection par les Égyptiens, tandis que le reste du monde connu des anciens était encore barbare, a vu les Asiatiques envahir les bords du Nil, et les Éthiopiens franchir les cataractes pour s'établir sur la terre d'Isis et d'Osiris. La civilisation de cette contrée, bien plus vieille que les archives de l'histoire profane, s'est étendue progressivement pendant cet intervalle ; elle a élevé les monuments dont il subsiste encore de si beaux restes dans la Haute-Égypte ; elle a bâti Memphis, Héliopolis, Saïs, Mendès avant Alexandrie, et Alexandrie, si ancienne pour nous, devient en quelque sorte une ville moderne relativement aux autres cités égyptiennes.

De toutes les villes de l'Égypte, elle est une de celles auxquelles se rattachent le plus de souvenirs historiques. Les circonstances de sa fondation, son importance au milieu de l'ancien monde, les fastes qui rappellent son antique splendeur et l'éclat de cet actif foyer de l'intelligence humaine dont la réputation devint universelle, entraînent l'esprit vers cette vieille capitale qui fut jadis la reine de la Méditerranée, et qui ne vit plus aujourd'hui que par ses glorieux souvenirs, ensevelie sous la ville moderne, ville exclusivement mercantile, peu soucieuse du passé, et n'offrant plus que de rares lambeaux isolés rappelant les diverses étapes parcourues par les révolutions politiques.

Riche en monuments de toutes sortes sous les Ptolémées et sous la domination romaine, Alexandrie vit tomber ses temples, briser ses statues par le fanatisme religieux des patriarches, lorsqu'au quatrième siècle Théodose établit la religion chrétienne dans les États de l'empire d'Orient. Deux siècles et demi plus tard, les musulmans, maîtres de l'Égypte, transformaient les églises en mosquées, dévastaient quelques édifices au profit de leurs propres travaux et laissaient le reste tomber en ruine.

Depuis la conquête arabe jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, Alexandrie semble avoir disparu de l'histoire. La grande cité des Lagides ne fut plus qu'une immense nécropole jonchée de débris peu à peu envahis par les sables, qui bientôt recou-

vrirent comme d'un linceul, ces derniers témoins d'une civilisation à jamais disparue de l'Orient. A côté de ce champ funéraire, une bourgade s'étendit sur le rivage de la mer et sur l'isthme étroit qui avait remplacé l'*Heptastadion* reliant l'île Pharos à la terre ferme; cette bourgade, séparée de l'ancienne ville par une rangée de murailles, s'appela aussi Alexandrie... Lors de l'expédition française, son aspect était assez misérable : elle était médiocrement bâtie et avec peu d'ordre, dépourvue de places publiques, n'ayant que des rues étroites, malpropres, non pavées, et renfermait environ huit mille habitants plus une forte garnison turque; si elle était encore commerçante, malgré la concurrence de Rosette et de Damiette, situées aux embouchures du Nil, c'était par la seule cause de la position avantageuse de son port, unique sur toute cette côte de la Méditerranée. Cinq ans après le départ des Français, Alexandrie, presque entièrement privée de la seule eau potable qu'elle possédait, se trouvait réduite à 5,000 habitants.

En 1818, sous le vice-roi Mohammed-Ali, Alexandrie comptait 12,000 habitants; en 1825, c'est-à-dire cinq ans après la restauration du canal d'eau douce, sa population avait doublé; actuellement elle s'élève à 200,000 habitants, sur lesquels on compte près de 60,000 Européens.

Les principaux quartiers d'Alexandrie sont aujourd'hui percés de rues assez régulières et pavées;

la ville entière n'a aucun cachet oriental, même dans la partie arabe où la manie de tout faire à l'européenne s'est portée jusqu'aux constructions, et a complétement défiguré l'aspect que l'on est en droit de s'attendre à trouver en arrivant dans une ville d'Orient; les hôtels européens, les maisons des riches particuliers sont encore d'un caractère plus indécis; leur architecture est italienne, si toutefois elle est quelque chose; tous ces bâtiments, à la structure ferme et hardie, élevés sur la grande rue de la Porte de Rosette ou aux environs de la place des Consuls, seraient sans doute très commodes à Marseille ou à Gènes, mais sont un non-sens sous un climat où le soleil, pendant presque toute l'année, darde ses feux sur un sol incandescent.

De l'ancienne renommée d'Alexandrie la grande, il ne reste plus à présent que le côté commercial. Autrefois son port était le plus fréquenté de la Méditerranée; aujourd'hui, après avoir été presque entièrement délaissé, il a repris son rang, et peut être à juste titre placé en première ligne parmi les ports de la côte d'Afrique et des Échelles du Levant. Du reste, la population active et laborieuse de la ville, justifie bien le mouvement de son commerce maritime : sur dix habitants, neuf au moins se livrent au trafic des affaires ; l'étranger ne doit donc pas s'étonner si l'on ne s'est pas occupé de mettre au jour les antiquités qui gisent sous le sol, ni même de conserver celles qui sont encore debout. En Égypte, où

le temps passe si vite, bien peu de personnes pensent encore à la métropole des Ptolémées : si l'on exclut de la population les petits marchands d'objets manufacturés en Europe, et principalement en France et en Angleterre, le reste, à peu d'exception près, ne parle que coton, sucre, céréales, gomme, ivoire, etc.; d'un côté, les produits roulent vers le port; de l'autre, on négocie à la Bourse. Grâce à l'influence du progrès, on peut dire en voyant Alexandrie : Il n'y a plus d'Orient, comme Louis XIV disait : Il n'y a plus de Pyrénées. C'est ce progrès qui a fourni à Alexandrie, outre ses tramways et ses chemins de fer de banlieue, ses édifices bâtards, ses tripots et ses cafés-concerts, dont l'amateur de ce genre de distraction n'a que l'embarras du choix. A l'instar des grandes places maritimes d'Europe, le port est défendu par de belles jetées, de magnifiques brise-lames qui garantissent la sécurité des navires marchands ; ces travaux maritimes, qui font le plus grand honneur à l'ingénieur qui les a exécutés, sont formés de blocs énormes artificiels, à l'épreuve des flots les plus courroucés. Jadis un gouverneur turc avait employé pour remplir le même but, des fûts de colonne en granit et des blocs arrachés aux monuments antiques; aujourd'hui, si l'on s'est servi de matériaux plus modernes, c'est apparemment parce que les anciens n'existaient plus en quantité suffisante. Du reste, les vieux monolithes que la barbarie avait respectés ou plutôt oubliés, acquérant nécessairement

plus de valeur à mesure qu'ils devenaient plus rares, ont été disputés par les peuples d'outre-mer, et sont partis en exil meubler les places publiques de Londres et de New-York. En ce qui concerne les sciences, les arts, les lettres qui faisaient l'orgueil de la capitale des Lagides, rien ; l'Institut égyptien lui-même, qui rappelait encore les brillantes époques, dépérissait sur le rivage du Grand-Port, en face du lointain horizon de son glorieux passé, et s'est transporté au Caire.

Il est regrettable à tous les points de vue qu'Alexandrie, au temps où elle était particulièrement favorisée par les vice-rois Mohammed-Ali et son fils Saïd, n'ait point songé à mettre au jour et à conserver, soit dans un musée, soit sur place, chaque fois qu'il aurait été possible de le faire, les monuments rappelant les grandes pages de son histoire. Il est vrai que plusieurs de ces précieux débris ont été envoyés au musée de Boulaq, au Caire ; mais ils n'appartiennent presque tous qu'à l'histoire romaine, et si, conservés dans la ville même où ils ont été trouvés ils acquéraient la valeur de véritables reliques, ici leur effet est considérablement diminué lorsqu'on les compare aux statues et aux sarcophages pharaoniques qui les accompagnent. L'extension d'Alexandrie rend tous les jours les fouilles de plus en plus impraticables ; les derniers travaux de ce genre, dont nous parlerons dans le cours de cet ouvrage, ont été exécutés par Mahmoud-Pacha et le docteur Nérout-

sos-Bey. Alexandrie a reconquis sa réputation commerciale d'autrefois et l'a même dépassée; pourquoi n'en serait-il pas de même de sa renommée scientifique? A côté de la classe laborieuse du commerce, il y a des hommes éminents et non moins laborieux qui, si l'on reconstituait l'ancienne Alexandrie, y tiendraient leur place tout aussi bien que les Euclide, les Démétrius de Phalère, les Zénodote, les Callimaque, les Ératosthène de Cyrène, les Philon, les Appien, les Origène, etc. Qui réunira toutes ces intelligences pour en former l'âme de la cité? *Hoc opus, hic labor est.*

HISTOIRE

ÉPOQUE GRECQUE.

En 332 avant Jésus-Christ, l'an 422 de Rome, le premier de la cent douzième olympiade, Alexandre le Grand, qui venait de conquérir l'empire des Perses, s'empara de l'Égypte et y fonda une ville à laquelle il donna son nom.

A son retour d'une visite à l'oasis d'Ammon, dans le désert Libyque, il fut frappé de l'admirable position d'une bourgade située sur les bords de la Méditerranée, à l'ouest de la branche la plus occidentale du Nil. Cette bourgade qu'on appelait Rhacôtis (Ραχῶτις), était bâtie en face de l'île Pharos, dont le nom se trouve déjà dans Homère, sur un isthme étroit, resserré par les eaux de la mer au nord, et par le lac Maréotis au sud; elle était habitée par des pêcheurs et des bergers, et possédait un temple dédié à Isis et à Sérapis. Les Perses, et avant eux les Pharaons, l'avaient fortifiée pour repousser les pirates qui infestaient la côte, et mettre un obstacle aux incursions des étrangers qui ne pouvaient entrer en

Égypte que par la ville de Naucratis et la branche canopique du Nil.

« Les premiers rois d'Égypte, dit Strabon, contents de ce qu'ils possédaient, sentirent peu le besoin des choses du dehors ; prévenus en outre contre tous les navigateurs, et surtout contre les Grecs, que l'exiguïté de leur territoire portait à piller ailleurs ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, ils placèrent en ce lieu une garde avec ordre d'en défendre l'abord aux étrangers. »

Profitant des avantages naturels qu'offrait Rhacôtis, Alexandre forma le projet d'y fonder une ville, et en confia l'exécution à son architecte Dinocratès. Selon Diodore et Quinte-Curce, l'enceinte de la future cité aurait été tracée avec de la chaux et de la farine, et renfermait tout l'espace compris entre la mer et le lac Maréotis. Les deux grands côtés, qui longeaient la mer et le lac, avaient trente stades de longueur ; les deux autres, qui traversaient l'isthme dans sa largeur, étaient de huit stades, suivant la plupart des auteurs anciens.

Le système du monde civilisé fut considérablement changé par le grand conquérant macédonien, qui sentit la nécessité de lier les intérêts de tous les peuples qui composaient son immense empire, et de diriger vers un centre commun leurs rapports commerciaux ; il choisit sur la côte d'Égypte ce point central pour remplacer Tyr qu'il venait de détruire. Bientôt les Grecs arrivèrent en foule dans la nou-

velle cité et peu à peu l'Égypte devint grecque avec Alexandrie.

Pendant trois siècles, les Ptolémées régnèrent sur l'empire des anciens Pharaons : Alexandrie fut sans interruption le siége de leur gouvernement et devint, peu après sa fondation, la première ville de l'Égypte ; elle se couvrit de somptueux monuments, et les poètes, les savants, qui y furent appelés de toute part, en firent la métropole intellectuelle du monde alors connu. Ptolémée est le nom patronymique des rois successeurs d'Alexandre au trône de l'Égypte, et qui l'occupèrent jusqu'à l'asservissement du royaume par Auguste. Chacun d'eux eut encore un surnom particulier ; ils composèrent ensemble la famille royale des Lagides, dénomination tirée du mot grec *Lagos*, surnom que porta le père du premier des Ptolémées. La flatterie ne manqua pas d'entourer de prodiges et de mensonges l'origine de cette dynastie :

« Le premier des rois Lagides, dit la légende, fut à sa naissance, et comme une prophétique inauguration, élevé sur un bouclier d'airain ; un aigle prit soin de le garantir des ardeurs du soleil, et déchirait ses proies pour le nourrir de sang au lieu de lait. »

Ptolémée Ier Lagos ou *Soter*, régna de 323 à 285 avant Jésus-Christ ; il profita des loisirs de la paix pour embellir Alexandrie ; il fit construire plusieurs temples, le Phare, et fonda la célèbre Académie connue sous le nom d'*École d'Alexandrie*. Il ouvrit

son palais aux philosophes, cultiva leur société et fit amasser pour eux une immense bibliothèque. Dans la trente-neuvième année de son règne, Soter choisit pour son successeur le fils aîné qu'il avait eu de Bérénice sa seconde femme. Après son abdication volontaire, le vieux roi jouissait en quelque sorte des honneurs réservés à sa mémoire; il voyait sa propre apothéose, son image et son nom associés dans les cérémonies publiques à ceux du grand Alexandre, préludes du culte dont il devint l'objet, et qui lui fit consacrer des autels.

Ptolémée II Philadelphe, fils de Soter (285 à 247), mit tous ses soins à se faire de bonnes relations au dehors, à contracter de puissantes alliances, et recherchа particulièrement celle des Romains, dont la réputation militaire lui était d'un grand appui. Ce furent les premières relations directes entre le gouvernement d'Alexandrie et celui de Rome. Plusieurs établissements fondés par Philadelphe recommandent le nom de ce prince à la mémoire des savants. Il acheva plusieurs monuments commencés par son père, et augmenta considérablement la bibliothèque. Son règne, digne de son illustre origine, forme une des époques les plus mémorables dans l'histoire de la philosophie. Philadelphe mourut vers la fin de l'été 247; il avait épousé sa sœur Arsinoé, et fit frapper des monnaies à son effigie.

*Ptolémée III Évergète I*er (247 à 222) entreprit de grandes expéditions militaires qui portèrent sa re-

nommée jusqu'au cœur de l'Asie. Il s'empara successivement des provinces situées sur la rive droite de l'Euphrate ; au delà de ce fleuve il parcourut en conquérant la Babylonie, la Susiane, la Perse et s'avança même jusqu'en Bactriane. Mais de toutes les actions de ce prince, aucune ne fut plus agréable aux Égyptiens que l'attention qu'il apporta à reprendre en Perse, et à renvoyer triomphalement en Égypte, les images des divinités que Cambyse avait enlevées aux villes des bords du Nil.

Ptolémée IV Philopator (222 à 205) fit la guerre à Antiochus, roi de Syrie, qu'il vainquit à Raphia. Après avoir passé trois mois dans les provinces qu'il avait conquises, Philopator revint à Alexandrie où il se livra aux plus honteuses débauches. Soumis aux volontés de son ministre Sosibe, il ne savait rien faire par lui-même qu'assouvir ses brutales passions ; il ne s'apercevait même pas de l'état malheureux de son peuple et des murmures violents dont il était l'objet. S'abandonnant même de plus en plus aux excès de sa passion pour Agathoclée, il fit mettre à mort sa femme Antinoé, sur les conseils de cette courtisane, pour mieux donner cours à ses dérèglements. Philopator mourut peu regretté ; sa mort fut tenue secrète quelques jours par les compagnons de ses débauches, qui en profitèrent pour piller le trésor et se diviser le gouvernement du royaume pendant la minorité du jeune Épiphane, seul héritier de la couronne d'Égypte.

Ptolémée V Épiphane (205 à 181) n'avait que cinq ans et demi lorsqu'il succéda à son père. Pendant la tutelle du jeune prince, Antiochus avait repris les provinces qu'il avait perdues sous le roi précédent; mais il les donna en dot à sa fille le jour même de son mariage avec Épiphane, en 192. Vers la dix-huitième année du règne de ce prince, le royaume ne jouissait pas d'une paix profonde; une mauvaise administration, de trop fréquents abus de pouvoir avaient lassé la patience de la nation, et plusieurs provinces avaient cessé d'obéir; des troubles sérieux allaient éclater, lorsqu'à la fin de l'hiver 181 Épiphane mourut empoisonné.

C'est l'année du couronnement de Ptolémée Épiphane que fut rendu à Memphis, en l'honneur du souverain, le décret suivant :

« L'an IX, le 10 du mois de méchir, les pontifes et les prophètes, ceux qui entrent dans le sanctuaire pour habiller les dieux, les ptérophores, les hiérogrammates, et tous les autres prêtres qui, de tous les temples situés dans le pays, s'étaient rendus à Memphis, auprès du roi, pour la solennité de la prise de possession de la couronne, dont Ptolémée toujours vivant, le bien-aimé de Phtha, dieu Épiphane, prince très gracieux, a hérité de son père, se trouvant réunis, ont décrété le même jour ce qui suit :

« Considérant que le roi Ptolémée toujours vivant, le bien-aimé de Phtha, dieu Épiphane, etc., a fait toutes sortes de bien aux temples et à ceux qui y font

leur demeure, etc., qu'il a consacré au service des temples de grands revenus, etc.;

« Qu'il n'a négligé aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour faire des actes d'humanité; qu'afin que dans son royaume le peuple et en général tous les citoyens fussent dans l'abondance il a supprimé des impôts et a diminué le poids des autres, etc.; qu'il a renvoyé absous ceux qui avaient été emprisonnés et mis en jugement depuis longtemps;

« Qu'il a ordonné que les revenus des temples et les redevances qu'on leur payait chaque année, tant en blé qu'en argent, ainsi que les parts réservées aux dieux sur les vignobles, les vergers, et sur toutes les autres choses auxquelles ils avaient droit du temps de son père, continueraient à se percevoir dans le pays;

« Qu'il a dispensé ceux qui appartiennent aux tribus sacerdotales de faire tous les ans le voyage par eau à Alexandrie;

« Qu'il a ordonné que les citoyens qui avaient quitté les rebelles armés, et ceux dont les sentiments avaient été, dans les temps de trouble, opposés au gouvernement et étaient rentrés dans le devoir, fussent maintenus en possession de leurs propriétés;

« Qu'étant entré dans Memphis en vengeur de son père et de sa propre couronne, il a puni comme ils le méritaient les chefs de ceux qui s'étaient révoltés sous son père, avaient dévasté le pays et dépouillé les temples;

« Qu'il a fait beaucoup de dons à Apis, à Mnévis et aux autres animaux sacrés de l'Égypte..... etc.

« Il a plu aux prêtres de tous les temples du pays de décréter que tous les honneurs appartenant au roi Ptolémée toujours vivant, le bien-aimé de Phtha, dieu Épiphane très gracieux, ainsi que ceux qui sont dus à son père et à sa mère les dieux philopators, et ceux qui sont dus à ses aïeux, fussent considérablement augmentés ; que la statue du roi Ptolémée toujours vivant, soit érigée dans chaque temple et posée dans le lieu le plus apparent, etc. ; qu'il soit consacré à ce roi une statue particulière et une chapelle dorées dans le plus saint des temples, etc. ; que tous les ans il y ait une fête dans toute l'Égypte qui durera cinq jours à commencer du premier jour du mois de Thôth, pendant lesquels ceux qui feront les sacrifices, les libations et toutes les autres cérémonies d'usage, porteront des couronnes, etc.

« Et qu'afin qu'il soit connu pourquoi en Égypte on glorifie et honore comme il est juste, le dieu Épiphane très gracieux monarque, le présent décret sera gravé sur une stèle de pierre dure en caractères sacrés et en caractères grecs ; et cette stèle sera placée dans chacun des temples du premier, du deuxième et du troisième ordre, existant dans tout le royaume. »

Une de ces stèles fut découverte à Rosette en 1798 par les ingénieurs français en creusant les fondations du fort Saint-Julien, et servit de point de départ à la connaissance de l'écriture hiéroglyphique.

Ptolémée VI Philométor (181 à 146) encore en bas âge lorsqu'il prit possession du trône, resta sous la protection de la sage Cléopâtre sa mère, régente du royaume. La onzième année de son règne, la guerre éclata entre la Syrie et l'Égypte. Dans une bataille livrée entre Péluse et le mont Casius, les Égyptiens furent complétement battus et Philométor fait prisonnier. Pendant la captivité du roi, les Alexandrins placèrent sur le trône son frère Évergète, afin de prévenir les incertitudes d'un interrègne. Au bout de quatre ans, le roi de Syrie ayant renoncé à l'occupation de l'Égypte, Philométor revint à Alexandrie, et partagea le trône avec son frère. Après avoir régné conjointement deux années, Évergète, par l'intervention des Romains, qui avaient empêché une seconde invasion syrienne, accepta le gouvernement de la Libye, et Philométor resta seul maître de l'Égypte. La mésintelligence s'étant mise entre les deux frères, ils passèrent quatre ans à se faire la guerre. Dès que l'accord fut rétabli entre eux, Philométor fit une campagne heureuse en Syrie et mourut après un règne de trente-cinq ans.

Ptolémée VII Évergète II (146 à 117), apprenant la mort de son frère, s'empressa de quitter Cyrène et vint à Alexandrie les armes à la main, ceindre la couronne au détriment de son neveu qu'il fit égorger. Ce meurtre était le prélude des atrocités dans lesquelles il sembla toujours se complaire. Au milieu des fêtes célébrées à Memphis à l'occasion de la

naissance de son premier fils, il fit mettre à mort plusieurs Cyrénéens qui l'avaient accompagné en Égypte, et qui s'étaient rendus coupables de quelques plaisanteries sur ses relations avec une courtisane nommée Irène. Pendant quinze années, il accabla le peuple de toutes sortes de vexations; mais enfin jugeant qu'il avait tout à craindre de ce peuple, que ses atroces injustices avaient poussé à l'insurrection, Évergète II s'échappa d'Alexandrie et alla lever des troupes à l'étranger pour reconquérir son trône. Aussitôt les Égyptiens manifestèrent leur haine contre le tyran en brisant ses images et en changeant son nom en celui de *Kakergète* « malfaiteur », appellation que ses actes justifiaient si bien. Évergète rentra à Alexandrie, appuyé par ses mercenaires, au milieu de la terreur générale. Cependant revenu à de meilleurs sentiments, il s'efforça à faire renaître la tranquillité dans ses États; il s'adonna aux lettres et aux arts, et prit soin d'en ranimer l'étude que les malheurs publics avaient fait négliger. Il appela de nouveau les savants et les artistes à sa cour, et prit rang lui-même parmi les écrivains de son siècle.

Ptolémée VIII Soter II ou *Lathyre* (117 à 107) était à Chypre lorsqu'à la mort de son père il fut appelé à la couronne d'Égypte. Sa mère Cléopâtre, surnommée Cocce, femme intrigante et ambitieuse, médita bientôt le projet de se débarrasser du nouveau roi. Pour mieux cacher ses intentions et arriver plus sûrement à ses fins, elle répandit le bruit que

son fils avait l'intention de la faire mourir, et excita contre lui la populace d'Alexandrie en exposant en public ses eunuques blessés à dessein. Le peuple crédule seconda les projets de Cléopâtre et le roi dut chercher son salut en s'enfuyant à Chypre.

Ptolémée IX Alexandre Ier (107 à 89), second fils de Cléopâtre, fut alors revêtu du souverain pouvoir; mais le caractère de la reine mère ne permettait pas avec elle un accord de longue durée. Sacrifiant ses sentiments maternels à son ambition, Cléopâtre résolut de se défaire du roi; elle allait exécuter son projet lorsque celui-ci la prévint en la faisant assassiner. Alexandre se voyant découvert, prit la fuite et se réfugia dans l'ile de Cos. Le peuple rappela alors son frère Soter II.

Le retour de *Soter II* (89 à 82) causa une vive satisfaction aux Alexandrins, qui lui donnèrent le surnom de « Désiré »; seuls les Thébains refusèrent de le reconnaître et se révoltèrent contre lui. Soter les ramena à l'obéissance par la force des armes; Thèbes fut ravagée et ses monuments éprouvèrent de grands dommages.

Ptolémée X Alexandre II (82 à 73) eut un règne qui ne pouvait être illustré par aucun événement mémorable dans l'état où se trouvait l'Égypte : au dedans, les intrigues et les ambitions de la cour épouvantaient le peuple, et les cruautés qui en résultaient préparaient pour l'histoire d'horribles souvenirs; au dehors, le pays comme cerné par les forces romaines

qui occupaient la Syrie, la Grèce, la Libye et Cyrène, voyait se rétrécir de plus en plus le cercle de son ancienne puissance. Alexandre II fit tous ses efforts pour se rendre agréable à son peuple ; cependant la férocité de son caractère le rendit coupable de bien des cruautés qui amenèrent un soulèvement de la population. Se voyant abandonné même de ses soldats, il se réfugia à Tyr où il mourut après avoir légué par testament, le royaume d'Égypte aux Romains.

Ptolémée Auletès (73 à 52), ainsi surnommé à cause de sa passion pour la flûte, marcha sur les traces de son prédécesseur. Les vingt et une années de son règne ne furent marquées que par des actes de tyrannie et des crimes dont le plus odieux fut le meurtre de sa fille Bérénice qui lui avait conservé la couronne en se constituant régente, pendant qu'il s'était retiré à Rome pour se soustraire aux effets d'une insurrection.

Cléopâtre (52 à 30), fille aînée de Ptolémée Auletès, monta sur le trône avec son frère encore mineur. La quatrième année de son avènement, le jeune roi périt dans le Nil en cherchant à repousser César qui était aux portes de l'Égypte. Pendant que Mithridate de Pergame, à la tête de l'armée syrienne, s'emparait de Péluse, César faisait le siège d'Alexandrie ; les Alexandrins se défendirent avec un courage désespéré et soutinrent de terribles combats dans le quartier de Bruchion. Cléopâtre, qui s'était fait chasser du trône à cause de ses menées ambitieuses,

réussit alors à s'introduire dans une des salles du palais royal, enveloppée dans un tapis et portée sur le dos d'un esclave; là elle attendit César..... Le général romain, enfin maître de la place, livra aux flammes plusieurs quartiers de la ville pour se venger de la résistance de ses habitants, et, séduit par la beauté et les charmes irrésistibles de la reine déchue, la replaça sur le trône. Cléopâtre régna avec son second frère qu'elle avait épousé; moins de huit années plus tard, ce prince mourait victime des intrigues de sa sœur (42).

Maîtresse alors du trône, sans partage et sans opposition, Cléopâtre envoya une flotte pour seconder Antoine et Octave dans leurs guerres contre Cassius, et les trumvirs reconnaissants consentirent que son fils Ptolémée Césarion, qu'elle avait eu de Jules César et qu'elle chérissait particulièrement, portât le titre de roi d'Égypte.

Après la défaite d'Antoine par Octave à la bataille d'Actium, la reine d'Égypte, jugeant que pour elle il était plus sage de s'attacher au parti du plus fort, essaya mais en vain de solliciter la bienveillance du vainqueur. Octave s'empara de Péluse puis d'Alexandrie, malgré les efforts d'Antoine qui s'y était retranché. Cléopâtre, craignant d'être traitée en captive là où elle avait été souveraine, se donna la mort le 15 août de l'an 30 avant Jésus-Christ.

Ce fut le dernier jour de la dynastie royale des successeurs d'Alexandre le Grand en Égypte.

ÉPOQUE ROMAINE.

La victoire d'Octave avait décidé du sort de l'Égypte, et la patrie de Ramsès ne fut plus qu'une province de l'empire romain, administrée par des préfets. En 216, Caracalla livra Alexandrie au fer de ses soldats. Sous les règnes de Macrin, d'Héliogabale et sous les suivants, à l'exception de celui de Septime-Sévère, des persécutions éclatèrent contre les chrétiens et ensanglantèrent la capitale de l'Égypte.

En 269, Zénobie reine de Palmyre s'empara d'Alexandrie qui fut reprise presque aussitôt par Aurélien, puis assiégée et prise de nouveau par Dioclétien en 298. Rien n'égala jamais la cruauté du vainqueur : la ville fut mise à feu et à sang puis livrée au pillage. Le christianisme qui s'était introduit en Égypte avec saint Marc, revint s'y propager après que les empereurs romains eurent cessé de le combattre, et que ceux de Constantinople l'eurent hautement protégé depuis Constantin. Plusieurs patriarches et pères de l'Église, rendirent l'école chrétienne d'Alexandrie aussi célèbre que son école profane l'avait été et l'était encore. Les dogmes de la religion se consolidèrent par les discussions des conciles et par la poursuite des hérésies. D'innombrables

anachorètes qui s'étaient réfugiés en Égypte pendant les persécutions, continuèrent de peupler les déserts voisins du Nil et ceux de la Thébaïde. Des monastères s'élevèrent à Alexandrie et dans les provinces du Delta, et la haine que les chrétiens portaient à l'idolatrie égyptienne, les poussa à détruire de toute part ce culte, et avec lui les chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpure qu'on y avait consacrés. Alexandrie fut le principal théâtre de ces ravages des chrétiens du Bas-Empire. Lorsque l'hérésie d'Eutychès, une des plus grandes qui aient désolé l'Église naissante, s'établit en Égypte, la capitale fut continuellement agitée par des troubles et des désordres qui finirent par la séparer entièrement de Constantinople et de Rome.

ÉPOQUE ARABE.

L'an 642 (20 de l'hégire), Amr' ebn-el-Aas, lieutenant du khalife Omar, prit Alexandrie après quatorze mois de siège.

A l'époque de l'invasion arabe, Alexandrie perdit sa splendeur, et diminua de population tous les jours. Le christianisme fut étouffé par la nouvelle religion du Prophète. Cependant l'empire d'Orient, successivement dépouillé par les Arabes, réduit à la moitié

de son étendue et de sa puissance, se soutenait et résista encore huit cents ans. L'Europe ne faisait point alors de grand commerce maritime qui lui appartînt en propre, et Alexandrie, bien que déchue entre les mains des Sarrazins, était encore le centre du riche négoce, mais elle ne conserva qu'une partie de son ancienne importance; cependant elle ne fut pas la dernière à profiter des puissants encouragements que les khalifes Abassides, fondateurs de Baghdad, et surtout le célèbre El-Ma'moun, donnèrent aux sciences, et les monuments arabes succédèrent à ceux de l'architecture grecque.

Lorsque les khalifes Fatimites s'emparèrent de l'Égypte en 969, ils accordèrent quelque protection aux sciences, aux arts et au commerce; mais le sort d'Alexandrie ne s'améliora pas. Le Caire qu'ils avaient fondé, devint la capitale de l'Égypte, et la ville des Ptolémées descendit au second rang. Des relations s'établirent entre l'Europe et le Levant, et les guerres de religion commencèrent une grande révolution dans le monde civilisé. Les deux premières croisades (1096 et 1148) n'apportèrent pas de sérieux changements dans la situation d'Alexandrie, jusqu'en 1171, où l'on voit figurer Salah-ed-Dîn (Saladin). Ce prince, chef de la dynastie des Ayoubites, renversa la puissance des khalifes Fatimites et chassa les Croisés de Syrie. Depuis, les guerres de religion se succédèrent sans succès.

En 1202, les Vénitiens s'emparèrent d'Alexandrie.

Sous leur domination elle reprit quelque éclat par son commerce avec l'extrême Orient par la mer Rouge et la mer des Indes. Le roi de Chypre la saccagea de nouveau, pendant que Louis IX traitait de son rachat avec le sultan d'Égypte. Les Vénitiens, forcés de quitter la ville, l'incendièrent en partie. Sous les dynasties des Mamelouks, l'histoire de leur gouvernement despotique ne parle que du Caire et de la partie de l'Égypte voisine de cette capitale, théâtre des révolutions de chaque jour. Alexandrie fut encore envahie par les Francs en 1367 (767 de l'hégire). A cette époque elle se soutenait toujours par ses quelques relations commerciales et l'importance de sa renommée d'autrefois.

Lorsqu'en 1517 Sélim Ier sultan de Constantinople s'empara de l'Égypte, Alexandrie n'était guère florissante, il est vrai, mais les comptoirs étrangers qu'elle possédait donnaient encore une certaine activité à son port fréquenté principalement par les Vénitiens et les navigateurs de quelques îles de la Méditerranée. Sous la domination ottomane, elle marcha rapidement vers sa ruine; bientôt il n'exista plus aucune portion de cette ville dans l'enceinte resserrée que les Arabes lui avaient donnée, et les beys Mamelouks qui exercèrent encore le pouvoir, alternativement soumis et rebelles au sultan devenu leur maître souverain, achevèrent de la réduire à l'état déplorable où les Français la trouvèrent à la fin du siècle dernier.

Le 2 juillet 1798, 14 messidor, an 6 de la République Française, et l'an 1213 de l'hégire, un régiment de Français commandés par le général Bonaparte, s'empara d'Alexandrie. « La postérité, dit Gratien Le Père, aura peine à croire que trois heures aient suffi à trois mille Français pour forcer et prendre cette place, que la Porte Ottomane regardait comme le boulevard de son empire en Afrique; Alexandrie était tombée aux mains du jeune général, comme Malte, réputée imprenable, y était tombée quelques jours auparavant. Maître de ce premier point stratégique sur le territoire égyptien, le vainqueur poursuivit sa conquête, laissant dans la place un corps d'ingénieurs de l'armée, chargés de reconnaitre et de lever le plan de la ville. On eût dit que, plein du génie du héros qui la fonda en lui donnant son nom, un second Alexandre venait après vingt et un siècles la rendre à son ancienne splendeur. »

Sous Mohammed-Ali et ses successeurs, l'Égypte entière entra rapidement dans la voie du progrès, et Alexandrie sortit de son long engourdissement. Chaque année la ville s'agrandissait, et regagnait ainsi peu à peu les limites que lui avait assignées son illustre fondateur; son port surtout n'était plus assez vaste pour contenir les navires qui lui apportaient les produits de toutes les parties du globe; ce débordement de prospérité fut tout à coup arrêté par l'insurrection militaire de 1881-82 : le 11 juin 1882 les massacres des chrétiens commencèrent à désoler la ville; un

mois plus tard les Anglais, au début de leurs opérations militaires en Égypte, bombardaient Alexandrie pendant que les insurgés l'incendiaient. Aujourd'hui elle se relève encore une fois de ses ruines; dans deux ou trois ans il ne restera plus aucune trace de ses meurtrissures; rien ne rappellera plus les malheurs qui écrivirent en lettres de sang et de feu ces dates mémorables : 11 juin, 11 juillet; les mauvais jours seront oubliés, car on oublie vite en Égypte, et la vieille cité grecque redevenue européenne, reprendra sa place parmi les premières villes du monde maritime.

Plan comparatif

D'ALEXANDRIE

Ancienne et Moderne

1 Mosquée des Mille Colonnes
2 " Attarin
3 " Nébi Danial
4 " Ibrahim
5 " el Abousiri
6 " Abou-l'Abbas
7 Kom-el Nadoura
8 Kom-el-Démas
9 Place des Consuls

PORT NEUF
GRAND PORT
PORT EUNOSTOS
VIEUX PORT
LAC MARÉOTIS OU MARIOUT
NICOPOLIS
NÉCROPOLIS
Ft. Qaït-Bay
Phare
Pharillon
Cap Lochias
Ft. Adah
Ft. Silsileh
Palais
Timoneum
Bibliothèque
Temple de Neptune
Césareum
Gouvernorat
Arsenal
Palais de Raz-el-Tin
Débarcadère
Brise-lames
Môle
Kibotos
Gabbari
Catacombes
Bains des Ptolémées
Canal Mahmoudieh
Colonne dite de Pompée
Sérapeum
Stade Olympique
Hippodrome
Enceinte
Porte de Rosette
Ch. de fer de Ramleh
Ch. de fer du Caire
Ch. de fer de Rosette
Rue Moharrem Bey
Anciennes murailles
Ligne du Caire au Fort Gabbari

H. de Vaujany, d'après les fouilles exécutées de 1866 à 1885.

Gravé et Imp. par Erhard frères, 35bis rue Denfert-Rochereau, Paris.

ALEXANDRIE ANCIENNE

Alexandrie, dit Strabon, baignée par la mer et par le lac, n'étant accessible par terre que de deux côtés étroits dont la défense était très facile, se trouvait couverte par l'île Pharos qui formait un port naturel à l'abri des vents du nord et du nord-ouest. Pour profiter d'un si grand avantage, on fit communiquer le continent à l'île par une chaussée que sa longueur de sept stades fit nommer *Heptastadion*. Du côté de la ville, l'extrémité de cette chaussée aboutissait à la « grande place », située au pied de la colline appelée aujourd'hui Kom-el-Nadour, dont elle était séparée par un pont protégé par un fort; le même système de travaux de défense existait sur le côté opposé. Les deux ponts étaient formés de colonnes gigantesques, assez élevées pour livrer passage aux navires. L'Heptastadion divisait en deux le port naturel; la partie orientale fut appelée le *Grand-Port;* l'autre reçut le nom d'*Eunostos* ou du « bon retour ». Au nord-est de Pharos était un petit rocher battu par les flots;

on le joignit à l'île par une digue étroite, et c'est sur sa pointe que fut construit ce phare, septième merveille du monde, qui se mirait dans la Méditerranée avec ses colonnes étagées et ses galeries aériennes.

A gauche, l'entrée du Grand-Port était défendue par un château fortifié bâti sur un petit promontoire, appelé le cap *Lochias*, terminé par un môle qui s'appuyait sur des rochers à fleur d'eau, et que l'on appelait *Acrolochias*. A la naissance de ce môle était un bassin fermé, destiné exclusivement à la marine royale. Strabon en place un autre en face de la petite île d'*Antirrhodos*. Sur la partie orientale du port, on apercevait le quartier des palais qui bordaient la mer, auxquels faisaient suite le *Théâtre*, le *Posideum*, avec son temple de Neptune bâti sur une langue de terre qui s'avançait dans le port, le *Timoneum* de Marc-Antoine qui s'élevait à l'extrémité d'un môle jeté en avant du Posideum, le *Cæsareum* ou Sebasteum à l'entrée duquel se dressaient deux obélisques; enfin, à environ trois cents mètres du Cæsareum, était l'*Emporium*, c'est-à-dire la Bourse ou le marché de ce temps-là, et dans la même direction, un peu plus loin, commençaient les *Apostases* ou magasins et dépôts de marchandises établis le long du quai. Le reste du contour, qui s'étendait jusqu'à l'Heptastadion, était occupé par les édifices appartenant aux arsenaux et aux chantiers de la marine.

Le port d'Eunostos, quoique infiniment plus spacieux, était beaucoup moins fréquenté. Un bassin

artificiel, le *Kibôtos*, communiquant avec l'Eunostos par un passage étroit, recevait les eaux du canal qui traversait la ville au sud-ouest, et par la même voie, tous les produits de l'Égypte destinés à l'exportation. Le nom de « Kibôtos », qui signifie proprement « coffre », provenait évidemment de la parfaite clôture de ce bassin. Un peu au delà du canal, sous les remparts mêmes de la cité, s'étendait le faubourg de Nécropolis, et plus loin le château fort de la Chersonèse bâti sur la pointe d'un cap, le Marabout, qui ferme la rade au sud-ouest. Alexandrie était à la fois une excellente position militaire et un riche entrepôt commercial. Ses rues étaient percées de manière à recevoir la fraîcheur des vents étésiens; elles étaient si régulières que l'œil plongeant dans leur étendue, découvrait partout à l'horizon la bordure azurée de la mer. Les chars pouvaient y circuler librement. Sur les places publiques, au sein des habitations, mille fontaines ruisselaient sur les dalles de granit et de marbre, ou jaillissaient en gerbes limpides. L'eau et l'air, double providence des pays brûlants, se jouaient dans cette ville privilégiée, et conjuraient loin d'elle les fléaux d'un ciel d'airain. Deux grandes voies larges d'un plèthre, cent pieds environ, se coupant à angles droits, traversaient toute la ville dans sa longueur et dans sa largeur. La plus grande, qui allait de la porte de Canope à la porte de Nécropolis, avait, au rapport de Strabon et de Josèphe, trente stades. L'autre grande voie qui traversait la ville en sens op-

2.

posé, s'étendait du Grand-Port au lac Maréotis sur une longueur de sept à huit stades.

Au point d'intersection de ces deux rues, c'est-à-dire vers le centre de la cité, était une vaste place où aboutissaient les quatre principaux quartiers de la ville, dont les plus considérables étaient celui des Palais ou *Bruchion*, et celui du Sérapeum ou de *Rhacòtis*.

Le Bruchion embrassait tout l'espace qui s'étend entre le Grand-Port et la côte jusqu'à la porte de Canope; il comprenait les palais, les deux petits ports des *Rois* et d'*Antirrhodos*, le *Théâtre*, le *Posideum*, le *Timoneum*, le *Cæsareum*, le *Musée*, le *Gymnase*, vaste monument orné de portiques sur plus d'un stade de longueur. Depuis la prise d'Alexandrie par Jules César, le Bruchion fut fortifié et séparé du reste de la ville. Ce quartier soutint encore un siége l'an 270 de Jésus-Christ, à la fin du règne de Claude II, et fut presque entièrement détruit sous celui d'Aurélien en 275.

Le Rhacòtis bordait le port d'Eunostos et renfermait le temple de Sérapis, reconstruit et agrandi par Ptolémée fils de Lagos, sur une petite éminence située près de la ville, à l'extrémité méridionale de la ville.

Chacun des rois Lagides tint à honneur d'ajouter quelque chose à la splendeur d'Alexandrie. La vieille Égypte fut dépouillée pour embellir la nouvelle favorite. Des blocs de granit enlevés à Thèbes et à

Memphis, de mystérieux obélisques arrachés de leur base séculaire, voyagèrent à grands frais pour venir s'asseoir sur d'autres piédestaux. La ville grecque fut édifiée avec des matériaux égyptiens, et ses monuments s'imprégnèrent de cette double origine. Des places immenses, des palais merveilleux, de vastes portiques, des cirques, des hippodromes, des catacombes, des temples, où le marbre et le porphyre revêtaient mille formes, sortirent tour à tour de ce sol fécond en prodiges. Riche de tant de monuments, Alexandrie avait aussi ses trésors de science. Fille de l'Égypte des Pharaons, elle avait recueilli avec orgueil son héritage de lumières : elle avait réuni en faisceau toutes les traditions primitives qui formaient l'histoire de ces vieux âges si vaguement connus. Par les soins de Ptolémée Soter, une bibliothèque prodigieuse fut fondée, et quatre cent mille manuscrits y prirent place. Une brillante académie, pépinière de rhéteurs et de philosophes, s'installa au milieu de frais ombrages; une école célèbre, arène ouverte aux savants de l'univers, eut des chaires pour toutes les connaissances humaines, et le fils de Lagos, élève attentif et silencieux, vint lui-même écouter les doctes leçons d'Euclide.

Le nombre des habitants d'Alexandrie, dit Diodore, répondait à sa grandeur. Sous le règne d'Auguste, on y comptait plus de trois cent mille personnes libres; ce qui suppose une population double. Clitophon ajoute, en parlant de cette population, que

« lorsqu'il considérait la multitude des habitants, il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût une ville assez grande pour la renfermer, comme il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût assez de gens à Alexandrie pour remplir son immense étendue ». Sur les quais, dans les marchés, se pressait une population travailleuse et industrielle, exploitant dans ses échanges universels une mine féconde de richesses. Les communications intérieures étaient activées par des lacs et des canaux. Le canal de Canope, navigable du Nil à Alexandrie, servait, dans sa double destination, à l'entretien des fontaines et au transport des marchandises. Fertilisant les terrains qu'il traversait, il était alors bordé de vignes, de dattiers et de sycomores. Sur ses deux rives se groupaient des maisons de plaisance et des jardins délicieux. Aux deux extrémités opposées de la ville, de vastes faubourgs la prolongeaient sur une étendue considérable; celui du sud-ouest, sur le bord de la mer, prenait, de la métropole qui l'avoisinait, le nom de *Nécropolis;* au nord-est, en dehors de la porte canopique, au delà de l'hippodrome, étaient ceux d'*Éleusis* et de *Nicopolis,* ce dernier ainsi nommé en l'honneur de la victoire définitive qu'Auguste y remporta sur Antoine. Les catacombes de la grande nécropole macédonienne sont en partie détruites; il ne reste plus rien du temple de Cérès à Éleusis (aujourd'hui El-Khadra); les derniers vestiges de Nécropolis, plus connue sous le nom de *Camp des Césars,* ont disparu sous les villas

modernes de Ramleh, et la forteresse romaine qui en défendait l'approche, a servi en 1873 et 1874 à fournir des matériaux aux constructions des environs.

Pour son luxe de monuments et de fondations improductives, il fallait qu'Alexandrie eût d'immenses ressources; son commerce suppléait à tout. A proximité de l'Inde par la mer Rouge, touchant à l'Europe par la Méditerranée, liée au continent africain, cette ville était alors le point central du monde connu. Les vaisseaux grecs, romains et carthaginois, venaient s'y croiser avec les caravanes asiatiques. L'Orient s'y trouvait en présence de l'Occident. Le monopole commercial resta acquis à l'Égypte pendant dix-huit siècles, jusqu'au jour où les Portugais ouvrirent la route de l'Asie par le cap de Bonne-Espérance.

Telle fut l'Alexandrie des Grecs; sous les premiers Ptolémées, elle atteignit l'apogée de sa fortune. Ville de bonheur et d'opulence, elle se montra aux jours de sa jeunesse riante et fraîchement parée. Tout dans son sein respirait la joie et l'amour : son histoire elle-même n'est qu'un pompeux roman, où tout est grandiose, excepté les passions humaines qui sont mesquines et désordonnées. Ce fut dans cette enceinte que régna la dernière des Lagides, cette Cléopâtre, reine encore par sa beauté, incomparable créature divinisée avec les attributs d'Isis, perfide charmeuse ardente et passionnée, changeant d'amant quand le monde changeait de maître. C'est dans ce

port qu'elle s'embarqua lorsque sommée de comparaître devant le vainqueur de Philippes, elle partit pour Tarsos dans une galère à la carène dorée, aux voiles de soie et de pourpre. C'est là qu'entraînant à sa suite son amant déchu, elle ramena sa flotte fugitive, et vint noyer dans des orgies fastueuses les honteux souvenirs d'Actium.

ANTIQUITÉS

ANCIENNE ÎLE PHAROS.

L'ancienne *Pharos*, qui ferme du côté nord-ouest l'ancien port Eunostos, aujourd'hui appelée le Vieux-Port, renferme quelques ruines intéressantes à signaler. On y retrouve surtout des vestiges d'antiques citernes taillées dans le roc et enduites d'un ciment bien conservé. Les plus remarquables sont pratiquées sur la face abrupte du rocher sur le bord de la mer; elles se reconnaissent facilement parmi d'autres ruines que l'on découvre le long de la partie occidentale du port. A l'ouest de l'ancienne île on trouve des restes de catacombes taillées dans le roc; les parois de ces catacombes sont recouvertes d'un enduit sur lequel existent encore des traces de peinture à fresque. Elles sont disposées en plusieurs pièces communiquant entre elles; ces excavations funèraires sont du même genre que celles de la côte de Nécropolis.

La mer recouvre aujourd'hui des restes de maçonnerie dans tout le pourtour de Pharos, ce qui

prouve que son territoire était autrefois plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. César dit dans la *Guerre civile :* « Il y avait à Pharos des maisons égyptiennes et un bourg aussi grand qu'une ville ordinaire ; les habitants avaient l'habitude de piller, comme font les pirates, tous les navires qui, par imprudence ou par l'effet du mauvais temps, s'écartaient de leur route. » Hirtius Pansa, consul et compagnon de César, ajoute dans la *Guerre d'Alexandrie* « que la petite ville de Pharos était fortifiée par une chaîne de hautes tours très rapprochées et qui tenaient lieu de remparts ». César la ravagea de fond en comble.

On peut parcourir dans toute son étendue l'écueil à fleur d'eau qui borde, à vingt-cinq ou trente pas de distance, le contour de la pointe de Raz-el-Tin' ; la partie la plus tendre de ce rocher en grès calcaire, ayant été réduite en sable par l'action des eaux, il n'en reste en quelque sorte que le squelette ; ce banc portait certainement autrefois des habitations, et la preuve c'est qu'on y voit encore, de chaque côté de la nouvelle jetée, des fûts de colonnes brisées et des restes de citernes revêtues de leur enduit.

L'ancienne île de Pharos est aujourd'hui reliée au continent par un isthme qui a remplacé l'Heptastadion, et sur lequel s'élève la ville arabe. Sa longueur parallèlement à la côte, à partir de la pointe orientale jusqu'au phare moderne de Raz-el-Tin', est de 2,600 mètres ; sa largeur moyenne est de 400 à 500 mètres. Le petit îlot que l'on voit du côté nord,

et sur lequel s'étend le fort Adah, paraît n'avoir été anciennement qu'une simple anse de l'île.

PHARE DES PTOLÉMÉES.

A l'extrémité orientale de Pharos, est un rocher de 200 mètres sur 230 d'étendue où se dressait jadis la tour du *Phare*, et sur l'emplacement duquel les Arabes ont construit le fort de Qaït-Bây. On peut regarder ce rocher comme un cap anciennement détaché de la grande presqu'île actuelle, à laquelle elle est réunie par une digue. « Le promontoire oriental de Pharos, dit Strabon, est un vaste rocher entouré par la mer de tous côtés, comme les récifs qui l'avoisinent. Il est surmonté d'une haute tour, admirablement construite en marbre blanc, qui porte le même nom que l'île, et au sommet de laquelle on place un signal afin que les navigateurs arrivant de la haute mer ne puissent manquer l'entrée du port, car dans ces parages la côte est basse et dangereuse, à cause des bancs de sable et des récifs. » On voit par ce passage du géographe grec que l'emplacement de l'ancien Phare est nettement déterminé.

Cet admirable monument, ouvrage de Sostrate de Cnide, fut commencé sous le règne de Ptolémée Soter et achevé sous celui de son successeur Philadelphe. Il

était élevé de plusieurs étages qui se rétrécissaient progressivement, et autour desquels régnait une galerie soutenue par des colonnes, ou prise sur la maçonnerie inférieure. Quelques écrivains affirment que le Phare était de forme triangulaire, que la partie du rez-de-chaussée, fort large et atteignant la moitié de la hauteur totale de la tour, avait une terrasse formant une vaste plate-forme servant de promenoir. Sur une des faces on lisait cette inscription : *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux dieux protecteurs, favorables aux navigateurs.* Le sommet de l'édifice, à quatre cents pieds au-dessus du sol, portait la nuit des feux de bois que l'on apercevait à trois cents stades en mer; le jour, la fumée servait de signal. Au dire des écrivains orientaux, un grand miroir d'acier poli placé en haut du Phare, réfléchissait pendant le jour l'image des vaisseaux dès qu'ils paraissaient à l'horizon[1]. Les bâtiments, pour entrer dans le port, étaient obligés de serrer de près le Phare parce que, comme aujourd'hui, les rochers et les récifs qui étaient à gauche rendaient le passage très dangereux.

Nous avons vu que l'ancienne île Pharos portait ce nom bien avant qu'il y eût à Alexandrie un fanal pour guider les navigateurs. Le phare des Ptolémées a pris, selon tous les témoignages, le nom du lieu sur lequel il était bâti, et ce nom servit à désigner

[1] Abou-l' Féda affirme que ce miroir existait encore dans la tour en 92 de l'hég. (712 de J.-C.).

tous les monuments de ce genre. Les anciennes tours à foyer lumineux, comme celles du promontoire de Sigée, du Pirée, d'Athènes, etc., dont la structure était fort simple, furent également appelées phares. La tour de Pharos servit de type à plusieurs autres phares construits dans la suite, mais de dimensions moins considérables. Pline cite, comme les ayant vus, ceux de Caprée, de Pouzzoles, de Ravenne, et plusieurs sur le Bosphore de Thrace. Suétone dit positivement que l'empereur Claude fit construire le phare d'Ostie « sur le modèle de celui d'Alexandrie ». Malheureusement nous n'avons pas de description plus détaillée du premier que du second; le phare des Ptolémées est cependant figuré sur plusieurs médailles, mais la confusion des traits ne donne qu'une idée très imparfaite de l'édifice. Hérodien, historien grec du deuxième au troisième siècle, nous en donne une idée générale en le comparant « à des catafalques terminés en prismes et posés en retrait les uns sur les autres ».

L'écrivain arabe Makrizy s'exprime ainsi dans sa *Géographie de l'Égypte :* « Le temps, les tremble-« ments de terre, les pluies ont détérioré le Phare, « et ont réduit sa hauteur à environ deux cent trente « coudées. Sa construction a trois formes : elle est « carrée jusqu'à un peu moins que la moitié et un « peu plus que le tiers; ce qui fait cent dix coudées « à peu près; là les murs sont en pierres blanches. « Ensuite la forme devient octogone, et il est alors

« construit en pierre et en plâtre sur une élévation « de soixante et quelques coudées; un balcon l'en- « toure et sert à s'y promener. Enfin, la partie « supérieure est ronde. Un voyageur dit l'avoir me- « surée, et donne exactement 121 coudées et demie « pour la base, 81 et demie pour le premier étage, « et 31 et demie pour la partie supérieure. » Ebn-Zobeir, qui a mesuré lui-même un des quatre côtés de l'édifice en 578 de l'hégire (1182), lui donne plus de cinquante coudées. Il est difficile de suivre sans interruption et sans incertitude les traces de l'existence de ce grand monument pendant toute la suite des temps. Tout ce que nous savons, c'est que le Phare était encore debout à la fin du treizième siècle; mais au quinzième il n'existait plus. Aujourd'hui lorsque la mer est tranquille, on distingue du côté des passes du Port-Neuf, des blocs de marbre et des piliers en granit submergés; peut-être sont-ce là quelques vestiges de l'ancien Phare; du côté de la haute mer on rencontre à fleur d'eau des morceaux de granit provenant de colonnes brisées, des pans de murs en briques écroulés qui appartenaient évidemment à quelques constructions antiques; ces débris de murailles, rendus plus compactes et durcis par l'action des eaux, forment de véritables rochers qui servent de brise-lames au fort de Qaït-Bây.

Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de profonde émotion que l'on parcourt cet îlot qui portait jadis une des sept merveilles du monde; cette œuvre

de géant, qui a immortalisé son propre nom, n'a pu échapper aux ravages du temps, et les flots de la côte dont elle a été l'orgueil, lui servent aujourd'hui de tombeau. Au pied des lourdes murailles d'une redoute décrépite, le Phare est englouti; il a disparu sans que personne nous ait conservé son image; des blocs noyés dans les ondes et quelques débris mutilés mêlés aux récifs, sont les seuls témoins qui rappellent encore les temps ptolémaïques sur ce rivage désolé.

Près et au nord du fort, est un écueil appelé le *Diamant*, découvert dans les temps calmes; on remarque à sa surface des vestiges de constructions anciennes, et dans son pourtour des fragments de pierres taillées. Quelques voyageurs ont supposé que c'était l'emplacement de l'ancien Phare; mais il est facile de reconnaître que ce rocher n'a jamais eu assez d'étendue pour servir de base à un pareil édifice.

LE PHARE DES ARABES.

Sur les ruines mêmes de l'ancien fanal des Ptolémées, les sultans Mamelouks-Baharites élevèrent un château fort composé d'une enceinte crénelée renfermant une tour carrée flanquée de quatre tourelles, dont la plate-forme était occupée par un

donjon portant une lanterne où l'on allumait des feux la nuit[1].

Au commencement de ce siècle, le fort du Phare contenait, outre ses maisons d'habitation divisées par rues, beaucoup de débris qui appartenaient à l'ancienne ville; des bassins de marbre, des tombeaux, des fûts de colonnes en granit, des chapiteaux, etc. On y trouva encore de longues coulevrines en batterie depuis des siècles; des débris d'affûts et de canons rongés par le vert-de-gris, épars çà et là dans les fossés; des boulets de pierre de tout calibre. On voyait encore dans quelques salles de belles mosaïques, des restes d'armures dont l'origine était peut-être antérieure à l'hégire, des casques, des arbalètes, des flèches et de grands sabres. Dans les chambres élevées de la tour, existaient des monceaux d'épées, quelques haches d'arme presque entièrement rongées par la rouille, et dont la forme et les ornements faisaient assez connaître qu'elles avaient appartenu aux Croisés, et sans doute à ceux de l'expédition malheureuse de Louis IX.

Les soldats de Bonaparte détruisirent toutes ces habitations ruinées et restaurèrent le château de manière à en faire un fort bien défendu par trois en-

[1] C'est par l'axe de cette tour que les astronomes de l'expédition française ont déterminé la position d'Alexandrie (27° 35′ 30″ long. E., et 31° 13′ 5″ lat. N.).

Le phare des Arabes fut supprimé par Mohammed-Ali, et remplacé par un nouveau, élevé sur la pointe de Raz-el-Tin', à l'entrée du *Port-Vieux*.

ceintes, tout en lui conservant son cachet original. Sous Mohammed-Ali, on y fit des réparations qui en défigurèrent complétement l'aspect. Enfin, dans les journées de juillet 1882, lors du bombardement d'Alexandrie, le vieux château fort reçut le dernier coup.

MÔLE DE L'ANCIEN PHARE.

On communique à l'ancien îlot du Phare, ou pour mieux dire à la presqu'île actuelle du fort Qaït-Bây, par une digue étroite garnie d'un large parapet taillé en glacis, qui s'étend sur une longueur de plus d'un demi-kilomètre. Cette digue, bâtie sur une chaîne de rochers à fleur d'eau, avec de gros blocs de pierres taillées et des tronçons de colonnes de granit, est percée d'ouvertures artificielles qui établissent une communication entre le Port-Neuf et la mer en y laissant courir les eaux du large; ces passages sont voûtés et ont pour effet de briser et d'amortir la violence des lames qui viennent battre avec fureur contre la chaussée.

Rien dans l'antiquité ne nous indique aucune construction sur l'emplacement du môle actuel. La ligne des rochers formait à une certaine époque une communication continue avec l'îlot du Phare; lorsqu'elle s'est interrompue ou simplement détériorée, les au-

ciens y firent quelques enrochements pour continuer de communiquer par terre, et plus commodément, avec le Phare, mais leurs travaux se sont bornés là; et encore leur chaussée était placée sur les récifs mêmes, bien en avant de la digue qui existe aujourd'hui, car ils n'ont certainement pas fait les fondations grossières de cette jetée.

Le môle actuel n'est pas antérieur à l'époque des Arabes, et ce qui le prouve c'est la manière barbare dont plusieurs beaux restes de l'antiquité ont été employés dans sa construction. Des fûts de colonnes entiers sont placés horizontalement pour faire masse dans les enrochements et liaison dans la partie supérieure des fondations; des chapiteaux en granit rose ont été employés comme de simples moellons pour opposer plus de résistance à l'effort des flots; de plus des blocs de marbre et de granit, des colonnes mutilées ont été précipités au pied du parapet pour servir de brise-lames sur toute la longueur de la digue. L'exécution de ce travail remonte à la fondation du château fort de Qaït-Bây, c'est-à-dire vers l'an 1470 de J.-C. Dans l'enceinte arabe d'Alexandrie, élevée vers l'an 875, on remarque également des fûts de colonnes placés horizontalement dans les murailles; ce système bizarre de bâtir était donc déjà en usage chez les Arabes, six cents ans avant la construction du môle de l'ancien phare.

LE GRAND-PORT.

Le port principal de l'antique Alexandrie était celui de l'Est, dont l'entrée difficile était resserrée entre le phare et l'Acrolochias ; c'était le plus grand, aussi l'appelait-on, par comparaison, *maximus portus*. Il était le plus fréquenté, le plus important, le « port par excellence », le long duquel les Grecs et les Romains rassemblèrent leurs palais qu'ils étendirent principalement sur sa partie orientale, la moins avantageuse pour la marine, laissant leurs établissements d'utilité publique sur le côté le plus enfoncé de son vaste contour, le plus profond et le plus calme, autour de la vieille Rhacôtis et des bassins d'Eunostos et de Kibôtos, qui étaient des succursales du Grand-Port.

Le port de l'Est avait jadis à peu près la même forme que nous lui voyons actuellement; il était si profond, même sur ses bords, dit Strabon, que les plus grands vaisseaux venaient toucher à quai. Aujourd'hui il a beaucoup perdu de sa profondeur par suite de l'amoncellement continu des sables apportés par les vagues, depuis que les récifs et la jetée du Lochias qui en protégeaient l'entrée ont été submergés. En se promenant en barque sur les bas-fonds,

par un temps calme, on distingue encore des ruines provenant d'édifices construits dans l'intérieur du port sur des îlots naturels ou artificiels.

En 1872 Mahmoud-Pacha découvrit, à une profondeur d'environ quatre mètres au-dessous du niveau des eaux, le môle de l'Acrolochias sur une longueur de plus de deux cents mètres, un récif qui forme avec le quai un grand bassin au pied du cap Lochias, que l'on appelait le « port des Rois », et les vestiges d'un îlot ayant la forme d'un fer à cheval, portant encore les restes des fondations du palais qui s'y trouvait. « En avant du port des Rois, dit Strabon, est une petite île appelée Antirrhodos sur laquelle est bâtie une maison royale. » Mahmoud-Pacha découvrit encore, à environ six cent cinquante mètres du port des Rois, une langue de terre de deux cents mètres de longueur, prolongée par une maçonnerie de trois cents mètres, dans une direction à peu près parallèle à l'Heptastadion, et terminée par une plate-forme du même genre de construction ; cette partie de la côte, son prolongement et le plateau sont les restes du Posideum, de la chaussée d'Antoine et de son Timoneum.

La mer a beaucoup rongé la partie du périmètre du Grand-Port, aujourd'hui Port-Neuf, qui s'étend depuis la tour dite *des Romains,* au commencement de la ligne du chemin de fer du Ramleh, jusqu'au cap Lochias ; ce rivage présente partout une grande confusion de débris antiques assez considérables. En plusieurs endroits les fondations de ces ruines sont

beaucoup au-dessous de la surface des eaux, et l'on en tire souvent de très belles colonnes que les riches d'Alexandrie emploient, à simple titre de curiosité, dans la construction de leurs maisons. On trouve aussi sur ces bords des massifs de maçonnerie en briques, dont les parois intérieures sont enduites de ciment; les diverses formes de ces anciens débris font conjecturer qu'ils ont dû faire partie de citernes et de bains particuliers d'eau douce et d'eau de mer. Sur toute cette côte aujourd'hui à pic, on rencontre des traces de constructions en pierre nummulites, mais c'est la brique qui domine le plus. Au mois de janvier 1801 on y découvrit deux statues en marbre blanc : l'une, de grandeur naturelle, est celle de Marc-Aurèle ; l'autre colossale, représente Septime-Sévère.

Au seizième siècle les Turcs quittèrent l'enceinte sarrasine où tout dépérissait, pour aller habiter l'Heptastadion, abandonné depuis la conquête musulmane et considérablement élargi par les sables d'alluvion. La chaussée s'était ensablée naturellement depuis que sous le gouvernement négligent des Arabes, on avait cessé de l'entretenir ainsi que les deux passages navigables qui la traversaient. Les parties supérieures devenant inutiles, furent démolies et servirent à la construction de nouvelles habitations; l'emplacement fut chaque jour agrandi par les transports de décombres, et bientôt une ville nouvelle, bâtie sans ordre, succéda à l'immense et magnifique cité d'Alexandre, des Ptolémées et des Romains.

ANCIENS PALAIS ET ÉDIFICES PUBLICS

OBÉLISQUES. — CÆSAREUM.

En 1879 existait encore sur le rivage du Port-Neuf, près de la gare du chemin de fer de Ramleh, un obélisque en granit rose, appelé vulgairement *aiguille de Cléopâtre,* mesurant vingt et un mètres de hauteur. Quelques années auparavant, un second obélisque se voyait renversé à côté du premier. De ces monolithes, arrachés jadis au temple d'Héliopolis, l'un est allé orner les bords de la Tamise, l'autre est devenu le lot des Américains. Ces monuments, qui portaient les cartouches de Thoutmès III et de Ramsès II, marquaient comme l'attestent Pline et d'autres écrivains anciens, l'emplacement du *Cæsareum* ou temple de César.

En parlant du Cæsareum, appelé aussi Sebasteum (Σεβαστὸς) ou temple d'Auguste, Philon d'Alexandrie en donne la description suivante : « Il n'y a sanc-« tuaire au monde comme celui qu'on appelle Sebas-« teum, temple commémoratif du lieu de l'embar-« quement de César (Auguste). Ce temple, très grand

« et très apparent, et dont il n'existe pas un pareil « ailleurs, s'élève majestueusement en face des ports « les plus sûrs; il est rempli d'ornements dédiés, « consistant en tableaux, en statues et en objets d'or « et d'argent; il est entouré d'un enclos très large, et « pourvu de portiques, de bibliothèques, d'apparte- « ments d'hommes, de bois sacrés, de propylées, de « lieux vastes et de salles à ciel ouvert, en un mot « de tous les embellissements les plus somptueux. Il « est l'espoir du salut pour ceux qui s'embarquent « ici, et pour ceux qui y arrivent de retour de leur « voyage. »

On reconnaît à peine aujourd'hui quelques traces du Cæsareum; on aperçoit pourtant sur les bords de la mer, des ruines de fondations parmi lesquelles sont des fûts de colonnes et des chapiteaux se rapportant à l'ordre dorique. En 1875 le docteur Néroutsos-Bey a découvert parmi les vestiges du temple, près d'un conduit souterrain qui passe devant les fondements du mur de l'ouest, une petite stèle en marbre blanc, qui porte en grec l'inscription suivante : « *De la part des décurions qui se trouvent* « *dans l'escadre prétorienne, acte d'adoration aux* « *dieux césars, inscrit dans cette stèle; de Cé-* « *sar Lucius Aurèle Verus Auguste, la sixième* « *année.* »

La position du temple de César n'a pas été déterminée, mais on doit supposer que son axe était dirigé du sud-est au nord-ouest, entre les bases des deux

obélisques, soit que l'entrée de l'édifice fût tournée du côté de la mer pour laisser voir de loin ces deux monolithes, soit qu'elle s'ouvrit du côté de la ville. Rien ne s'oppose à cette direction qui d'ailleurs s'adapte parfaitement au terrain; la mer a tellement rongé et ensablé alternativement toute cette côte, que la partie postérieure du temple peut très-bien aussi s'être avancée sur l'ancien rivage.

Le Cæsareum existait au temps de Strabon qui vécut trente-deux ans sous le règne d'Auguste; il a donc dû être érigé par Antoine, l'ami de César et de Cléopâtre qui fut la maîtresse de l'un et de l'autre, ou par Octave, neveu et successeur du dictateur romain. A la mort du grand homme, le Sénat décréta que ce héros serait honoré comme un dieu (ces honneurs divins étaient déjà depuis longtemps en usage à Alexandrie); or, depuis cette époque et celle de la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il s'écoula treize années pendant lesquelles eut certainement lieu la construction du monument.

Trois siècles après sa fondation, le temple de César fut transformé en église chrétienne, toujours sous le nom antique de Cæsareum ou Sebasteum. Pendant les discordes intestines entre les païens et les chrétiens, il fut brûlé et détruit de fond en comble par les soldats de l'empereur Julien, l'an 362 de J.-C.; rebâti deux ans plus tard par Valens, il continua d'être la cathédrale des patriarches orthodoxes d'Alexandrie jusqu'à la prise de cette ville par les

Arabes en 640. Il fut définitivement détruit en 912, sous le règne du khalife Moqtader ebn-Moetaded.

De nombreux caveaux funéraires bâtis au-dessus des fondements du Cæsareum, des amas de gros boulets de pierre dure trouvés en exécutant les travaux de fondation d'une maison voisine, indiquent que les décombres qui couvraient les ruines du temple ont servi ensuite à des sépultures chrétiennes et à des fortifications arabes pour la défense de la ville du côté de la mer[1]. Lors du siége d'Alexandrie en 1798, les Français construisirent sur une hauteur voisine des obélisques du Cæsareum, un fort qu'ils appelèrent *redoute de Cléopâtre*. Ainsi Bonaparte avait reporté le théâtre de la guerre presque sur le même point où dix-huit siècles et demi auparavant, César avait élevé des travaux de défense lorsqu'il fut assiégé dans le « quartier des palais » qui s'étendait jusque-là.

TEMPLE DE NEPTUNE. — TIMONEUM.

En quittant le site du Cæsareum, si l'on suit le rivage dans la direction du cap Lochias, on remarque une presqu'île chargée de ruines, et présentant à son extrémité des récifs qui faisaient autrefois partie de

[1] *Notice sur les fouilles exécutées à Alexandrie,* par Néroutsos-Bey.

son prolongement. A une centaine de mètres plus loin, existent d'autres ruines avancées dans la mer; ce sont les plus considérables et les mieux conservées que l'on rencontre sur cette partie de la côte. Le massif de la maçonnerie formé de briques carrées, est percé de tuyaux en terre cuite, et de petites voûtes communiquant les unes aux autres, répondant aux bouches de plusieurs fours au-dessus desquels on distingue des briques dont la surface est vitrifiée en quelques endroits et qui portent toutes l'empreinte de l'action du feu. Divers autres détails, la disposition de la construction font reconnaître que les restes du monument que nous voyons aujourd'hui, et que l'on désigne encore sous le nom de « palais ruiné » à cause de son apparence, ont dû faire partie d'un établissement thermal.

C'est dans cet endroit que d'après la description de Strabon, s'élevait le temple de Neptune : « Immé- « diatement après le Cæsareum, dit le géographe « grec, on aperçoit le Posideum, coude que fait la « côte à partir de ce qu'on appelle l'Emporium, et sur « lequel on a bâti un temple à *Poséidôn* ou *Nep-* « *tune*. » En 1801 M. Saint-Genis a parfaitement déterminé l'origine de cette courbe « qui partait des jardins établis sur l'emplacement de l'Emporium; l'autre extrémité du coude passait sous le front de l'enceinte arabe, où commence la corrosion du rivage, elle a dû être détruite par les vagues de la mer ».

Aucune partie du rivage ne pouvait être plus parti-

culièrement consacrée à Neptune, aussi était-elle appelée Posideum, dénomination tirée d'un des surnoms grecs de ce dieu. Du reste il n'y a point sur le port d'autres amas de ruines assez considérables pour qu'on puisse les attribuer à un édifice de l'importance du plus médiocre temple : on ne peut donc placer celui de Neptune que sur le cap en maçonnerie dont nous avons parlé. La présence de ruines appartenant à des thermes ne s'oppose point à cette détermination ; rien n'empêche de supposer qu'il y ait eu des bains autour du temple de Neptune, puisque ces bains n'occupent que la partie basse du monument; cette supposition n'a rien d'extraordinaire ; dans plusieurs villes anciennes on voit des thermes non-seulement placés autour des palais, mais encore des édifices religieux ; il n'est donc pas étonnant que des bains fussent établis dans cet endroit.

En avant et au delà des ruines du Posideum, on aperçoit les restes d'une chaussée qui, du rivage, se prolongeait dans l'intérieur du port ; elle est composée de gros blocs de pierre ayant alternativement trois mètres et un mètre de longueur, et disposés par assises réglées d'un mètre de hauteur environ. Sur la partie orientale on distingue encore très bien une suite de pierres de taille qui paraissent être les vestiges d'un quai dont la partie supérieure aurait été démolie pour en employer les matériaux à quelque édifice moderne.

Le *Timoneum* s'élevait au milieu des eaux sur le

prolongement de la pointe du Posideum; c'était une sorte de palais isolé qu'Antoine avait fait construire lorsque, après la défaite d'Actium, se voyant abandonné de ses partisans, il se retira à Alexandrie et résolut de vivre solitaire comme le misanthrope *Timon,* loin de cette foule d'amis qui naguère l'entouraient. La position du Timoneum est ainsi déterminée par Strabon : « Au coude du Posideum, à l'extrémité duquel est bâti le temple de Neptune, Antoine ayant ajouté un môle à ce coude, il se trouve par le fait avancer maintenant jusqu'au milieu du port; le môle se termine par une maison royale qu'Antoine a fait bâtir également, et à laquelle il a donné le nom de Timoneum. »

Malgré les indications précises de Strabon, M. Saint-Genis place le Timoneum à l'extrémité d'une jetée qui se rattachait, non au temple de Neptune, mais à une autre petite saillie du rivage immédiatement avant le Posideum. L'étroite presqu'île submergée presque entièrement aujourd'hui, que l'on rencontre en quittant l'emplacement du Cæsareum serait, d'après cette version, la pointe sur laquelle venait s'appuyer le môle du Timoneum; les restes de maçonnerie qui sont à sa surface appartiendraient alors à cette jetée.

LE LOCHIAS ET SES PALAIS.

L'extrémité actuelle du cap Lochias parait avoir beaucoup changé de forme quoique sa masse soit épaisse et forte. La jetée d'Acrolochias et les récifs qui y font suite, l'ont garantie pendant longtemps; mais quand ces barrières ont été franchies par la mer, la violence des flots a modifié l'aspect primitif de la côte.

Tout le triangle du Lochias était couvert de jardins et de palais dont le plus riche s'élevait à l'extrémité du promontoire. Cette partie du rivage fut également recherchée, sans doute à cause de son admirable situation, par les rois grecs et les préfets romains. Près des maisons royales, les hauts dignitaires de la cour se construisirent de splendides habihitations, et toute cette plage incomparablement belle, riche en monuments et en jardins privés, devint le séjour de prédilection des grands d'Alexandrie.

Soit qu'on suppose que le palais du cap Lochias était la demeure habituelle des Ptolémées soit qu'on admette seulement qu'il était une maison de plaisance ou une dépendance de leurs habitations intérieures, il est toujours certain que ces souverains fastueux de l'Égypte durent donner à sa construction un grand

développement et une magnificence tout orientale. Aujourd'hui à la vue de cette côte décharnée, rongée par la mer et qui ne forme plus que le squelette de sa vigoureuse constitution d'autrefois, on a de la peine à se représenter le délicieux panorama qu'offrait la rive orientale du port : le promontoire couvert de villas royales, de résidences princières, les palais intérieurs, celui de l'île d'Antirrhodos, le théâtre bâti sur un plateau, le temple de Neptune, le Timoneum, le Cæsareum et ses obélisques... Il ne reste de toutes ces merveilles qu'un sol effondré, nu, aride, où pas le moindre ruisseau d'eau douce ne vient murmurer et redonner la vie à cette plage jadis si verdoyante. Les ruines éparses qu'elle présente sont les seuls débris qui nous rappellent une grande cité à laquelle a succédé une autre ville qui n'a, hélas! d'analogie avec la première que le nom. Il y a longtemps que l'art a disparu de toute l'Égypte; à Alexandrie en particulier, comme pour prouver que l'on n'y comprend plus rien, ou du moins que l'on n'y attache aucune importance, on trafique d'antiquités comme de marchandises, et si l'on arrache à la mer quelques-unes des superbes colonnes en granit qu'elle recèle dans son sein, elles sont destinées la plupart du temps à consolider les angles d'un mur qui clôt la propriété d'un négociant retiré, ou à soutenir la grille qui orne l'entrée d'une villa; heureux encore si ces précieuses reliques ne sont pas mutilées ou employées aux plus vulgaires usages; nous connais-

sons un magnifique sarcophage en syénite, trouvé dans les quartiers de Karmoûs, qui sert d'auge à la porte d'une écurie...; un autre en marbre blanc, orné de belles guirlandes sculptées, est utilisé comme fontaine (sabil) à la porte d'un café.

MUSEUM. — BIBLIOTHÈQUE.

« Comme se rattachant aux palais royaux, dit Stra-« bon, on peut compter le *Museum* avec ses portiques, « son « exèdre » et son vaste cénacle qui sert aux « repas que les doctes membres de la corporation sont « tenus de prendre en commun. On sait que ce col-« lége d'érudits philologues, vit sur un fonds ou tré-« sor commun administré par un prêtre que les rois « désignaient autrefois et que César choisit aujour-« d'hui. » Le Museum n'était donc autre chose qu'une société savante ; c'était cette académie brillante, fondée par Ptolémée Soter, connue sous le nom d'*École d'Alexandrie,* et dont le président était nommé par les rois. Ptolémée, prince lettré, se plaisait dans la compagnie des prêtres et des philosophes; il avait destiné à leur logement une partie de son palais qu'il avait comme consacrée aux Muses en lui donnant le nom de Museum.

L'École d'Alexandrie remplaça le collége d'Hélio-

polis comme université de l'Égypte ; c'était le centre de toutes les études, de tous les progrès dans la culture de toutes les sciences ; non-seulement elle ajouta au domaine général de l'intelligence par de nouvelles découvertes, mais encore elle prit soin de conserver les connaissances déjà acquises en publiant de nouvelles éditions des écrits les plus remarquables ; des fragments d'Homère, des livres d'astronomie, des compositions poétiques, écrits sur papyrus recueillis en Égypte et conservés aujourd'hui à Paris, rappellent les travaux des critiques grecs de cette école.

La cosmographie, les mathématiques, l'histoire naturelle, la médecine, la grammaire, la poésie, l'histoire, la philosophie, furent cultivées dans cette école et, pour son éternelle gloire, il suffit de citer parmi ceux qui l'illustrèrent : Démétrius de Phalère, Zénodote et Aristarque, pour la critique grammaticale; Hérophile et Hérasistrate pour la médecine; Timarque, Aristide, Hipparque, Ptolémée, Conon, pour l'astronomie; Euclide, Apollonius de Perga, Diophante, pour la géométrie; Eratosthène et Strabon, pour la géographie; Cnésidème, Sextus l'empirique, Potamon, Ammonius Sakkas, parmi les philosophes. Aristobule et Philon font honneur à l'école judaïque; saint Pantène et saint Clément, à l'école chrétienne. La poésie et l'histoire n'ajoutèrent rien de marquant aux chefs-d'œuvre que les Grecs avaient déjà produits.

La destinée de cette admirable institution fut celle

de toutes les créations humaines : sa gloire brilla ou s'obscurcit comme celle des rois grecs qui se succédèrent sur le trône d'Égypte. Sous les trois premiers Ptolémées, l'éclat du règne de ces souverains rejaillit sur l'école qu'ils avaient fondée par leur munificence et agrandie par leurs bienfaits. Les trois règnes suivants furent moins heureux, l'école déclina, et la Grèce, plus calme, offrit aux maîtres et à leurs disciples un théâtre plus digne de leur science et de leurs efforts. Bientôt après, les désordres publics inquiétèrent les Muses amies du repos et de la sérénité ; les savants s'exilèrent, et allèrent enseigner à Rhodes, en Grèce et en Syrie. Attachée à la fortune des Ptolémées l'école tomba avec le dernier des successeurs d'Alexandre ; mais sa réputation se conserva longtemps, et Alexandrie garda encore pendant plusieurs siècles son titre de métropole des sciences et des lettres.

La fameuse *Bibliothèque* était placée dans la partie du Museum qui donnait sur le port. Selon plusieurs écrivains, lorsque Jules César (47 av. J.-C.) incendia la flotte des Alexandrins, stationnée dans le port, le feu des vaisseaux gagna le palais où se trouvait la bibliothèque et la détruisit en grande partie.

Ammien Marcellin dit que « sept cent mille volumes, provenant de tous les pays du monde, et rassemblés par les soins infatigables des Ptolémées dans le palais du Musée, furent brûlés pendant la guerre d'Alexandrie, dans le bouleversement de la ville, sous le dictateur César ».

SERAPEUM.

Le Serapeum, ou temple dédié au dieu égyptien Sérapis, s'élevait au sud-ouest de la ville sur la hauteur où l'on voit aujourd'hui la colonne dite de Pompée. « En deçà du canal, dit Strabon, est le *Serapeum* et d'autres lieux sacrés anciennement bâtis, presque abandonnés depuis la construction des temples de Nicopolis; c'est là que se trouvent l'*Amphithéâtre* et le *Stade*, et que se donnent les jeux dont la célébration revient tous les cinq ans. »

L'Égypte possédait plusieurs temples de Sérapis; le plus ancien était à Memphis, mais le plus considérable de tous, au dire de Pausanias, était celui d'Alexandrie. Il fut construit par Ptolémée Soter sur l'emplacement d'une ancienne chapelle consacrée à Isis et à Sérapis; dieux tutélaires des habitants de l'ancienne bourgade de Rhacôtis. Il est par conséquent à remarquer, et c'est un fait positif, que les rois grecs avaient admis le culte des anciennes divinités égyptiennes, dans leur nouvelle ville. « Il y a dans Alexandrie, dit Ammien Marcellin, beaucoup de temples imposants par leurs dimensions et la hauteur de leur sommet, mais ils sont cependant surpassés par le Serapeum. Nos faibles expressions ne sauraient

dépeindre la beauté de cet édifice; il est tellement orné de grands portiques à colonnes, de statues presque animées, et d'une multitude d'autres ouvrages, qu'après le Capitole, qui immortalise la vénérable Rome, l'univers n'offre rien de plus magnifique. »
Ruffin, qui habitait Alexandrie au quatrième siècle, dit que la colline du Serapeum était formée non par la nature, mais par la main de l'homme. Le temple semblait, pour ainsi dire, porté dans les airs : on n'y arrivait qu'après avoir franchi plus de cent degrés. Toute la partie inférieure, jusqu'au niveau du pavé de l'édifice, était voûtée et distribuée en vastes corridors et en salles carrées qui servaient aux cérémonies des mystères sacrés. La partie supérieure était réservée à des salles de conférence, aux logements des prêtres et des lévites. Sur la plate-forme s'étendait un large péristyle, au centre duquel s'élevait le temple orné de hautes colonnes en granit. L'intérieur du sanctuaire, tout en marbre blanc, était admirable de formes et d'une richesse d'ornements indescriptible.

Le Serapeum renfermait une *bibliothèque* d'une grande valeur, mais bien moins riche que celle du Museum ; aussi l'appelait-on la « petite bibliothèque ». Elle était vraisemblablement placée dans les vastes salles qui dépendaient du temple; elle contenait 500.000 volumes, y compris les 200.000 manuscrits de la bibliothèque de Pergame qu'Antoine donna à Cléopâtre. Après l'embrasement du Museum, le

Serapeum prit une certaine importance; l'École d'Alexandrie fut transférée dans son enceinte, et se soutint dans un état brillant jusqu'à la fin du quatrième siècle. « Il était, dit Ampère, le Palladium de la religion égyptienne et de la philosophie grecque. A l'époque de sa destruction, il représentait l'alliance que toutes deux avaient formée contre l'ennemi commun, le christianisme. »

Suivant quelques auteurs, la bibliothèque du temple de Sérapis aurait été brûlée lors de la conquète arabe par Amr', lieutenant du khalife Omar; voici dans quelles circonstances : Un savant de la secte des jacobites, Jean le grammairien, profita de la bienveillance que lui témoignait Amr' pour lui demander quelques ouvrages appartenant à la bibliothèque; comme il insistait sur la rareté et la valeur extrême des manuscrits qu'il désirait avoir, le général musulman, craignant d'excéder ses pouvoirs, en référa au khalife, et demanda des ordres pour la bibliothèque entière. « Si ces livres, répondit Omar, ne contiennent que « ce qui est écrit dans le Qoran, ils sont inutiles; s'ils « contiennent quelque chose de contraire au livre de « Dieu, ils sont pernicieux; dans les deux cas, « brûle-les. » Et ces précieux manuscrits, dit Abou-l'Féda, servirent à chauffer les bains d'Alexandrie pendant plusieurs mois. Ce témoignage de l'historien arabe est fort contestable : Abou-l'Féda vivait à la fin du treizième siècle, c'est-à-dire plus de six siècles et demi après les faits qu'il raconte; il est du reste

le seul auteur qui parle de la destruction de cette bibliothèque par Amr' : les autres écrivains qui ont raconté ces mêmes faits, se sont tous appuyés sur son témoignage, et l'on s'étonne à bon droit qu'un événement de cette importance, s'il était vrai, n'ait pas été rapporté par les historiens contemporains.

C'est à Théophile, patriarche d'Alexandrie (389), que doit être imputée la ruine du Serapeum avec tout ce qu'il contenait. Quelques philosophes, des grammairiens, des poëtes, poursuivis par les chrétiens fanatiques, s'étaient réunis dans ce temple, et, renfermés comme dans une forteresse, ils y soutinrent une sorte de siége contre leurs adversaires; mais leur résistance fut vaincue par l'arrivée d'un décret, lu en place publique, qui ordonnait la destruction de tous les temples païens qui existaient dans la ville. Les chrétiens attaquèrent d'abord le Serapeum que ses défenseurs avaient abandonné pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, aussitôt après la lecture de l'ordonnance impériale. Le sanctuaire de l'ancienne divinité égyptienne fut renversé, sans opposer d'autre obstacle que celui que présentaient les dimensions et la solidité de ses matériaux qui servirent à la construction d'une église à laquelle on donna le nom d'Arcadius, successeur de Théodose le Grand. La statue colossale de Sérapis, dépouillée de ses ornements, fut brisée après qu'on en eut mutilé la face, et les fragments furent ignominieusement

traînés dans les rues à travers les débris des temples et des idoles qui avaient appartenu à l'ancien culte.

Les patriarches d'Alexandrie avaient reçu de Théodose plein pouvoir pour sévir contre tout ce qui n'était pas chrétien; leurs sentences étaient exécutées sans appel; le christianisme s'éleva triomphant sur toutes les anciennes croyances, et des meurtres inqualifiables servirent de pendant aux persécutions. Un seul exemple suffira pour donner une idée des atrocités commises sous le masque de la religion du Christ : La fille du mathématicien Théon, la vertueuse Hypathia, fut insultée publiquement par des chrétiens. Un misérable nommé Pierre, lecteur de la métropole, l'arracha de son char et la traîna à l'église du Cæsareum, suivi d'une foule de fanatiques. Là on lui arracha ses vêtements jusqu'au dernier, on lui déchiqueta le corps avec des coquilles tranchantes; puis s'étant partagé ses membres encore tout palpitants, les assassins allèrent les brûler sur la place Cinaron... Cela se passait sous saint Cyrille, évêque d'Alexandrie et neveu de Théophile. Hypathia était un miracle de beauté et ses qualités ne le cédaient pas à sa science; d'un génie supérieur, savante en astronomie, très versée dans les études philosophiques, on l'avait surnommée le *Philosophe;* elle enseignait publiquement la doctrine d'Aristote et de Platon; là était son crime.

A dater de l'édit de Théodose (389), tout ce qui rappelait l'ancienne religion fut détruit ou transformé

pour servir au nouveau culte. Non-seulement les dieux égyptiens achevèrent de disparaître, mais de cette époque date aussi la ruine complète de ce qui pouvait rester de la science égyptienne et de l'écriture hiéroglyphique. La bibliothèque du Serapeum ayant été détruite, les Alexandrins devenus chrétiens durent former, sous la direction des patriarches, d'autres bibliothèques où les restes de la philosophie païenne se trouvaient mêlés à la doctrine chrétienne. Ce sont vraisemblablement celles-là, quoi qu'en dise Abou-l'Féda, qu'Amr' brûla sur l'ordre d'Omar, l'an 22 de l'hégire (642 de J.-C.).

Les fouilles exécutées en 1872, par Mahmoud-Pacha, confirment que le Serapeum était bâti sur la petite colline où s'élève la colonne de Dioclétien, appelée vulgairement « colonne de Pompée ». Plusieurs statues d'animaux, un épervier en granit coiffé du « pschent », les ossements d'un bœuf, ont été trouvés sous les décombres. De nombreuses colonnes brisées, des chapiteaux, des fûts entiers et douze murs de fondation d'une épaisseur d'environ deux mètres, ont été mis au jour. « L'ensemble de ces murailles, dit Mahmoud-Pacha, fait concevoir la grande étendue de l'édifice auquel ces murs ont appartenu, parce qu'ils embrassent une enceinte carrée de plus de 180 mètres de côté, et dont la colonne dite de Pompée occupe le centre. » Il ne peut être mis en doute que ces vestiges appartiennent à ce qui fut autrefois le Serapeum; leur position correspond exactement à

celle qui est assignée à ce temple par les auteurs anciens : « Sur une hauteur, dans l'intérieur de la ville, et sur la rive droite du canal près du deuxième aqueduc souterrain. » De plus, la hauteur de la colline au-dessus du sol antique des rues voisines, est de 18 à 19 mètres, et correspond parfaitement bien aux cent degrés donnés par Ruffin, et par lesquels on arrivait au parvis du temple.

Voici, en parlant du Serapeum, ce que rapporte Abd-Allah-Abou-Khaled, surnommé el-Châmy, qui vivait à la fin du huitième siècle. « La grande colonne « de *Tell-es-Sourâpi* (colline de Sérapis) était placée « au milieu d'une centaine d'autres qui supportaient « la « maison de la sagesse » où se trouvaient des « livres anciens très précieux, écrits en caractères « que les savants et les devins seuls comprenaient. « Les chrétiens détruisirent tous ces livres de crainte « que les magiciens idolâtres ne s'en servissent contre « eux; et pour être bien sûrs de n'en oublier aucun, « ils renversèrent la maison qui les contenait. Cet acte « de barbarie (car on est aussi barbare quand on s'en « prend aux choses inanimées que si l'on s'attaquait « aux hommes), ne resta pas impuni : *la nouvelle « bibliothèque* qu'ils avaient faite, et où ils avaient « placé leurs livres et d'autres curiosités, fut brûlée « par Amr[1]. »

Le plateau rocailleux qui se trouve entre les villages de Karmoûs et de Minet-el-Bassal, en face de l'ancien établissement du Remorquage et derrière l'emplace-

ment du Serapeum, est percé de puits, d'une multitude de couloirs, de souterrains ténébreux qui s'enfoncent plus ou moins dans le roc, et s'entre-croisent en tous sens : ce sont des catacombes chrétiennes. Celles creusées sur le flanc, à l'ouest, ont été détruites de fond en comble par les mines pratiquées pour l'exploitation des pierres; une seule chapelle funéraire existe encore; elle a été découverte par le docteur Néroutsos-Bey en 1858; d'abord épargnée par ordre du gouvernement, elle a été ensuite abandonnée à une dégradation complète.

Les débris de poteries cassées qui couvrent le plateau ne présentent aucune inscription indiquant leur origine; les petites lampes en terre cuite de fabrication grossière que l'on y trouve, portent le dessin de la croix ansée du rite égyptien; au lieu de fioles et de flacons en terre cuite ou en verre, de forme étroite et allongée, qui contenaient des aromates pour l'onction des morts, on rencontre des ampoules rondes et aplaties d'un travail ordinaire, qui servaient à contenir l'huile bénite provenant de la lampe ardente du tombeau de saint Ménas, près du lac Maréotis, avec laquelle on faisait des onctions sur les vivants pour des cures miraculeuses, et sur les morts pour le salut de leur âme. Parmi tous ces débris on découvre encore des médailles qui n'appartiennent qu'aux derniers temps du règne de Constantin le Grand, représentant sur la face son buste voilé, et au revers l'empereur dans un quadrige au galop, tendant la main à une

autre main céleste qui, du milieu des nuages, l'appelle vers le ciel. Ainsi tous ces débris portent les signes du christianisme, tandis que la disposition des caveaux funéraires ne diffère en rien des autres sépultures païennes. Les tombeaux des chrétiens d'Alexandrie avaient, comme ceux des Égyptiens, des Juifs, des Grecs et des Romains, une existence légale garantie par le sentiment religieux, par le rituel funéraire de l'ancienne Égypte, et par les lois romaines qui régissaient le pays à cette époque; si quelquefois les hypogées chrétiens ont été violés, c'est parce que les disciples du Christ s'en servaient comme lieu de réunion dans un temps où, à tort ou à raison, on les soupçonnait de conspirer contre l'État.

Dans les chapelles funéraires, les parents et les proches, accompagnés des amis et des prêtres, venaient à jours fixes y faire des prières pour le repos de l'âme du défunt. Pendant les persécutions, les fidèles s'y réunissaient secrètement; là, éloignés des regards profanes, ils célébraient dans de fraternelles agapes les mystères de l'Eucharistie, et recevaient les néophytes par les cérémonies du baptême. Ces chapelles continuèrent toujours à être consacrées aux pratiques de la religion, et n'ont jamais servi d'habitations aux vivants, si ce n'est rarement comme refuges dans les cas extrêmes de danger, ainsi que l'a fait saint Athanase, qui s'était caché pendant quatre mois dans les sépultures de sa famille, pour se dérober aux persécutions de son adversaire le patriarche de Cons-

tantinople, sous le règne de Valentinien et Valens, en 367 de J.-C. [1].

COLONNE DE DIOCLÉTIEN.

Le premier monument que l'œil découvre en approchant d'Alexandrie, est la colonne de Dioclétien, plus connue sous le nom de colonne de *Pompée*, à qui on l'attribue communément, sans autre motif que le souvenir de la mort de cet illustre Romain en Égypte. Elle se détache sur l'horizon au sommet de la colline du Serapeum, semblable à un cippe funèbre élevé à la mémoire des anciens édifices dont les ruines sont ensevelies autour de lui. Elle est composée de quatre morceaux de granit : piédestal, base, fût et chapiteau, qui ensemble forment une hauteur de 28 mètres 75 centimètres; le chapiteau corinthien a 3 mètres 21, et le fût 20 mètres 50; son plus grand diamètre est de 2 mètres 684. D'après la pesanteur spécifique du granit, le fût seul ne pèse pas moins de 289,869 kilogr., et la colonne entière 550,492 kilogr. Vu à distance, le monument produit une impression agréable à cause de l'élégance de ses proportions, mais dès que l'on arrive au pied et que l'on compare

[1] V. Néroutsos-Bey, ouv. cité.

ses dimensions colossales, on se sent comme accablé sous sa masse imposante. Comme monument, la colonne de Dioclétien l'emporte sur les obélisques même plus grands qu'elle, parce qu'elle joint à l'énormité de ses formes, la grâce et la pureté de ses lignes unies à l'excellence du goût qui est devenu celui de toutes les nations.

La colonne penche sensiblement vers le sud-ouest; cette inclinaison paraît être due au déplacement des blocs de pierre sur lesquels repose le piédestal, plutôt qu'à un affaissement du sol. Ces blocs de toute forme et de toute dimension sont placés sans aucun ordre; on y trouve même des troncs de colonnes disposés horizontalement, et un seul morceau dans le sens vertical. Les pierres d'angle du soubassement sont dérangées et brisées; l'enclave des queues d'aronde en fer ou en bronze qui les liaient entre elles est encore visible. Un de ces blocs angulaires est un magnifique morceau d'albâtre sculpté de hiéroglyphes dont une partie a été mutilée. Plusieurs pierres de la maçonnerie ont été enlevées, et par un des vides qu'elles ont laissés, on aperçoit un bloc aussi remarquable par sa position que par sa nature, car il soutient presque seul la colonne; c'est un tronçon d'obélisque renversé, en brèche siliceuse grisâtre, dont les cailloux ou morceaux anguleux logés dans la pâte, sont de différentes couleurs; c'est peut-être le seul obélisque de cette nature que l'on trouve en Égypte. On a renversé ce tronçon d'obélisque pour

qu'il fît l'office d'un pieu parfaitement enveloppé dans un massif de maçonnerie; c'est grâce à ce système de support que la colonne est restée debout malgré les dégradations de son assise. Le mur de fondation se reconnaît encore à une assez grande profondeur; on peut s'en rendre compte en visitant les caveaux qui sont au pied du monument, et dont l'entrée, en forme de puits, se trouve dans la partie nord-est, sur la limite du cimetière musulman actuel.

Les dégradations du soubassement s'expliquent, ou par la simple curiosité qu'on a eue de voir le système de fondation d'un monument si étonnant, ou par le préjugé des Arabes qui croient que des trésors sont enfouis dans tous les édifices antiques, et qu'ils sont le motif de l'empressement des Européens à les visiter. Quoi qu'il en soit, la colonne est toujours restée à la place où elle fut élevée dans l'antiquité. En 1171, un gouverneur d'Alexandrie ordonna le renversement de plusieurs colonnes dont les débris servirent à former une sorte de digue pour contenir les flots, et pour empêcher l'approche des vaisseaux ennemis; mais la colonne de Dioclétien fut respectée « parce qu'elle servait de guide aux caravanes et aux navires qui venaient des États Barbaresques, et aussi parce qu'elle était un très bel ornement sur la place où les baladins faisaient leurs tours les jours de fêtes populaires ».

Sous la domination turque, à partir du seizième siècle, des réparations furent faites au soubassement.

Les Français renouvelèrent ces réparations, et consolidèrent le monument par la construction d'un socle régulier.

Sur la plate-bande de la plinthe, une inscription grecque indique que la colonne a été érigée en l'honneur de l'empereur Dioclétien par un préfet d'Égypte. Les auteurs ne sont pas tous d'accord sur le nom de ce préfet à cause des lacunes de l'inscription ou du vague qu'elle présente particulièrement dans ce nom ; quelques-uns l'appellent Pollion ou Pontius, d'autres Publius, Pompée ou Pomponius. Quoi qu'il en soit, la version qui attribue cette dédicace à un Pompée préfet, pourrait être préférée à quelques égards, surtout parce qu'elle a sur les autres l'avantage de justifier la tradition dominante, et il est naturel de penser que ce nom illisible aujourd'hui, a pu être distingué visiblement dans les siècles précédents.

Voici l'inscription telle que nous l'avons copiée :

ΤΟ... ΩΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΤΑC
ΔΙΟΚ. Η. ΙΑΝΟΝ ΤΟΝ.... ΤΟΝ
ΠΟ... ΕΠΑΡΧΟ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

Au très sage Empereur, protecteur d'Alexandrie, Dioclétien Auguste, ce monument a été consacré par Po... (Publius ou Pomponius) préfet (éparque) d'Égypte.

D'après le témoignage d'Abou-l' Féda, prince

assez instruit, la colonne aurait été élevée en l'honneur de l'empereur Sévère [1]. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle est bien plus ancienne que sa dédicace. Son style est grec, d'une époque bien antérieure au règne de Dioclétien, et l'on peut bien rapporter l'origine de cet ouvrage au temps de Septime Sévère, à la fin du deuxième siècle. Les Romains alors conservaient encore assez de bon goût en architecture pour avoir fait à Alexandrie, ville grecque, une colonne de style grec. Le monument a pu être primitivement érigé à Septime Sévère, subir diverses modifications, puis être ensuite consacré par un préfet Pomponius ou Pompée à Dioclétien. Il est plus vraisemblable de penser qu'un préfet ait pris sur lui de *dédier* ce monument à l'empereur Dioclétien dont il représentait l'autorité (ce qui était facile par une inscription), qu'il ne l'est d'en attribuer *l'érection* à la reconnaissance ou à l'affection des Alexandrins pour ce prince qui usa d'une grande dureté à leur égard. Pour renverser les entreprises d'un certain Achillée, homme puissant dans la ville, et qui cherchait à se rendre indépendant, Dioclétien fit faire le siège d'Alexandrie, et ruina ensuite Busiris et Coptos. Il exerça de grandes

[1] Le nom de Sévère ne peut se rendre en arabe, à cause des imperfections de cette langue ; il est écrit *Saouari*. Les Arabes appellent ce monument *Aamoud-es-Saouari* (la colonne de Saouari), mais ce dernier nom étant aussi la traduction au pluriel du mot *mât*, dans leur ignorance de l'histoire, ils expliquent que la colonne est appelée Es-Saouari, à cause de sa hauteur comparée à celle *des mâts* d'un navire.

vengeances, et fit des réformes sévères dans l'administration du pays. La persécution qui porte son nom s'étendit jusqu'aux Coptes ou Égyptiens indigènes devenus chrétiens. La conduite de Septime Sévère avec les Alexandrins rend bien plus vraisemblable l'érection d'un monument de reconnaissance de leur part à sa mémoire. « L'empereur Sévère, dit Spartien, se rendit dans la ville d'Alexandrie, combla les habitants de bienfaits et leur accorda un Sénat; jusqu'alors ils avaient été soumis à l'autorité d'un seul magistrat romain, vivant sans conseil national, comme sous les Ptolémées où la volonté du prince était leur loi. » Enfin si la colonne avait été faite et dressée exprès pour Dioclétien, pourquoi les faits qui doivent se rattacher à cette grande entreprise ne sont-ils pas exprimés dans l'inscription qui ne mentionne que les noms de l'empereur et du préfet? D'ailleurs cette inscription est placée comme au hasard sur le socle de la base, lequel est trop haut de proportion, et formé d'un granit de couleur différente de celui du fût, et qui n'a point été poli. Il est donc assez probable qu'on ne fit que remplacer alors le piédestal sur lequel était gravée l'inscription des Alexandrins en l'honneur de Septime Sévère. L'expédition de trois années que fit cet empereur en Orient et en Égypte, date de l'an 200. Le siège d'Alexandrie par Dioclétien est de 298 [1].

[1] M. Wilson dit que parmi les diverses antiquités que les Anglais trouvèrent à Alexandrie en 1801, existe une pierre sur

En se rapportant à ce qui précède, il est à remarquer : qu'il est maintenant hors de doute que cette colonne a été consacrée à Dioclétien, mais qu'elle remonte à une plus haute antiquité, et qu'il reste toujours à déterminer l'époque de son érection première; que l'observation du monument, considéré sous le rapport de l'art, peut servir de guide pour faire une distinction essentielle entre ses parties, qui diffèrent les unes des autres par la perfection du travail et même un peu par la qualité de la matière, en effet, le fût qui est de granit rose est d'un très beau galbe, d'une fort bonne exécution et d'un poli admirable, excepté du coté du désert où il a souffert par les sables; on remarque également que le piédestal, la base et le chapiteau, dont le granit est grisâtre, sont d'un travail très brut et de proportions médiocres, ainsi que le sont les ouvrages du Bas-Empire; que le piédestal est visiblement trop bas, que les profils sont ronds et lourds; que la plinthe de la base est trop élevée, et qu'enfin les diverses parties du chapiteau, ses feuilles et ses caulicoles, sont massées d'une manière molle et très négligée.

Le dessus du chapiteau est creusé circulairement de sept centimètres sur plus de deux mètres de diamètre; il est probable que cet endroit était destiné à

laquelle est une inscription dont la traduction serait : *A quiconque il appartient, elle fut érigée en l'honneur de Septime Sévère par les vétérans de la XIe légion.*

l'encastrement d'un socle qui a dû porter une statue. Suivant M. de Choiseul-Gouffier, cette statue était en porphyre ; un auteur arabe dit qu'elle était d'airain, tournée du côté de la mer, montrant du doigt Constantinople, et que par ordre d'un gouverneur d'Alexandrie, elle fut abattue et convertie en petites pièces de monnaie. Youssouf Negm-ed-Dîn-el-Maandoub, qui vivait au huitième siècle, raconte « qu'une statue de pierre couronne la colonne élevée au milieu du sol qui fut jadis la cour d'un temple païen que les chrétiens avaient détruit en partie pour le transformer en citadelle ».

Au pied de la colonne de Dioclétien, hors du tumulte de la ville, on se reporte aux lointaines époques du passé. De ce lieu d'observation, on embrasse un horizon immense où se déroule le vaste panorama de l'histoire d'Alexandrie ; le plan de l'antique cité grecque se présente dans toute la régularité de ses lignes ; le site des anciens édifices se retrouve au milieu des constructions modernes, et chaque butte de décombres éveille des souvenirs. Sur ce plateau, couronné par l'unique monument qui reste de la domination romaine en Égypte, s'élevait, bien avant la fondation d'Alexandrie, un temple dont l'origine est encore inconnue. Soter l'agrandit, ses successeurs l'embellirent, et cette merveille ne s'écroula que pour ensevelir sous ses ruines les derniers vestiges du paganisme sur la terre d'Isis. Païens, chrétiens, musulmans sont venus tour à tour chercher un asile

dans les flancs de cette colline pour y dormir de leur dernier sommeil; aujourd'hui encore un cimetière arabe en couvre une partie, et les pierres blanches des tombeaux ressemblent à un suaire étendu sur ces débris humains qui appartiennent aux générations d'un autre âge. Aucune trace de végétation ne vient rompre la monotonie de ce sol aride; un silence éternel plane au-dessus des caveaux funéraires, les oiseaux retiennent leurs chants comme s'ils craignaient de troubler le repos des mânes qui hantent leurs cercueils de pierre, et quand la nuit vient, au milieu de l'obscurité la colonne apparaît comme un gigantesque fantôme qui veille sur la vieille nécropole bouleversée par les siècles. C'est au pied de cette colonne que Napoléon fit ensevelir les soldats tombés pendant l'assaut de 1798; c'est là aussi que se tenaient prudemment, hors de portée des canons anglais, les chefs de l'insurrection égyptienne pendant le pillage et l'incendie d'Alexandrie dans les journées de juillet 1882.

SOMA, TOMBEAU D'ALEXANDRE.

« Le lieu appelé Soma, dit Strabon (Σῶμα, c'est-à-dire le *corps*), fait partie des palais royaux ; c'est une enceinte qui renferme les tombeaux des rois et celui

d'Alexandre le Grand. Ptolémée fils de Lagos enleva le corps de ce prince à Perdiccas qui le rapportait de Babylone, et qui, par suite d'une ambition démesurée, s'était détourné de sa route pour s'emparer de l'Égypte ; mais ses soldats se révoltèrent contre lui et l'assassinèrent à coups de lance lorsque Ptolémée, venant à sa rencontre, l'eut bloqué dans une île déserte... Ptolémée transporta le corps du héros macédonien à Alexandrie, et lui donna la sépulture à l'endroit où il est encore maintenant, mais non pas dans le même cercueil. Celui qui existe à présent est en verre, au lieu que Ptolémée avait déposé le corps du conquérant dans un cercueil d'or, qui fut enlevé par Ptolémée fils de Coccès et surnommé Parisactus. » Ce témoignage joint à plusieurs auteurs anciens, place le Soma au pied du monticule sur lequel s'élève le fort de Kom-el-Dik', à l'endroit même de la butte de décombres appelée Kom-el-Démas (butte des sépultures).

Ces deux éminences contiennent des amas de sépultures superposées appartenant à diverses époques ; elles se trouvent dans l'intérieur de l'enceinte actuelle de la ville, que l'on nomme ordinairement *enceinte des Arabes*, mais qui n'est autre chose que les anciennes murailles byzantines restaurées par les Arabes à diverses époques. Au pied du Kom-el-Démas on trouve à l'est, sous les premières couches, des tombes arabes du huitième au onzième siècle de notre ère ; sous les couches inférieures, des sépul-

tures chrétiennes, et plus bas encore, des hypogées païens.

C'est au-dessus de ces caveaux funéraires qu'est bâtie la mosquée du prophète Daniel (gam'a Nebi-Daniàl); toute la déclivité de la colline entre cette mosquée et la rue actuelle de la Porte de Rosette, c'est-à-dire l'ancienne voie canopique, est remplie de tombeaux qui remontent à l'époque byzantine et au temps des Empereurs et des Ptolémées, à en juger par les fragments de statues qu'on y a trouvées et notamment par le torse d'une statue colossale d'Hercule en marbre blanc, qu'on a découvert au-dessus d'une chambre funéraire en creusant les fondations d'une maison. Le demi-dieu est représenté nu et assis, une peau de lion jetée sur ses genoux; le bras droit étendu en avant est brisé : il devait tenir probablement les pommes des Hespérides; la main gauche est appuyée sur la massue. L'exécution est d'un style grandiose qui rappelle les plus belles époques de l'art grec [1].

L'existence de ces monuments funéraires remontant à l'époque des Ptolémées, autorise à croire, d'une manière presque certaine, que c'est là, dans le Kom-el-Démas, qu'existait le *Soma*. La position de cette nécropole répond du reste exactement à la description qu'en font les anciens historiens : « Le Soma était situé vers le milieu de la ville, et donnait sur

[1] Voyez *Notice sur les fouilles d'Alexandrie*, par le Dr Néroutsos-Bey.

une rue garnie de colonnades splendides, qui traversait la longue rue de Canope et allait déboucher sur le Grand-Port près du Cæsareum. » De plus nous trouvons une preuve certaine de l'emplacement du Soma dans l'identité du mot grec avec le mot arabe Démas. Soma n'avait donc pas cessé de désigner le lieu du tombeau d'Alexandre lors de la conquête musulmane, puisque les vainqueurs le traduisirent par son équivalent arabe.

PANEUM, GYMNASE, HIPPODROME, ETC.

Le *Paneum* était une colline qui s'élevait au milieu d'Alexandrie et du haut de laquelle on découvrait toute la ville et ses faubourgs, et jusqu'aux points les plus reculés de la rade ; on arrivait au sommet par un escalier en forme d'hélice. Le Paneum, mot qui signifie « tout voir » ou « belle-vue », était comme un lieu de rendez-vous pour les promeneurs qui venaient s'y reposer et jouir de l'immense panorama que la vue embrassait de tous côtés. C'est aujourd'hui la colline de Kom-el-Dik'.

D'après Strabon, le *Gymnase* était situé sur la grande rue Canopique, mais l'endroit n'est pas précisé. Des fouilles exécutées au nord-est du Paneum, au village actuel de Kom-el-Dik', ont amené la dé-

couverte d'énormes murs de fondation et d'un nombre considérable de colonnes renversées ; ces ruines sont encore reconnaissables sur une étendue d'environ cent cinquante mètres sur une ligne perpendiculaire à l'enceinte fortifiée des Arabes à laquelle elles aboutissent. Ce sont là les restes d'un grand édifice qui ne peut être que le Gymnase avec son *Dicasterium* ou tribunal, ses jardins et ses portiques qui formaient un carré de plus d'un stade de côté.

En sortant de l'enceinte arabe par la tour dite des Romains (ou plutôt en traversant la gare du chemin de fer de Ramleh), on trouve à chaque pas en suivant la côte, des vestiges d'anciennes constructions telles que des bains, des arcades remarquables par les massifs de leur maçonnerie en brique rouge et ciment, des murs de quai en pierres énormes, etc. Toute cette partie du rivage est jonchée de débris que la main des hommes, plus encore que les vagues de la mer, a renversés de fond en comble. En longeant toujours la côte, on rencontre à droite les ruines d'un château fort appelé *Qasr-el-Kyasérah* (le château des Césars) ; 800 mètres environ plus loin, sur le bord de la mer, on reconnait les vestiges d'un petit temple romain. C'est sur les hauteurs qui avoisinent le Qasr-el-Kyasérah, à environ quatre kilomètres de la Porte de Rosette qu'a eu lieu la bataille sanglante du 30 ventôse an IX (21 mars 1801) entre l'armée française et l'armée anglo-turque.

En revenant vers la colonne de Dioclétien, on voit, près et au sud de ce monument, un vaste emplacement de forme oblongue, assez profond, entouré de ruines d'édifices souterrains comblés. Cet espace qui mesure 555 mètres de long sur 51 et demi de large, a été disposé pour servir à des jeux publics de course ; on l'a désigné sous le nom de *Cirque* ou d'*Hippodrome*. Au milieu du sol, on reconnait encore les restes d'une « épine » d'environ huit mètres de large, ménagée dans la masse du rocher creusé de chaque côté ; c'était la partie essentielle des stades, cirques et hippodromes des anciens, une espèce de plate-forme longue et étroite autour de laquelle tournaient les athlètes en évitant la borne (meta). A l'extrémité occidentale de l'épine, est un trou profond où devait aboutir un canal de communication avec le lac Maréotis, dont les eaux distribuées dans plusieurs réservoirs encore reconnaissables, servaient aux besoins de l'établissement.

La partie du sol réservée aux jeux était pavée : la présence de ce pavage a été parfaitement reconnue, et fait conjecturer que cet emplacement n'était ni un cirque ni un hippodrome. Il est en effet naturel de penser qu'il n'eût guère été possible de faire courir des chevaux de selle ou de char sur des dalles en pierres de taille. Il n'existe même pas l'apparence d'une rampe qui indique la possibilité de les faire descendre dans l'arène. Du reste, l'espace existant de chaque côté de l'épine est trop étroit pour des

courses de chars. On doit donc reconnaître ici un *Stade Olympique* et non un hippodrome. Alexandrie était d'institution grecque, et l'on sait que dans toute la Grèce on nommait *Stades* les lieux destinés à la *course à pied* ou à d'autres jeux analogues ; et quoique leurs dimensions et la mesure appelée de ce nom aient sensiblement varié, surtout dans les premiers temps, l'étendue de ces emplacements réservés aux courses, ne dépassa pas certaines limites et se rapportait au stade olympique.

L'*Hippodrome* d'Alexandrie était situé, d'après Strabon, à l'extrémité de la voie Canopique. On reconnaît là, en effet, un terrain uni et très vaste, tout à fait approprié à un bâtiment de ce genre. Les ingénieurs de l'expédition française y trouvèrent des blocs de pierre brisés, et des restes d'épaisses murailles au ras du sol.

Les vestiges des anciens monuments tendent tous les jours à disparaître ; ici ils ont été recouverts par les sables ou par les terres cultivées, là ils ont fourni des matériaux aux constructions modernes, en d'autres endroits ils sont ensevelis sous les maisons de la ville actuelle ; seule la colonne de Dioclétien, à cause de sa situation a été respectée par le temps et les hommes. Trop éloignée de la mer pour être facilement embarquée pour l'Europe ou l'Amérique comme les obélisques du Cæsareum, elle restera encore longtemps debout, du moins il faut l'espérer. Sans s'occuper des raisons qui ont amené la dispari-

tion de beaucoup de monuments historiques, le fait est qu'ils n'existent plus ; mais leur position est pour la plupart parfaitement connue, et l'on se demande pourquoi une commission archéologique n'a pas songé à perpétuer leur mémoire par l'érection d'une stèle placée sur les lieux mêmes où ils s'élevèrent jadis ; les monuments sont morts, mais ils ont une âme qui leur a survécu, c'est le souvenir.

CATACOMBES.

Sur la roche calcaire, peu élevée, que les eaux de la rade du Vieux-Port battent et détruisent depuis des siècles, existent un grand nombre de grottes souterraines, dont une partie est comblée, qui appartiennent à la nécropole de l'ancienne Alexandrie. Ces catacombes communiquaient toutes avec la mer, et avaient des salles de bains plus ou moins spacieuses ; une partie des salles funéraires est connue vulgairement sous le nom de *Bains de Cléopâtre ;* ce sont des hypogées qui anciennement donnaient sur le rivage, et dont il ne reste que le pavé qui est à fleur d'eau.

C'est dans cet endroit que se trouve un magnifique monument souterrain, que l'on a présumé être un tombeau de roi ; le plan général en représente la

masse et les accessoires [1]. Ce n'est qu'avec difficulté que l'on peut pénétrer aujourd'hui dans ce temple à demi comblé par les sables et les décombres.

Les accidents du rivage forment, à environ soixante mètres des « Bains de Cléopâtre », une petite baie de vingt-six mètres de largeur, sur le double de profondeur ; l'ouverture est entièrement fermée par deux gros rochers qui ne laissent qu'une passe étroite pour les canots. Au fond de cette baie on aperçoit l'entrée du temple sous la forme d'un petit trou qui apparait au milieu de la pente du terrain. Après avoir pénétré par cette ouverture, on arrive bientôt dans une première salle où l'on peut déjà se tenir debout; à droite et à gauche sont de petites chambres carrées dont les voûtes reposent sur de gros pilastres. On pénètre ensuite dans une salle plus grande dont on ne peut mesurer la profondeur à cause de l'encombrement des sables ; de chaque côté sont encore deux petites chambres voûtées dont l'une, celle de droite, communique, par une coupure pratiquée dans la muraille, à un vaste corridor de douze mètres de longueur qui aboutit à une belle salle rectangulaire voûtée en berceau, et sur les côtés de laquelle s'ouvrent quatre portiques dont trois à pilastres supportant des frontons ornés de modillons et de denticules, et surmontés d'un croissant. A gauche est une belle rotonde à coupole de sept

[1] Ce plan a été levé avec soin par MM. Faye et P. Martin, lors de l'expédition française.

mètres de diamètre, autour de laquelle sont neuf tombeaux. Cette partie du souterrain n'est pas encombrée de terre comme les autres salles qui l'avoisinent; rien n'empêche d'en considérer toutes les parties, et vue à la lumière qui se réfléchit sur l'enduit cristallisé dont les murs sont couverts, elle produit un effet saisissant.

En revenant dans la salle qui précède la rotonde, on laisse à gauche un corridor qui est le prolongement de celui qu'on a déjà suivi, et l'on entre par une large porte dans une magnifique salle carrée de 16^{m},20 de côté; le plafond horizontal est soutenu par douze gros piliers. La décoration conserve toujours son même caractère de grandeur et de simplicité. Chacun des côtés parallèles à l'axe a trois portiques; ceux des angles sont plus petits, et les frontons qui les surmontent sont simplement tracés en rouge, comme si ce monument était resté inachevé. Une remarque curieuse est que les angles de cette pièce marquent exactement les quatre points cardinaux. Si l'on entre par les portiques du milieu, on trouve deux salles dont les parois sont percées de trois rangs de niches superposées destinées à recevoir des corps embaumés. En suivant le grand axe du souterain, il n'est pas possible de pénétrer plus avant à cause de l'encombrement des terres. La grande salle à douze piliers devait être le centre de ce temple dont la véritable entrée donnait sur la mer. Un monument de cette importance, au milieu

de l'ancienne Nécropolis, était évidemment destiné à contenir les restes de quelque grand personnage, et autour de lui ceux de ses proches. Près des tombeaux, des salles devaient être affectées aux cérémonies religieuses et funèbres de ce temple dédié à Hécate, ainsi que l'indiquent les croissants qui se voient sur la partie supérieure des frontons. Faut-il voir ici le tombeau des Ptolémées que, d'après Suétone, les Alexandrins paraissaient si empressés de montrer à Octave après qu'il eut visité celui d'Alexandre ? Peut-être est-ce là le magnifique tombeau qui servit de refuge à Cléopâtre, et où elle fut prise vivante par Proculeïus, lieutenant d'Octave, après la défaite et la mort d'Antoine.

Le long du rivage, après avoir passé les dernières sépultures souterraines, on rencontre les vestiges d'un canal qui faisait communiquer le lac Maréotis à la mer. Le reste de la côte n'est plus qu'un désert, et la chaîne calcaire qui la borde laisse entrevoir les nombreuses carrières exploitées depuis des siècles pour les constructions d'Alexandrie. A dix kilomètres environ des *Bains de Cléopâtre*, est l'ancienne Chersonèse, aujourd'hui le *Marabout*, fortin bâti sur la pointe des récifs à fleur d'eau qui ferment la rade au sud-ouest, et aux environs duquel l'armée française opéra son débarquement le 13 messidor an VI (1er juillet 1798).

CITERNES.

Parmi les monuments qui rappellent encore les lointaines époques de l'ancienne Alexandrie, sont les citernes qui étaient destinées à l'approvisionnement annuel de la ville. Les eaux amenées par le canal dérivé de la branche canopique du Nil, étaient distribuées par des aqueducs souterrains dans les réservoirs creusés sous la ville. « Les maisons des particuliers, « dit l'historien Hirtius, sont munies de puits où les « eaux, conduites par des aqueducs, se reposent et « s'éclaircissent peu à peu. Il n'y a pas de fontaines « naturelles ; le bas peuple est contraint de faire usage « de l'eau qu'il va puiser dans le courant du fleuve « ou du canal, mais comme elle est très bourbeuse, « elle est la cause de diverses maladies. »

Les citernes souterraines d'Alexandrie présentent des voûtes soutenues par des colonnes, formant des arcades à deux ou trois étages. Les parois intérieures sont enduites d'une couche épaisse d'un ciment rouge imperméable. Établis à des niveaux plus ou moins élevés, mais généralement inférieurs de cinq ou six mètres à celui de la mer, ces réservoirs sont vastes et profonds et à plusieurs regards ; les angles sont occupés par des puits semi-circulaires, sur les parois

verticales desquels on a pratiqué des trous dont les ouvriers se servaient comme d'échelons lorsqu'ils exécutaient des travaux de réparation.

Sous le vice-roi Mohammed-Ali, un nombre considérable de citernes étaient ensevelies sous les ruines de la ville, néanmoins on en comptait encore plus de trois cents en état de service, plus soixante-treize puisards ou *saqiehs* de quinze à vingt mètres de profondeur, qui étaient alimentés par quatre dérivations souterraines du canal. Une de ces dérivations allait se jeter dans la mer au Port-Vieux (Eunostos), sous la forme d'une aiguade; c'était à cette aiguade, si nécessaire à un établissement maritime, et qui dans ce port ressemblait à un véritable égout, que les navires allaient s'approvisionner au moment de la crue du Nil. En 1819, le canal n'offrait plus que les dimensions d'un fossé presque comblé; Mohammed-Ali le fit transformer en canal navigable. Aujourd'hui, les citernes et les saqiehs sont complétement abandonnées depuis l'établissement de la Compagnie des Eaux, dont les immenses réservoirs alimentent la ville sur tous les points.

ALEXANDRIE MODERNE

PRISE D'ALEXANDRIE PAR LES ARABES.

L'an 639 de J.-C., 18 de l'hégire, Amr' ebn-el-Aas, lieutenant du khalife Omar[1], entra en Égypte à la tête d'une puissante armée, s'empara de Memphis et de la forteresse de Babylone qui commandait cette place, puis vint mettre le siège devant Alexandrie, ville dont la garnison était nombreuse et dont le nombre des défenseurs s'était accru par les Grecs de toute l'Égypte qui fuyaient devant l'invasion musulmane.

Attaquable seulement du côté de la terre, Alexandrie pouvait facilement communiquer avec la capitale de l'empire grec, et recevoir par mer tous les secours qu'Héraclius aurait pu lui envoyer; mais ce prince, renfermé dans son délicieux palais du Bosphore, livré à la mollesse de la vie du harem, restait sourd aux instantes prières des assiégés.

Cependant, malgré les efforts d'Amr', le siège traî-

[1] Omar Ebn-el-Khattâb, successeur du premier khalife Abou-Bekr.

nait en longueur et sans succès; les guerriers arabes, redoutables au milieu des plaines et dans les combats corps à corps, se heurtaient en vain contre des murailles solidement fortifiées, défendues par des machines de guerre qui leur étaient inconnues. L'an 19 de l'hégire s'était déjà en partie écoulé dans des attaques sans résultat; enfin Amr', dans un nouvel assaut qu'il voulut commander en personne, réussit à pénétrer à la tête de ses troupes dans l'intérieur de la ville; mais bientôt les Grecs réunissant leurs efforts, repoussèrent les assaillants, et Amr' fut pris les armes à la main avec Mouslemah ebn-Mokhallad son lieutenant, et Ouerdân son affranchi.

Le patrice gouverneur d'Alexandrie les fit venir devant lui : « Vous êtes mes prisonniers, leur dit-il, apprenez-moi ce que vous voulez de nous et pour quel motif vous nous faites la guerre. » Amr' répondit : « Nous voulons, ou vous convertir à l'islanisme, notre religion, ou vous soumettre à nous payer tribut; nous ne cesserons le combat que lorsque les ordres de Dieu auront reçu leur entière exécution. » Les Grecs ignoraient quels étaient leurs prisonniers; mais l'assurance, la fierté, le ton imposant et décisif d'Amr', leur firent supposer que la prise qu'ils avaient faite devait être importante. Le patrice se tournant vers ses soldats leur dit en grec : « Cet homme ne peut être qu'un des principaux chefs de nos ennemis; qu'on lui coupe la tête. » Mais Ouerdân connaissait la langue grecque; il avait entendu les

ordres du patrice; tirant aussitôt Amr' avec rudesse, il lui donna un violent coup de poing en s'écriant : « Que signifient ces paroles? Toi, l'un des moindres de notre armée, tu oses expliquer les intentions de tes chefs? Garde le silence et laisse parler ceux qui sont au-dessus de toi. »

Cet acte de mépris simulé en imposa au gouverneur qui, changeant d'opinion sur le rang présumé d'Amr', révoqua son ordre de mort. Alors Mouslemah prit la parole : « Notre général, dit-il, est prêt à se retirer; mais il voudrait établir une conférence entre les principaux de chaque armée pour régler les conditions de son départ; renvoyez-nous vers lui, nous lui ferons connaître votre humanité à notre égard, et cette considération influera sûrement sur la détermination qu'il va prendre. » Le patrice se laissa persuader; il rendit la liberté à Amr' et à ses compagnons. De retour au milieu de ses soldats, le général poussa le siège avec une vigueur nouvelle.

Héraclius était mort; Constantinople fut alors en proie aux dissensions civiles et aux combats sanglants des divers prétendants à l'Empire. Ces nouvelles abattirent le courage des Alexandrins, et leur firent comprendre qu'ils n'avaient plus aucun secours à espérer de la capitale. Le patriarche avait fait au général musulman des propositions de paix, le priant de se retirer en Asie et de ne plus troubler le repos des Égyptiens leurs frères en Dieu, lui représentant qu'il était de l'intérêt de chacun de vivre en bonne intelligence,

et qu'au lieu de faire la guerre, il valait mieux établir des relations amicales entre les chrétiens d'Égypte et les enfants du Prophète qui habitaient la Syrie et l'Arabie. Amr', après avoir écouté froidement les paroles du prélat, lui répondit en lui montrant la colonne de Dioclétien qu'ils avaient devant eux : « Vois-tu cette colonne? nous ne sortirons de l'Égypte que quand tu l'auras avalée. »

Une grande partie de la jeunesse avait péri courageusement dans les combats, les vivres manquaient, le salut de la ville était désespéré par la voie des armes; les anciens tinrent conseil : une partie des Grecs se réfugia sur les vaisseaux et gagna la haute mer, le reste négocia avec les musulmans et leur offrit la reddition de la place qui avait tenu quatorze mois, et sous les murs de laquelle plus de vingt-trois mille Arabes avaient trouvé la mort.

Amr' fit son entrée dans Alexandrie le premier vendredi du mois de Moharrem de l'an 20 de l'hégire (22 décembre 640 de J.-C.), à l'heure même de la prière solennelle qu'il vint faire publiquement au milieu de ses soldats, sur la grande place de la ville, consacrant par cet acte religieux sa nouvelle victoire et l'achèvement complet de la soumission de l'Égypte à l'islamisme. Émerveillé de sa conquête, il écrivit au khalife : « J'ai conquis la ville de l'Occident, et je ne pourrais énumérer tout ce que renferme son enceinte. Elle contient quatre mille bains, douze mille vendeurs de légumes verts, quatre mille juifs payant

le tribut, quatre mille musiciens et baladins, etc. » (En tenant compte de l'exagération du style arabe, on voit qu'à cette époque Alexandrie avait encore une certaine importance.) Avant de quitter la ville pour revenir sur Memphis, Amr' fit élever sur le lieu même où il fit la prière publique, une petite mosquée qui existe encore et qui se trouve aujourd'hui près de la porte du Nil ou de la Colonne.

ENCEINTE DE LA VILLE ARABE.

L'enceinte grecque [1] fut maintenue assez longtemps après la conquête arabe ; ce n'est que vers le milieu du neuvième siècle, suivant El-Makîn', sous le khalifat de Motamed-ebn-Moutaouakkel, qu'Ahmed ebn-Touloun gouverneur de l'Égypte, fit abattre les murs antiques et construire ceux que l'on voit encore aujourd'hui en partie, et dont la réparation entreprise à grands frais sous Mohammed-Ali, est restée inachevée.

Les murailles sarrasines furent bâties avec les dé-

[1] C'est-à-dire de ce qui pouvait en subsister encore. Ammien Marcellin dit que les murailles d'Alexandrie furent renversées sous Aurélien, dans la seconde moitié du troisième siècle. Elles furent reconstruites plus tard par les Romains et par les Grecs du Bas-Empire.

bris des anciennes : de là cette grande confusion qui règne dans l'emploi des matériaux de toute espèce et de toute forme. La ville fut réduite de plus de moitié; on ne conserva que les parties les plus essentielles et les plus voisines de la mer. Les bords du lac Maréotis furent abandonnés, le bassin Kibôtos fut laissé en dehors ainsi que le canal navigable qui servit de fossé; puis pour être maître des eaux potables, on les fit entrer dans la ville en détournant l'extrémité de ce canal. Alexandrie, suivant Abou-l' Féda, offrait encore un bel aspect au treizième siècle. Ses rues étaient alignées en échiquier, forme qu'il était impossible de ne pas conserver comme un reste de la distribution intérieure de la ville grecque dont on ne rasa certainement pas tout à la fois les maisons habitées. Elle avait conservé une partie de ses grands édifices intérieurs. La conquête des Turcs acheva la décadence de l'antique cité; la population se porta toute vers la ville moderne, et sur les terrains d'alluvion de l'ancien Heptastade.

On prétend que l'enceinte arabe était protégée par cent tours à l'époque où elle fut construite. Le poète Abou-Chanan'-el-Rahmanî (dix-septième siècle) porte ce chiffre à 201; Abd-el-Aaziz Sirri, contemporain du précédent, en compte cinquante, et M. Saint-Genis[1] quarante-huit. Construites sur un même plan qui leur est particulier, elles sont composées d'une partie

[1] Voir le grand ouvrage de l'*Expédition française,* vol. V, pl. 84.

demi-cylindrique en saillie, et d'une partie rectangulaire souvent en retrait. Quelques-unes ont jusqu'à trois étages, communiquant entre eux par des escaliers ordinairement en forme de « vis de Saint-Gilles » à noyau. Dans la distribution de l'intérieur, et dans le raccordement des différentes voûtes, on remarque en général une sorte de régularité qui suppose chez les constructeurs certaines connaissances de stéréotomie. Ce qui reste de ces ouvrages est encore assez régulier pour indiquer la loi suivant laquelle ils ont été exécutés : ce sont communément des voûtes annulaires ou en arc de cloître, des dômes et particulièrement des portions de voûtes demi-sphériques pénétrées par des cylindres horizontaux. Toutes ces voûtes sont en général mal appareillées, et formées de matériaux hétérogènes; dans quelques-unes, des colonnes de granit, restes d'antiquités, leur servent de point d'appui.

Dans diverses parties de l'enceinte arabe, on remarque plusieurs tronçons de colonnes de marbre ou de granit disposés horizontalement dans l'intention de faire non-seulement liaison et parpaing dans des murailles très épaisses et d'y former de grands « lits de niveau », mais encore de les diviser en pans susceptibles de tomber séparément, sans entraîner la chute du reste, lorsque battus en brèche par le bélier, ils devraient inévitablement céder. Les portes étaient généralement revêtues d'un placage en granit, ou de colonnes de cette matière qui leur servaient de

jambages. Le seuil ainsi que le sommier étaient souvent formés d'une colonne couchée en travers, sans même qu'on eût pris la peine de l'aplanir, ce qui n'était pas indispensable puisque les Arabes, il n'y a pas encore cinquante ans, ne se servaient pas de voitures. Les bandeaux de la porte de Rosette sont d'un seul morceau de granit, de même que la colonne qui lui sert de seuil.

La plus grande confusion d'âge et de caractère règne dans toutes ces constructions ; les tours sarrasines et modernes sont chargées en différents endroits, d'inscriptions en caractères koufiques et arabes. Les murailles sont ordinairement composées de petits moellons revêtus de pierres de taille; en général, ceux de leurs matériaux qui ne proviennent pas de la démolition d'édifices antiques, sont d'une espèce plus grossière de pierre lenticulaire formée d'un assemblage de petits coquillages fossiles et spathiques, liés sans aucun ordre par une sorte de ciment; elle est dure et approche beaucoup de la pierre numismale : c'est la première maçonnerie ; on n'y voit des pierres ordinaires que dans les parties réparées ou bâties plus récemment ; celles-ci surtout sont tendres, mauvaises et remplies de vides. Dans toutes les parties qui n'ont pas été relevées, ces remparts portent des traces de corrosion due en grande partie à l'action des divers sels muriatiques qui se forment ou se décomposent en si grande quantité sur le territoire d'Alexandrie. Souvent les pierres de taille sont recou-

vertes d'un enduit propre à les conserver. Dans plusieurs endroits des restes de l'enceinte arabe, du côté de la mer, les moellons ont fusé à l'air comme aurait fait la chaux vive, tandis que les mortiers sont restés intacts.

Mohammed-Ali avait chargé Galice-Bey de relever les fortifications d'Alexandrie et d'en faire une place de guerre de premier ordre. Un jour, dit Linant-Pacha, l'ingénieur interrogé sur le nombre des soldats nécessaires pour défendre la ville, en fixa le chiffre à trente mille; comme on lui faisait remarquer qu'il faudrait au moins dix mille hommes pour défendre seulement les côtes, et cent mille pour former l'armée mobile, un pareil déploiement de forces était au-dessus des ressources de l'Égypte qui ne possédait que cinq millions d'habitants. Galice-Bey répondit que cela ne le regardait pas, qu'il était chargé de faire des fortifications imprenables, et qu'il exécutait les ordres qu'il avait reçus. L'inutilité de pareils travaux ayant été reconnue, ils furent abandonnés en partie, quelques-uns même détruits. Les fortifications d'Alexandrie suffisent aujourd'hui pour repousser un coup de main, mais non pour défendre la ville contre une expédition étrangère; nous en avons eu une preuve en 1840 et une autre plus terrible en 1882. D'ailleurs, Alexandrie sera toujours la proie du premier arrivant, et l'or répandu à terre sera toujours plus à craindre pour l'Égypte que les boulets des côtes pour les ennemis.

Sur le quai de la Douane, et près de l'ancienne

mosquée des « Mille Colonnes », on voit encore des restes de l'enceinte arabe, sur lesquels s'appuient les maisons modernes; de ce côté les murailles s'étendaient d'un port à l'autre, jusqu'aux obélisques du « Cæsareum » en coupant l'extrémité sud-est de l'Heptastadion. Toute la partie sud-ouest a été abattue; le terrain a été nivelé; des constructions nouvelles se sont élevées à la place des tours sous lesquelles furent blessés Kléber et Menou; des quais, des entrepôts, un marché au coton, tout un quartier a remplacé les huttes arabes cachées dans une forêt de palmiers qui ombrageaient les premières catacombes de l'ancienne Nécropolis, et dont l'effet pittoresque annonçait de loin l'Égypte au voyageur.

PORT.

L'entrée du port d'Alexandrie est très difficile à cause des bancs de récifs qui longent la côte. Les navires ne peuvent y entrer la nuit; les passes ne sont pas assez sûres, et il n'existe point de feux pour les indiquer. Un autre inconvénient est que l'on ne peut débarquer à quai; chaque navire est obligé de se servir d'alléges, de mahonnes et même de barques ordinaires pour transporter sa cargaison dans les docks de la douane.

En 1840, alors que MM. de Cerisy-Bey et Mougel-Bey, travaillaient à la construction de l'arsenal et du bassin de radoub, des études furent faites pour l'amélioration du port, mais Mohammed-Ali refusa d'y donner suite, persuadé que la sûreté d'un port dépend de la difficulté d'y pénétrer. Plusieurs projets présentés à Saïd-Pacha demeurèrent également sans exécution. Enfin, sous le khédive Ismaïl, une commission d'ingénieurs étudia la question et l'on décida la création d'un avant-port et d'un bassin intérieur; cette grande entreprise fut confiée à MM. Greenfield et C[ie]; les travaux, commencés en 1871, durèrent cinq ans.

L'avant-port est d'une surface totale de trois cent cinquante hectares et d'une profondeur de dix mètres au minimum; il est abrité du côté de la haute mer, par un brise-lames construit en blocs artificiels immergés en enrochement et portant un pharillon à son extrémité. Au point du rocher dit Abou-Hagar, la digue se dirige vers le sud-est, laissant à la navigation une entrée d'environ huit cents mètres. Le bassin intérieur a soixante-douze hectares de superficie et une profondeur moyenne de neuf mètres; il est fermé par un môle d'abri et des quais qui s'étendent de l'arsenal aux écluses du canal Mahmoudièh, sur une longueur de plus de trois kilomètres.

Le port actuel, appelé communément *Port-Vieux*, est l'ancien Eunostos des Grecs; mieux abrité que celui de l'est ou *Port-Neuf*, il fut choisi par

Mohammed-Ali pour y exécuter les travaux qu'il projetait. Le *Phare* qui s'élève à la pointe de Raz-el-Tin', a été construit par Mazhar-Pacha; c'est une grande et lourde tour moderne à feu scintillant et à éclipses de vingt en vingt secondes, qui n'a malheureusement rien de commun avec l'ancien phare des Ptolémées.

MOSQUÉES

Lorsqu'au septième siècle l'islamisme fut introduit en Égypte, les anciens temples d'Alexandrie transformés en églises chrétiennes, changèrent une troisième fois de destination, et furent consacrés au culte de la religion du Prophète. La plupart de ces édifices s'écroulèrent sous le poids des siècles; les autres furent abandonnés dès qu'ils menacèrent ruine; aucun ne fut relevé ou même réparé; tous rappelaient par leur structure une origine païenne, et ne devaient pas servir plus longtemps aux exercices de piété des croyants; de nouvelles mosquées furent alors ouvertes à la vénération des fidèles. A cette époque, Alexandrie était en pleine décadence; sa population se réduisait à quelques milliers d'habitants, au nombre desquels les juifs figuraient pour une grande partie. Si elle avait succédé à Memphis comme foyer de la religion égyptienne, le Caire, avec *el-Azhar,* était devenu à son tour, le centre de l'orthodoxie musulmane; dans l'état où était tombé l'ancienne cité des

Lagides, il n'était guère possible d'y élever des monuments de quelque importance, seule la capitale des khalifes fatimites et des sultans mamelouks, eut le privilége de posséder des mosquées monumentales vraiment dignes de ce nom[1].

Les mosquées d'Alexandrie n'offrent aucun caractère architectural; elles sont bâties en briques et flanquées de minarets presque tous copiés sur le même modèle, blanchis à la chaux et ornés de moulures en stuc. L'intérieur est modeste; des nattes recouvrent le sol; rarement on y rencontre des tapis; quelquefois les murs et les plafonds sont décorés d'une manière inqualifiable; les *qibla,* si admirablement belles et d'un goût si pur dans les mosquées du Caire, sont ici froides et nues; les *membar,* dont le cheikh qui fait au profane les honneurs du sanctuaire montre avec orgueil les panneaux luisants encadrés de baguettes dorées, ne supportent pas un instant la comparaison avec les chaires du même genre, mais dans lesquelles le style arabe a été conservé. En général, les mosquées d'Alexandrie n'excitent guère la curiosité que des personnes qui n'ont jamais vu de monuments de ce genre. On les visite facilement, même sans permis. Plusieurs sont l'objet de légendes très curieuses, que le gardien ne manque jamais de raconter aux étrangers pour s'attirer leurs faveurs, lesquelles doivent invariablement

[1] Voir la première partie de cet ouvrage : *le Caire et ses Environs.* — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 10.

se traduire sous la forme d'un *baghchich* de quelques piastres.

MOSQUÉE DES MILLE COLONNES
ANCIENNE BASILIQUE DES SEPTANTE.

Dans la partie méridionale d'Alexandrie, à proximité de la mer, est une mosquée en ruine qui fut bâtie sur les restes d'un temple chrétien désigné sous le nom d'*église Saint-Marc* ou de *basilique des Septante*. Suivant la tradition, cette église aurait été élevée sur le lieu même ou l'évangéliste aurait reçu la mort, là où existait depuis trois cents ans avant J.-C. le monument dans lequel Ptolémée fils de Lagos fit faire, par les soixante-dix interprètes que lui envoya le grand prêtre Éléazar, la traduction de la bible hébraïque en langue grecque.

L'église fut renversée par le sultan Melek-el-Kâmel, en 1219, époque à laquelle les Croisés vinrent assiéger Damiette et menacer Alexandrie. Reconstruite et consacrée au culte musulman, elle reçut le nom de mosquée des *Mille Colonnes* à cause du grand nombre de colonnes en granit, porphyre, ou marbre précieux qui décoraient l'intérieur. Abandonnée à la fin du siècle dernier, elle servit de parc d'artillerie pendant l'expédition française. On y remarquait encore une quantité prodigieuse de colonnes magnifi-

ques, toutes de style grec; elles étaient de proportions très inégales, de couleurs variées suivant leur matière, et disposées suivant l'usage des Sarrasins, ce qui prouve que ces colonnes ont été arrachées à d'autres édifices anciens, et rassemblées en cet endroit qui était sans doute un des temples abandonnés du quartier de Rhacôtis dont parle Strabon.

Abou-l'Nour, écrivain arabe qui visita Alexandrie vers la fin du septième siècle, dit : « Les Coptes ont converti plusieurs temples païens en églises; parmi celles-là il en est une qui m'a beaucoup frappé par ses dimensions immenses, elle est en grande vénération parce qu'un des apôtres du prophète Issa (Jésus) est mort en cet endroit; elle est située entre le canal et la mer. » Un autre écrivain moghrebin du seizième siècle, raconte qu'au retour d'un pèlerinage à la Mekke, il a vu dans Alexandrie une mosquée qui dépasse en beauté et richesse toutes celles qu'il a visitées, y compris celle de la ville sainte. « Entre les colonnes qui sont par centaines, dit-il, sont suspendues plus de dix mille lampes qui toutes sont allumées le vendredi et les jours de fête. On dit que cet édifice servait autrefois de temple aux chrétiens et aux divinités des anciens Égyptiens; or, ajoute-t-il, admirez le doigt de Dieu qui a renversé les idoles et conservé le temple pour servir à la gloire de l'islamisme. »

Sous Mohammed-Ali la mosquée des Mille Colonnes fut transformée en hôpital militaire, puis en

caserne; ces changements de destination ont donné lieu à divers travaux de modification qui ont dénaturé l'aspect du monument : plusieurs parties ont été abattues, et les piliers des galeries intérieures reliés entre eux par une lourde maçonnerie qui ne laisse à découvert que la partie supérieure de forme ogivale. La cour, remplie de décombres au milieu desquels émergent quelques arbres rabougris, est coupée par un chemin qui va à la mer; une partie est complètement abandonnée, l'autre a été vendue aux Pères de Terre-Sainte. L'angle nord, où se dressait autrefois un minaret carré et crénelé, a été complètement rasé; sur son emplacement s'élève aujourd'hui la petite église de Saint-François récemment achevée; de ce côté, les galeries croulantes de la vieille mosquée servent de presbytère aux religieux Franciscains et à une petite école catholique. Les murs extérieurs se développent sur un plan rectangulaire de cent dix-sept mètres sur cent vingt-six. Le Copte Jean Makoris, qui vivait au seizième siècle, ne craint pas d'affirmer que cette enceinte marque exactement celle d'un temple égyptien : « Les murs primitifs, dit-il, « ont encore servi en partie lors de l'inauguration de « la première église chrétienne établie à Alexandrie « sous le vocable de Saint-Marc, et lorsque cette « église fut détruite par les musulmans, la mosquée « qui la remplaça fut bâtie sur les fondations mêmes « du monument qui existait auparavant. » Cet écrivain s'appuie, pour la première de ces assertions, sur

certaines paroles des patriarches d'Alexandrie, et principalement sur un *Rituel* en langue copte, où il est dit : « Dans le mois de Kyak, pour la fête de *Milad* « (Nativité), on sortira du côté de la mer et l'on ren-« trera dans l'église par la place ; les murailles seront « purifiées par l'eau, pour marquer qu'elles appar-« tiennent aujourd'hui à la maison du vrai Dieu vi-« vant... » Plusieurs passages des livres liturgiques font allusion, dans diverses cérémonies, à l'ancien culte renversé par la religion du Christ; mais le sens figuré est presque toujours très obscur ; il serait donc imprudent de risquer une affirmation qui reposerait sur des bases aussi peu solides ; si l'on pouvait ajouter foi au récit de Makoris, on retrouverait ici un emplacement choisi et délimité par les prêtres du paganisme, et qui a servi successivement aux cérémonies, aux mystères, aux persécutions de toutes les religions qui se sont succédé en Égypte !

MOSQUÉE ATTARÎN'
ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-ATHANASE.

Vers le milieu du quatrième siècle, saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, bâtit sur la voie Canopique une église à laquelle il donna son nom. Dans les siècles suivants, les Arabes y firent quelques modifi-

cations intérieures, et livrèrent la basilique chrétienne au culte musulman. On sait que c'est sous le patriarcat d'Athanase que les schismes religieux des Donatistes et des Ariens causèrent dans Alexandrie de sanglantes dissensions. C'est aussi à la même époque que saint Macaire persécuté, se retira dans le désert des lacs Natron, où il bâtit quelques couvents qui portent son nom.

Les savants de l'expédition française trouvèrent dans la mosquée Attarìn', dont le sanctuaire était resté fermé aux chrétiens depuis douze siècles, un des plus précieux monuments de l'antiquité égyptienne : c'est un grand sarcophage de brèche verte, chargé sur toutes les faces, extérieures et intérieures, d'inscriptions hiéroglyphiques parfaitement gravées[1]. Tout près de la mosquée on voyait encore, il y a une cinquantaine d'années, trois colonnes de granit rouge dont le fût monolithe avait de douze à treize mètres d'élévation sur un mètre quarante centimètres de diamètre moyen. Des ruines considérables existaient aux environs de ces colonnes et présentaient des pans énormes de briques rouges, des arcades en marbre, des restes de bassins qui communiquaient à des conduits souterrains, et toutes sortes de débris ayant certaine-

[1] Ce magnifique monolithe est actuellement au musée de Londres; sa forme est trapézoïdale, et la partie supérieure est arquée; il mesure plus de 3 mètres de long sur une largeur moyenne et une hauteur de 1^{m},25 cent.; l'épaisseur des parois est de 0^{m},23 centimètres.

ment dû faire partie de quelques grands monuments écroulés depuis longtemps.

La mosquée Attarîn' était, au siècle dernier, une des plus grandes de la ville; elle venait en première ligne après celle des Mille Colonnes. Aujourd'hui, il ne reste de l'ancien édifice qu'une faible partie située à l'angle de la rue de la Porte de Rosette et de la rue Attarîn'; l'ancien temple a disparu sous les constructions modernes; un seul endroit du sol a été respecté, et pour mémoire on y a élevé un petit sanctuaire ouvert à la piété des fidèles : c'est une chapelle rectangulaire à plafond en bois, soutenu par six colonnes qui supportent des arcs à deux courbures; rien de remarquable n'y attire l'attention : des nattes en jonc, un *membar* à panneaux découpés à jour, une *qibla* dépourvue d'ornement, au-dessus de laquelle est une lucarne en verres coloriés, et c'est tout. A l'angle nord-est, une petite chambre carrée, séparée de la salle commune par une cloison en bois, et surmontée d'une coupole sans ornement, renferme le corps du cheik Mohammed *el-Attar* qui a donné son nom à la mosquée. Dans un coin, on remarque une vieille armoire longue et étroite, chargée de ferrures en bronze, dans laquelle est placée une pierre miraculeuse dont la principale propriété est de guérir de la fièvre; il suffit, pour arriver à ce résultat, de la lécher après l'avoir arrosée de jus de citron. Ce précieux talisman est en serpentine; il contient des fragments d'une inscription grecque presque entièrement

effacée par la langue des malades trop fervents, cependant on reconnaît encore les lettres... ΛΟ . . ΤΡΑ, qui forment sans doute le nom de Cléopâtre [ΚΛΟΠΑ-ΤΡΑ]; les autres caractères encore visibles sont trop isolés pour permettre de reconstruire un seul mot.

MOSQUÉE DE NÉBI DANIAL.

A l'ouest du fort Crétin, sur le versant de la colline de Kom-el-Démas, s'élève la mosquée de *Nébi Daniâl* ou du prophète Daniel. Une coupole bulbeuse qui recouvre la salle du tombeau, un élégant minaret blanc et rouge à une seule galerie, placé à l'angle gauche de la façade, attirent de loin l'attention. L'entrée présente une ouverture carrée surmontée d'une baie découpée en trèfle. La plus grande simplicité règne à l'intérieur : des colonnes mal ajustées sont disposées de manière à former cinq rangs de nef, et soutiennent des arcades en plein cintre à claveaux taillés en pointe. La *qibla* et le mur dans lequel elle est pratiquée, sont ornés de quelques faïences; le *membar* est en bois de châtaignier, à panneaux vernis, et n'offre aucun détail particulier.

A l'extrémité de la tribune qui fait face au sanctuaire, est une chapelle funéraire souterraine; on y

pénètre par un escalier de dix-huit marches, dont l'entrée se trouve à l'angle ouest de la mosquée. Le caveau, en forme de croix grecque, est éclairé par une ouverture ménagée dans le plafond, au-dessous de la coupole dont nous avons parlé; au centre, une autre ouverture octogone permet d'apercevoir la crypte et le tombeau de *Daniel.* La présence en ces lieux des restes du grand prophète biblique, mort à Babylone environ trois siècles avant la fondation d'Alexandrie est accréditée parmi les gens du peuple. Voici à ce sujet la curieuse légende que nous a contée le cheikh Ibrahim-el-Bouroullousi, un des *figi* (lecteurs) de la mosquée :

« Un jeune israélite nommé Daniel ayant été chassé du Beled-ech-Châm (Syrie) par les idolâtres qu'il voulait convertir à la religion de Moïse, la seule véritable à cette époque, aperçut en songe un vieillard qui lui ordonna de prêcher la guerre sainte contre les infidèles, lui promettant la victoire sur tous ses ennemis, depuis le mont Qâf (le Caucase) jusqu'au Beled-es-Sîn' (la Chine). Daniel qui était courageux, et plein de confiance dans les paroles du mystérieux vieillard, se fit bientôt de nombreux partisans, surtout en Égypte où il s'était réfugié. Avant de partir pour le Beled-ech-Châm, il bâtit Alexandrie et remplit la ville d'armes et de provisions de toutes sortes pour être en mesure de faire une longue campagne. Lorsque tous ses préparatifs furent terminés, il fit un grand sacrifice au Seigneur Tout-Puissant, et partit à

la tête de cent mille hommes et de mille vaisseaux pour combattre les idolâtres. Son expédition fut heureuse; il entra en conquérant dans toutes les provinces infidèles, et les ennemis du Dieu Tout-Puissant furent massacrés ou vendus comme esclaves. Daniel revint alors à Alexandrie où il mourut dans un âge très avancé. Ses amis placèrent son corps dans un cercueil d'or et de pierres précieuses, mais les juifs le volèrent pour en faire des pièces de monnaie et le remplacèrent par le cercueil de pierre qui existe aujourd'hui ici. » Si l'on ajoutait foi à cette légende, sérieusement racontée par les astronomes Abou-Machar et Kassir-el-Fergàni, le prophète Daniel, qui a fait une si belle campagne en Asie, et dont les restes reposent dans la ville qu'il a bâtie, aurait une singulière ressemblance avec Alexandre.

La mosquée de Nébi Daniâl a été autrefois l'objet d'une grande vénération de la part des juifs, des chrétiens et des musulmans; on y faisait des prières publiques pour l'heureuse inondation du Nil; comme dans la mosquée d'Amr' au Vieux-Caire, les chefs des trois corporations religieuses s'y réunissaient à cet effet pour adresser au Ciel leurs supplications. Les pèlerins du Moghreb ne manquaient jamais de visiter la chapelle funéraire du prophète, et d'y suspendre des *ex-voto* avant de commencer leur voyage à travers le désert Libyque. Aujourd'hui la ferveur des fidèles s'est beaucoup ralentie : la salle du tombeau et la mosquée sont à peine entretenues, et si le mo-

nument ne tombe pas en ruine, c'est grâce aux libéralités de la famille de Saïd-Pacha.

Le *tombeau de Saïd-Pacha*, vice-Roi d'Égypte mort en 1863, touche à la mosquée de Nébi Daniâl et ouvre sur le même parvis; c'est un petit édifice carré à coupole surbaissée sans aucun mérite architectural; la façade forme un angle droit avec celle de la mosquée. L'intérieur est divisé en deux parties inégales séparées par un grand vestibule. Le corps du vice-roi repose dans un grand sarcophage de pierre au milieu de ses proches. La salle principale est l'objet de soins tout particuliers; une lampe d'argent y brûle continuellement, et chaque vendredi on vient y réciter des versets du Qoran pour le repos de l'âme du regretté défunt.

MOSQUÉE IBRAHIM.

La mosquée du *Cheikh-Ibrahim* est située dans la rue du « Bazar-Neuf », à l'angle sud-ouest de la place des Consuls. C'est un bâtiment rectangulaire entouré de petites boutiques encombrées de marchandises de toutes sortes. A l'angle de la rue et d'un passage presque entièrement obstrué par des étalages de porcelaine et de verrerie, s'élève un minaret octogone aux faces blanchies à la chaux et ornées d'arcatures

en briques revêtues de stuc; des galeries à encorbellement couronnent les deux étages de la tour dont la partie supérieure se termine par une colonne à cannelures surmontée d'une petite coupole bulbeuse.

Un escalier de vingt-cinq marches donne accès au premier étage où se trouve le sanctuaire précédé d'une sorte de parvis à quatre rangs de colonnes en marbre blanc, sur lesquelles s'appuient des arcs en ogives reliés par des tirants en bois; de chaque côté sont de larges couloirs à colonnettes munis de balustrades en bois; les murs sont lambrissés de carreaux en marbre gris de teintes différentes. Les couloirs et le parvis entourent le sanctuaire sur trois faces, et servent de salles d'étude où des cheikhs viennent deux fois par jour enseigner la théologie d'après l'exégèse du Qoran et des Hâdis (traditions). Les classes sont divisées par groupes de huit ou dix élèves accroupis sur les nattes devant le professeur, toujours très attentifs à la parole du maître, sans jamais être distraits par ce qui se passe autour d'eux ou par les bruits du dehors. Souvent lorsqu'un fidèle vient faire sa prière ou réciter une oraison devant les fenêtres grillées du sanctuaire, il se mêle au groupe des élèves et, dans une attitude respectueuse, prend part aux leçons; quelquefois il commente avec le professeur certains passages des livres sacrés ou raconte, dans un discours plein d'onction, ses pèlerinages au pays du Prophète, agrémentés de pieuses légendes.

L'intérieur du sanctuaire est d'un aspect sombre et

sévère, sans détail artistique ; le sol est garni de beaux tapis de Perse; deux rangs de colonnes supportent des arceaux recouverts d'un plafond à poutrelles d'où tombent des lampes et des lustres à l'européenne ; au-dessus de chaque colonne, entre les arceaux, sont des ouvertures en forme d'étoiles, faites pour rompre la monotonie des murs dans l'épaisseur desquels elles ont été pratiquées. La *qibla,* dorée dans sa partie supérieure, n'a rien de particulier. Le *membar* en bois sculpté, orné d'entrelacs incrustés d'ivoire, passe pour un des plus beaux qui existent à Alexandrie; il est vraiment dommage que sous prétexte de lui donner plus d'éclat on ait eu la malheureuse idée de le peindre, de dorer le fronton et la coupole. Près de la porte latérale qui donne sur le couloir de droite, on remarque un vieux fauteuil en bois d'un travail à jour assez curieux.

La mosquée, telle que nous la voyons aujourd'hui, a été inaugurée sous Mohammed-Ali par le cheikh Ibrahim-Pacha. En examinant attentivement la disposition intérieure de ce monument, on reconnaît que l'ensemble s'écarte du plan des autres mosquées en général, et qu'il rappelle par sa configuration, sa disposition intérieure, les anciens monastères chrétiens. Un manuscrit copte du couvent de Saint-Macaire, dans le Ouady-Natroun, rapporte qu'une église dédiée à saint Cyrille existait à Alexandrie sur le Grand-Port, et que les Grecs auxquels elle appartenait, construisirent sur ses ruines un couvent avec

une chapelle où ils placèrent l'image de saint Georges. Abd-Allah Razek, écrivain arabe qui vivait au siècle dernier, parle d'une mosquée Abou-Ali dans laquelle se trouvait une pierre miraculeuse qui guérissait de la folie. « Les chrétiens, dit-il, viennent aussi dans la mosquée d'Abou-Ali parce qu'elle est bâtie sur l'anciene église d'Abou-Girgès, et aussi parce que la pierre miraculeuse qui s'y trouve a été rapportée de Qouts (Jérusalem) par un pieux pèlerin musulman qui était allé visiter le tombeau du prophète Issa (Jésus-Christ). »

Une petite mosquée appelée Abou-Ali existe dans le Hart-el-Battarîeh, près de la mer, non loin du fort Caffarelli; c'est une modeste chapelle qui n'a jamais eu d'autre destination que celle qu'elle a aujourd'hui, il est facile de s'en convaincre même à première vue. Quant à la mosquée du même nom dont parle Abd-Allah Razek, et à laquelle est attaché le nom de Girgès (Georges), on ne peut guère l'assimiler à la mosquée actuelle du cheikh Ibrahim; les documents que nous rapportons plus haut n'ont pas assez de valeur pour que l'on puisse en tirer une conséquence sérieuse, et si un temple chrétien s'est autrefois élevé en cet endroit, peut-être découvrira-t-on un jour, en reconstruisant les maisons du voisinage, quelque inscription qui viendra jeter une clarté moins indécise sur cette question.

MOSQUÉE EL-ABOUSIRI.

En allant au fort de Qaït-Bây, bâti sur l'emplacement de l'ancien phare, on rencontre à droite, dans la rue El-Mazar, une mosquée d'assez belle apparence, surmontée d'un minaret octogone blanc et rose, à deux galeries, au-dessus duquel flotte à midi un pavillon vert qui sert de signal aux mouezzin' des autres mosquées pour annoncer la prière d'*ez-zohr*.

Le cheikh Mohammed el-Abousîri (ou el-Bousîri) était un poète distingué, né à Abousir, dans la Basse-Égypte, au sixième siècle de l'hégire. Il mourut à Alexandrie, et ses amis élevèrent sur son tombeau une petite zaouîyeh (chapelle) que l'on transforma plus tard en mosquée. Ce monument qui tombait en ruine fut entièrement restauré et agrandi sous les vice-rois Saïd et Ismaïl. La porte d'entrée ouvre sur une petite cour entourée de galeries, au centre de laquelle est une jolie fontaine aux ablutions (meïdah) en marbre blanc, dont le dôme est supporté par huit colonnettes A droite se trouve le tombeau placé sur le même plan que le vestibule qui précède le sanctuaire; là, dans une petite salle carrée à coupole surbaissée, repose le poète sous un modeste catafalque entouré d'une grille en bronze; sur les murs

règne une belle inscription en caractères *farsis*, dont le texte est emprunté aux œuvres du défunt. Il est regrettable qu'ici, comme dans tous les monuments restaurés, une main maladroite soit venue décorer la coupole de fresques dont le travail et le goût révèlent trop, hélas! les talents de l'artiste qui les a exécutés.

Au milieu du sanctuaire, six colonnes en fonte à base de marbre soutiennent une coupole en tôle, au centre de laquelle est suspendu un grand lustre de fantaisie simulant des branches de lierre ornées de verrerie, de fleurs coloriées, et qui passe aux yeux des Arabes pour un des plus beaux spécimens de l'industrie moderne. A part l'inscription qui décore les murs blanchis à la chaux et les magnifiques tapis qui couvrent le sol, rien dans ce lieu de prière ne rappelle le caractère de l'art arabe ; la *qibla* à filets d'or, le *membar* à panneaux vernis, les lustres de cristal, la disposition entière de cette mosquée a quelque chose de choquant qui dépayse l'œil.

Dans la partie du bâtiment qui fait face à la salle du tombeau, est une sorte de sacristie où sont conservés dans des armoires, différents ornements donnés en cadeau à la mosquée. On y montre un vieux manuscrit entièrement écrit de la main du cheikh el-Abousîri ; il contient des invocations au Prophète et des chants religieux d'un sentiment sublime, en grand honneur aujourd'hui dans les cérémonies funèbres. Mais le chef-d'œuvre du poète est une ode au Pro-

phète, appelée *el Bordah* (le manteau); en voici quelques stances :

Qu'ont vos yeux?... si vous leur dites de cesser de pleurer, leurs larmes augmentent; et qu'a donc votre cœur?... si vous lui dites de se calmer, ses battements se précipitent...

L'amoureux croit-il pouvoir cacher l'amour qu'il éprouve quand ses larmes et son cœur brûlant le trahissent?...

Dans la nuit, l'image de celui que j'aime a passé devant moi, et cela est le motif de mes veilles, car l'amour change les plaisirs en souffrances quand on ne peut obtenir ce qu'on aime.

Ne vous laissez pas gouverner par un amour déréglé, parce qu'il blesse ou tue celui qui en est l'esclave.

Ne cessez de faire couler vos larmes quand votre cœur est plein d'actions illicites, et attachez-vous au repentir sincère.

Le Prophète est incomparable dans ses paroles, dans sa générosité et dans sa justice. Il est l'ami de tous ceux qui l'implorent dans les dangers.

L'ineffable bonté de l'Apôtre de Dieu est sans bornes, et aucun orateur ne le surpassera jamais en éloquence. Tous l'implorent pour puiser dans la mer (de sa science), ou boire à son torrent.

En vain se sont fatigués les hommes pour comprendre ses vertus : il n'a été possible à personne de les expliquer.

Telle est la perle incrustée dans la nacre, telle est dans sa bouche la parole et le sourire.

Les hommes n'ont jamais pu m'oppresser par leurs injustices: lorsque j'ai eu recours à lui, il m'a toujours protégé contre l'offense.

Réjouissez-vous, ô Musulmans! et remercions la Providence de nous avoir donné en lui un appui inébranlable.

O mon âme! ne désespérez pas si vous avez commis de grands péchés, car Dieu, dans sa miséricorde infinie, pardonnera toutes vos fautes.

J'ai écrit les louanges de notre Prophète pour obtenir, par son intercession, le pardon des péchés que j'ai commis dans une vie passée à composer des poésies, et à être l'esclave du caprice des hommes.

Cette poésie est une des plus chéries des musulmans; la plupart des vers ont une vertu particulière, et sont employés comme médicaments dans plusieurs maladies : on les écrit dans des assiettes que l'on remplit d'eau, puis, lorsque l'encre est détrempée, on donne l'eau à boire au malade en lui disant : « Tu guériras si Dieu le veut. »

MOSQUÉE ABOU-L'ABBAS.

Près de la mosquée d'Abousìri, à gauche, est celle du cheikh Abou-l'Abbas-el-Moursi, la plus grande et la plus fréquentée de toutes les mosquées d'Alexandrie. Deux entrées y donnent accès : l'une dans la rue d'el-Mazar, l'autre du côté opposé. En pénétrant par la première, on traverse une sorte de chapelle funéraire mal entretenue, où sont les tombeaux du savant Osman'ebn-el-Hagib, et de ses trois disciples Ebn-el-Loubâbeh, Ebn-el-Louchâmey, Ebn-el-Labbân'. Le sanctuaire est une immense salle nue, dont le plafond en bois repose sur des arceaux à ogive surbaissée, reliés par des tirants en bois et supportés par des colonnes en marbre disposées sur huit rangs de nef. Sur la partie occidentale, un peu plus élevée que le sol du sanctuaire sont les sarcophages des cheikhs Ali-el-Kadragi et Omar-el-Fakahâni, élèves d'Abou-

l'Abbas. Ce dernier est enseveli dans une salle particulière ; son tombeau et celui de ses deux fils Ahmed et Mohammed, placés sous la même coupole, sont entourés d'une grille en bronze et recouverts d'un châssis pyramidal vitré.

Le tombeau d'Abou-l'Abbas est en grande vénération ; les femmes surtout s'y rendent en foule le vendredi, à l'heure de la prière publique, et passent l'après-midi en oraisons, ou écoutent les sermons d'un imam qui raconte familièrement, à un auditoire accroupi à ses pieds, les principaux traits de la vie des cheikhs dont le corps repose dans la mosquée, les bienfaits qu'ils ont répandus et les miracles qu'ils ont opérés. La grille du tombeau disparaît quelquefois sous des monceaux de fleurs, de rubans brodés, d'étoffes de soie lamées d'or et d'argent, qui témoignent de la reconnaissance des fidèles pour les grâces obtenues par l'intercession du cheikh, ou pour donner plus d'efficacité aux prières qui lui sont adressées.

PALAIS DE RAZ-EL-TIN[1].

Construit par Mohammed-Ali sur le promontoire de la presqu'île dont il porte le nom, à cinq cents mètres du phare actuel et sur la plage nord-ouest du Vieux-Port, le palais de Raz-el-Tìn, avec ses lourdes coupoles grises, sa longue façade blanche, ses balcons, ses terrasses, rappelle, vu à distance, le palais impérial du Bosphore. C'est la résidence d'été des souverains d'Égypte ; tous, depuis le grand pacha jusqu'au khédive actuel, à l'exception du vice-roi Abbas, sont venus habiter ce délicieux séjour, sans cesse rafraîchi par les brises de mer, qui font oublier l'époque de la canicule pendant laquelle la chaleur est insupportable au Caire.

L'entrée principale, à l'extrémité d'une avenue presque entièrement dépourvue d'ombrage, est une porte monumentale dont la seule richesse consiste dans les magnifiques colonnes qui supportent un entablement garni d'appliques en bronze et surmonté d'un trophée national. Ces colonnes en granit rose,

souvenir des temps ptolémaïques, arrachées aux édifices dont elles soutenaient la masse de leur pesante structure, sont aujourd'hui alignées à la porte d'un sérail moderne sans caractère; leur aspect est imposant. Derrière ces géants de pierre, on devra nécessairement trouver un palais en rapport avec les lourds piliers qui en défendent le front. Quelle erreur! c'est l'éléphant portant une poignée de paille : derrière ces masses de granit, des murs frêles, étiques, lézardés, à peine blanchis à la chaux, consolidés par des pièces de bois placées horizontalement dans une maçonnerie, dont la brique crue et quelques cailloux calcaires ont fait les frais; des pierres d'angles qui s'effritent, des corniches en plâtre qui s'émiettent ou qui tombent par bandes sous l'action de l'humidité. Partout à l'extérieur, ce palais qui a si bonne mine vu de la mer, semble rompu de fatigue sous le poids des siècles, et il compte à peine cinquante ans d'existence! Cependant il a coûté fort cher...

La cour est ombragée d'un square où jaillit une belle fontaine à bassin de marbre; des acacias, des figuiers, des euphorbes sont les seules plantations que l'on entretient négligemment au milieu des allées de sable qui accompagnent ce banc de verdure. On pénètre dans l'intérieur du sérail par un grand escalier en marbre de Carrare d'un très beau caractère. Les salles sont vastes, luxueusement meublées; les murs ornés de peintures à fresque, de belles glaces et de quelques tableaux de la famille régnante; la

décoration des plafonds est un peu surchargée, et en général les peintures manquent de cachet artistique ; mais les parquets sont d'une beauté remarquable ; celui de la grande salle meublée en satin jaune, qui donne sur la cour, est d'un travail exquis : des dessins, formés d'une quantité de petits morceaux de bois précieux, s'enchaînent capricieusement sur un fond d'ébène qui fait ressortir la pureté de leurs lignes et l'éclat des nuances qui les distingue; on dirait une immense dalle de marbre noir sur laquelle brillent des émaux d'une merveilleuse exécution.

Les bâtiments réservés au harem donnent en grande partie sur la haute mer, du côté opposé à celui du palais proprement dit. Les jours de grandes fêtes, la vice-reine y reçoit les dames en grande cérémonie. Les hommes sont également admis à présenter leurs hommages à l'auguste souveraine ; des salons à part sont mis à leur disposition, le chef des eunuques en fait les honneurs, et un registre est ouvert pour y recevoir le nom des visiteurs.

PLACES PUBLIQUES

JOURNÉES DU 11 JUIN ET DU 11 JUILLET 1882.

Alexandrie ne possède qu'un très petit nombre de places publiques; souvent les endroits que l'on désigne ainsi ne sont que des carrefours encombrés de marchands ambulants et de types curieux qui exercent leur petite industrie en plein air. La place *Mohammed-Ali* ou des *Consuls* seule justifie son titre : c'est un vaste parallélogramme de quatre cents mètres de longueur, portant à ses extrémités deux bassins à jet d'eau; elle est garnie de larges trottoirs que bordent deux rangées d'acacias-lebbek. Au centre, sur un piédestal de marbre, s'élève la statue équestre du fondateur de la dynastie régnante; cette œuvre d'art, qui a figuré à l'exposition de Paris en 1872, est due à M. Jacquemont.

La place Mohammed-Ali est le centre du commerce européen; les principales rues viennent y aboutir. Avant le bombardement du 11 juillet 1882, elle était entourée de beaux monuments, de magnifiques hôtels, de riches magasins; aujourd'hui, à l'heure où

nous écrivons ces lignes, tout cela a disparu : la place entière, à l'exception du palais Tossizza, du « Building S. Mark » et de la petite chapelle anglaise, n'offre qu'un amas de décombres parmi lesquels émergent quelques boutiques, des échoppes qui donnent un peu de vie à ce champ de désolation naguère si animé, en attendant avec patience des jours meilleurs et des bâtiments plus confortables.

La petite place de l'*Église*, ou *square Ibrahim*, est à côté de la précédente, elle n'offre de remarquable que ses frais ombrages qui invitent le promeneur à s'arrêter un instant avant de reprendre sa marche à travers les rues ensoleillées du reste de la ville. Le square Ibrahim et la place des Consuls garderont à jamais le souvenir des scènes de barbarie que nous allons raconter, et dont elles furent le théâtre dans les journées de juin et de juillet 1882.

Massacres du 11 *juin* 1882.

Le dimanche 11 juin 1882, vers une heure et demie de l'après-midi, le bruit se répandit en ville qu'une rixe sérieuse venait d'éclater rue des Sœurs (rue Ibrahim-Pacha), au carrefour du *Qaoua-el-Qézaz* (café vitré), entre un Maltais et un cocher arabe. Le premier, insulté et menacé par le second à propos du prix de sa course, aurait riposté par un coup de couteau. D'autres cochers, des âniers, venant en aide à

leur compatriote, s'étaient rués sur le Maltais au secours duquel était accouru un boulanger grec avec ses garçons, soutenus bientôt par quelques camarades du voisinage. Du côté des Arabes la foule s'était accrue avec une rapidité extraordinaire, de sorte qu'en un instant la mêlée était devenue générale au point de ne plus pouvoir être maîtrisée par les *Moustahfazîn*[1] du *caracol*[2] Labban', le poste le plus voisin, qui arrivèrent une demi-heure après l'engagement de l'action. La présence des gardes municipaux compliqua la situation : des coups de feu furent tirés sur le public. Il ne s'agissait plus de l'agression du Maltais : c'était un combat en règle entre les chrétiens et les musulmans, auquel prenaient une part active les Européens qui tiraient sur la foule, embusqués aux fenêtres des maisons.

Vers trois heures, le flot de la populace indigène s'était accru démesurément et débordait dans les quartiers voisins de la mer. La rue des Sœurs servait de point de ralliement ; de tous côtés on voyait accourir des bandes d'Arabes venant des villages environnants, traînant à leur suite des femmes et des enfants. La foule augmentait toujours ; l'air retentissait de cris de douleur et de détresse, de détonations d'armes

[1] Le nom de *Moustahfazîn'* ou *Moustahfezân'* signifie *gardiens;* on donnait autrefois ce nom aux *Inkichariyeh* (janissaires), dont les principales fonctions étaient d'assurer la tranquillité publique.

[2] Corps de garde.

à feu et de vociférations sauvages; les Européens surpris dans les rues, sans armes, cherchaient à regagner leur domicile, ou un asile quelconque qui les mît à l'abri des formidables *nabouts* (longs bâtons en bois de cormier) dont la populace était armée, et que les nègres principalement maniaient avec une effrayante dextérité.

Le gouverneur d'Alexandrie, Omar-Pacha Loutfi, prévenu de ce qui se passait, se rendit au caracol Labban', mais sa présence ne put empêcher la foule de poursuivre son œuvre. Les consuls d'Angleterre et d'Italie, MM. Cookson et Machiaveli, furent maltraités, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvint à les arracher des mains des émeutiers.

Après leur sortie du poste Labban', les moustahfazîn étaient promptement rentrés dans l'inaction, laissant les bandes maîtresses de la situation, pour prendre part plus tard aux scènes de meurtre et de pillage qui terminèrent cette mémorable journée.

A quatre heures et demie, le gros de la foule envahit la place des Consuls; les insurgés, toujours armés de leurs *nabouts*, de pieds de table ou de débris de chaises provenant des cafés qu'ils avaient saccagés, continuaient d'assommer les Européens qui se trouvaient sur leur passage; les vêtements, signe de nationalité, guidaient les bâtons.

Pendant que l'on s'égorgeait, pendant que la populace avide pillait les magasins, aucun secours n'était en vue; ni soldats ni agents de police. Le gouver-

neur fit appel à la force armée égyptienne qui ne voulut intervenir que sur un ordre direct émanant de l'autorité militaire du Caire. Ces formalités permirent à l'émeute de se répandre dans les quartiers de la rue Franque et de la Marine, et c'est là que furent accomplis les massacres les plus odieux. Ces bandes de noirs, de porte-faix, de vagabonds, de malfaiteurs (la prison de la *Zabtîeh* avait ouvert ses portes), attendit les Européens qui s'en revenaient d'une visite aux flottes ancrées dans le port. C'est principalement au carrefour appelé *El-Meïdan'*, dans une rue qui longe la Préfecture de police et aboutit à la rue Franque, c'est devant la Préfecture de police et dans l'intérieur même du corps de garde, que les massacres furent le plus nombreux. Les passants, affolés de terreur, étaient accourus avec confiance chercher un refuge à la Préfecture : on les égorgeait sans merci après les avoir dépouillés. Ceux qui se trouvaient en promenade dans le port étaient étourdis à coups d'aviron : la mer faisait le reste... Et pendant ces heures d'angoisses où chacun voyait la mort devant soi, ces vaisseaux de guerre, cette escadre anglo-française qui était venue protéger les Européens, restait dans l'inaction la plus complète, attendant, pour agir, des ordres de leurs gouvernements respectifs, et ces ordres n'arrivaient pas... Dès la première heure du massacre, les marins de la flotte étaient instruits de ce qui se passait par quelques personnes qui avaient réussi à se sauver et à gagner les navires. Un aspirant

de l'aviso français *Alma*, nommé Félix Fimbel, rentrait à bord et donnait de nouveaux détails sur les scènes épouvantables auxquelles il venait d'échapper. Officiers et soldats s'étaient mis sous les armes, tous prêts en cas d'une descente que l'on considérait comme imminente; mais le commandant de l'escadre française, le contre-amiral Conrad, n'était pas à son bord, et lui seul pouvait donner des ordres. C'est alors que le jeune Fimbel, dans une allocution vive et entraînante, proposa d'aller au secours des Européens; le prétexte était tout trouvé : il fallait délivrer l'amiral resté à terre, exposé au danger. Les nobles paroles de l'intrépide officier furent comprises; en un instant les chaloupes furent prêtes; déjà des barques, montées par des marins grecs qui avaient eu la même idée généreuse, touchaient le quai et n'attendaient que du renfort pour débarquer, lorsque l'amiral parut. Ordre fut donné de rester à bord y attendre les instructions des cabinets de Paris et de Londres.

Il était cinq heures et demie : les rues fourmillaient alors de femmes en guenilles et de gamins chargés du butin pillé dans les boutiques; le pavé était jonché de morts et de mourants; les blessés faisaient entendre des gémissements qui dépassent toute idée. Un cavalier arriva sur la place des Consuls annoncer que la troupe avait enfin reçu du ministre de la guerre, Araby-Pacha, des instructions précises pour faire cesser l'émeute. En effet, les soldats s'avançaient sur plusieurs points, chassant de-

vant eux la populace fatiguée de meurtre ; une demi-heure après l'ordre était rétabli. Cependant il était près de sept heures lorsque la Préfecture de police fut occupée par la troupe régulière; jusqu'à ce moment les égorgements avaient continué. Les moustahfazîn, auteurs de cet odieux carnage, ne furent désarmés que trois jours après et envoyés au Caire.

La populace indigène seule prit part aux scènes que nous venons de raconter, et que désavoua hautement la classe éclairée. Bien plus, on vit nombre de musulmans protester par leur attitude contre l'odieuse conduite des fanatiques et des voleurs : rue de la Marine, un soldat de la flotte égyptienne fit entrer chez lui un Européen et sa femme, que poursuivait une bande de forcenés; il partagea avec eux son repas du soir, et les installa de son mieux pour passer la nuit. Au jour, il sortit pour s'assurer que la ville était tranquille, et ramenant une voiture de place il y fit monter ses deux jeunes enfants, puis s'adressant à ses hôtes: « Vous n'avez plus rien à craindre à présent; pour bien vous rassurer j'envoie avec vous mes enfants; le cocher me les ramènera lorsque vous serez rendus à votre domicile. » L'honnête homme ne voulut accepter aucune récompense. — Rue de la *Zabtîeh* (préfecture de police), un soldat égyptien se dévoua au salut de quelques étrangers, entre autres un journaliste français, M. Charles T.... qui, lui aussi, revenait d'une visite aux frégates avec sa femme, et avait déjà reçu de nombreux coups de

bâton et de crosse de fusil. Un des coups atteignit sa femme au menton ; l'Arabe qui l'avait porté s'excusa : « Il était destiné, lui dit-il, au monsieur qui t'accompagne. » Le soldat parait les coups, écartait les furieux, et quelquefois recevait les horions à la place de ceux qu'il défendait ; il ne quitta ses protégés que lorsqu'ils furent hors de danger. En remerciant ce brave musulman, M. T... voulut lui glisser quelques pièces d'or, mais le soldat refusa, et prenant la main du Français, il lui dit simplement : « Une poignée de main me suffit. »

Delenda Carthago.

Le lundi 10 juillet, à six heures du matin, ordre fut donné aux navires à l'ancre dans le port d'Alexandrie de franchir les passes et de gagner le large. Il était sept heures et demie lorsque le défilé commença ; le *Monarch* et le *Superb* gardaient les passes, le premier dans le port, le second à la sortie. Tous deux avaient fait branle-bas de combat, tout le monde était à son poste dans les batteries dirigées sur le fort Caffarelli, qui dans la nuit avait démasqué deux batteries prêtes à faire feu. La nuit fut calme, les feux électriques des navires de guerre éclairaient la côte, et mettaient en pleine lumière les travaux de défense.

Le 11 au matin, à sept heures moins cinq minutes, un coup de canon tiré à blanc par le vaisseau amiral

Invincible fut le signal de l'attaque. A sept heures précises toutes les frégates ouvrirent le feu. Les Égyptiens répondirent d'abord avec assez d'assurance, mais bientôt leur tir se ralentit. Les projectiles anglais portaient avec une précision mathématique ; à onze heures le feu avait cessé sur quelques points de la côte ; le fort Qaït-Bày était démantelé ; plusieurs poudrières avaient sauté ; à une heure et demie, le magasin du fort Adah, sur l'ancienne île Pharos, faisait explosion à son tour. L'escadre continuait toujours son œuvre de destruction avec la même régularité et ne cessa qu'à quatre heures, au moment où le drapeau parlementaire fut hissé sur le fort Caffarelli. La nuit se passa silencieuse et lugubre ; les Européens et les indigènes qui s'étaient réfugiés à bord des navires étaient dans la consternation, et ne se faisaient, hélas! aucune illusion sur le sort de la malheureuse cité naguère si florissante. Au matin, le drapeau blanc ayant disparu, quelques coups de canon furent tirés par intervalles sur la ville, sans riposte de la part des assiégés. Vers deux heures, le drapeau ayant été hissé de nouveau, le feu cessa ; c'est alors que le pillage commença.

Pendant le bombardement Alexandrie avait été tranquille. Le lendemain dès l'aube, la population affolée abandonna la ville. Le bruit courait qu'Araby, battu par la flotte, avait ordonné l'évacuation de la place, qu'il voulait détruire par les deux forts intérieurs qui la dominent : Kom-el-Dik et Caffarelli.

Vers deux heures on ne voyait plus que quelques retardataires s'enfuyant à la hâte. Le clairon rallia les troupes échelonnées le long de la rue Chérif-Pacha à celles qui étaient cantonnées sur la place des Consuls. En un clin d'œil cette place fut envahie par une nuée de vagabonds armés de fusils, de barres de fer, d'engins de toute sorte, qui se mirent à la tête des soldats débandés, et les guidèrent là où ils savaient que les actes de pillage auxquels ils allaient se livrer leur rapporteraient le plus de butin. Les horreurs du 11 juin allaient se renouveler, mais cette fois sur un champ plus vaste; le meurtre et le vol n'y tiendraient plus que le second rang: c'était à des scènes de pillage jusque-là sans exemple, que les rares Européens retenus dans la ville par le devoir allaient assister.

Les soldats enfonçaient les devantures des magasins à coups de crosses de fusils; la horde des vauriens les accompagnait partout; ces bandits pénétraient dans l'intérieur des boutiques et jetaient au dehors les marchandises, sans distinction, qui se trouvaient à leur portée. La place des Consuls ne tarda pas à être jonchée d'objets de toute nature : dentelles, soie, velours, vêtements, tapis, glaces, pendules, objets précieux d'art et de fantaisie, etc.; tout cela devenait la proie des pillards; quelques-uns même se disputaient à main armée telle ou telle pièce d'étoffe qui leur plaisait le mieux. Le saccagement, dont le plan avait été nettement déterminé, s'opérait avec une régularité parfaite : les pillards emportaient

leur butin hors de la ville, les uns sur leurs épaules, les autres sur des charrettes amenées là tout exprès. En passant devant certains magasins, ils s'allégeaient d'une partie de leur fardeau pour se recharger de marchandises plus à leur convenance : glaces, pendules, meubles de luxe, jetés sur le pavé, se brisaient avec fracas, et étaient aussitôt remplacés par des monceaux d'étoffes plus faciles à emporter et d'un bénéfice plus assuré. Lorsqu'un magasin était pillé on le livrait aux flammes. La manière de procéder à cette opération était ordinairement celle-ci : trois ou quatre gamins réunissaient sous la porte du rez-de-chaussée quelques débris ramassés sur le trottoir ; un homme porteur d'un bidon à pétrole arrosait le tout, un autre y mettait le feu, et le groupe incendiaire reprenait aussitôt sa course pour continuer ailleurs sa lugubre besogne.

A sept heures et demie, la ville était totalement pillée ; toute la place des Consuls et la rue Cherif-Pacha étaient en feu. L'incendie se propageait rapidement ; de temps en temps le bruit sourd et prolongé des maisons qui s'écroulaient glaçait d'effroi les infortunés habitants qui étaient restés en ville. Dans les rues on voyait parfois des ombres qui se glissaient le long des murailles embrasées, dans une atmosphère asphyxiante, et disparaissaient derrière des flots de fumée épaisse qu'un vent violent soulevait en tourbillons avec la poussière des maisons qui s'effondraient sur leurs bases rongées par le feu ; c'étaient des mal-

heureux qui, pour échapper au terrible fléau, couraient éperdus se réfugier dans les quartiers éloignés, au risque d'être massacrés, ou demander un asile à l'hôpital européen, aux communautés religieuses catholiques, dont la position isolée offrait un abri plus sûr contre les coups des incendiaires. Sur un autre point, au centre même du foyer incandescent, des hommes courageux défendaient au péril de leur vie les établissements financiers dont ils s'étaient librement constitués les gardiens avec quelques fidèles serviteurs; c'est ainsi que furent sauvés des flammes les principales maisons de banques et le Palais de Justice, voisin du *Crédit Lyonnais*, en pleine place Mohammed-Ali.

Alexandrie brûla dix jours; pendant les trois jours où la ville fut livrée à elle-même, les malheureux Européens et leurs compagnons d'infortune étaient en proie à d'inexprimables tortures; on savait que les soldats avaient évacué la ville, et l'on attendait d'un moment à l'autre des secours de la flotte et ces secours n'arrivaient pas... Les patrouilles redoublaient de vigilance pour écarter les incendiaires; du haut des terrasses des sentinelles, l'œil au guet, cherchaient à découvrir, à travers la fumée, quelques mouvements de troupes du côté de la mer; dans l'intérieur des maisons, chacun attendait, au milieu d'un silence de mort et d'angoisses profondes, la nouvelle d'une prochaine délivrance; mais rien ne venait ranimer le courage abattu de ces infortunés : on n'en-

tendait que le souffle puissant d'un vent terrible qui courait au sud-est, et de loin en loin le bruit sinistre des maisons qui s'écroulaient. Plusieurs femmes, déjà épuisées par des fatigues et des émotions au-dessus de leurs forces, tombaient mourantes dans les bras de leurs compagnes... La consternation était générale ; Sir Beauchamp Seymour avait-il donc bombardé les fortifications d'Alexandrie dans le seul but de faire détruire la ville par les assiégés, et d'exposer à leurs sanglantes représailles les malheureux qui s'y trouvaient encore !

Le vendredi 14, les premiers rayons de l'aurore éclairèrent un spectacle grandiose et terrible à la fois : le vent qui avait activé l'incendie était tombé ; le feu, ralenti faute d'alimentation, n'offrait plus que de rares foyers isolés dont on apercevait au loin les lueurs rougeâtres; le centre de la ville n'était plus qu'un monceau de ruines, au milieu desquelles émergeaient des pans de murailles qui apparaissaient comme de gigantesques fantômes de pierre enveloppés d'un léger nuage de fumée qui sortait des décombres entassés à leur pied. Les rues étaient désertes; sur quelques terrasses des vigies suivaient, avec une anxiété mêlée de découragement, toutes les péripéties des scènes de désolation qui se déroulaient sous leurs yeux, et attendaient en vain depuis trois longs jours qu'une main amie vînt les sauver... Enfin vers le soir, quelques centaines de jeunes soldats britanniques accompagnés de pièces d'artillerie, par-

coururent la ville; déjà la veille, dans l'après-midi, une batterie américaine commandée par M. Chaillé-Long-Bey, était descendue à terre et occupait le Tribunal. Dans certains quartiers on rencontrait des cadavres d'Européens et d'Arabes gisant sur le sol; ces derniers étaient pour la plupart l'œuvre des Bédouins pendant la journée du pillage.

Les marins anglais occupèrent les principaux postes de la ville, et établirent leur quartier général au Palais de Justice (palais Tossizza). Des patrouilles arrêtaient les malfaiteurs et les amenaient devant une commission militaire qui prononçait immédiatement la sentence. L'arrêt rendu, le coupable était attaché à un des arbres de la place et fusillé. Araby et ses troupes s'étaient retirés à Kafr-Daouar sans tirer un coup de fusil. Le samedi et le dimanche, les Européens réfugiés à bord rentrèrent en ville. Les pavillons consulaires flottaient au-dessus des ruines, indiquant ainsi à leurs nationaux le retour de la sécurité. Araby retranché dans son camp concentrait ses forces, en attendant une attaque des Anglais dont le gros de l'armée sillonnait la Méditerranée et la mer Rouge, sous les ordres du général en chef, sir Garnet Wolseley [1].

[1] Voir notre *Histoire de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. — Le Caire, J. Serrière; — Paris, Maisonneuve et Cie, 25, quai Voltaire.

BAZARS

Dans la première partie de cet ouvrage [1], nous avons parlé du Bazar oriental : une réunion de boutiques étroites dans un même quartier, et dans lesquelles se vendent ou se fabriquent les produits des diverses industries indigènes. Les bazars d'Alexandrie ne rappellent en rien ceux du Caire ; l'air d'outremer a pénétré jusqu'au cœur de la ville arabe et lui a fait perdre son caractère original. Peu à peu le commerce s'est retiré de l'intérieur et s'est transporté dans des rues plus fréquentées : le Turc, l'Arménien, le Persan ont quitté leur échoppe pour venir opérer sur un champ plus commode ; à l'exemple des marchands européens, ils ont des « magasins » où ils attirent les regards des nombreux passants par l'étalage des curiosités du pays mêlées aux objets fabriqués à l'étranger.

[1] *Le Caire et ses Environs; caractères, mœurs et coutumes des Égyptiens modernes.* — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 10.

Les bazars où l'Arabe s'est encore quelque peu conservé, sont situés entre la mosquée du cheikh Ibrahim et le port. On y trouve des étoffes aux couleurs vives, appliquées à toutes les modes indigènes : *qouftân*, *gallabìeh*, *kouffìeh*, ceintures, burnous rayés, châles, tapis, etc.; des babouches, des gaînes de pistolet en maroquin rouge, quelques armes de genre ancien, des narguilehs, des aiguières, des bijoux en filigrane. A côté des boutiques, de nombreux ouvriers exercent diverses industries : le long d'une ruelle sombre, à la porte, des fabricants de nattes en joncs des marais, la feuille du dattier est travaillée sous toutes les formes; le rachis est employé à la confection des cages, des bancs, des *qafas ;* les fibres corticales, nattées ou tressées, servent à faire des sortes de cabas (zembil) et des cordes très solides. Ici des métiers à tisser le coton et la soie, des ateliers de teinture; là des confiseries, des fabriques d'essences de fleurs réputées les meilleures de toute l'Égypte; plus loin, des tourneurs sur bois, dédaignant nos machines perfectionnées, sont assis par terre et dirigent leur ciseau avec les orteils, pendant que de la main droite ils font mouvoir un archet dont la corde est enroulée sur la pièce même qu'ils façonnent.

Le quartier des bazars est tout ce qui rappelle encore dans Alexandrie, la ville orientale. Le cercle de l'industrie indigène se rétrécit de jour en jour, à cause des contrefaçons qui arrivent directement d'Eu-

rope dans les vastes entrepôts de ceux de leurs confrères qui sont dans le « mouvement » commercial ; la concurrence devenant dès lors impossible, les bazars en seront bientôt réduits à quelques échoppes pourvues d'objets indispensables, et dont la modicité des prix les tiendra à l'abri de toute concurrence.

ENVIRONS D'ALEXANDRIE

CANAL MAHMOUDÎEH.

En 1819, l'ancien canal d'Alexandrie ne suffisait plus à l'alimentation de la ville dont la population, depuis quelques années, augmentait rapidement. Le vice-roi Mohammed-Ali fit alors exécuter le canal Mahmoudieh tel qu'il existe aujourd'hui ; il le nomma ainsi par déférence pour son suzerain Mahmoud. Les dépenses furent considérables : près de huit millions et demi de francs servirent à couvrir les frais de ce travail, auquel prirent part, grâce à la facilité des corvées à cette époque, plus de trois cent mille fellahs.

L'ancien canal canopique, mal entretenu, n'était plus navigable depuis des siècles ; les communications commerciales avec l'intérieur avaient lieu par mer, en remontant le Nil à Rosette ou à Damiette ; Alexandrie en était réduite à se servir de l'eau malsaine des citernes ; l'établissement du nouveau canal amena une transformation complète dans les affaires. En cinq années, la population de la ville avait dou-

blé; les terrains desséchés avaient fait place à des jardins et à des campagnes magnifiques ; le commerce alors naissant, avait reçu une impulsion considérable, et de grandes barques aux voiles triangulaires sillonnèrent les eaux nouvelles, chargées des produits du pays et des marchandises que l'Europe commençait alors à diriger sur Alexandrie.

Le cours du Mahmoudieh se confond en partie avec le tracé de l'ancien canal; celui-ci avait sa prise d'eau à Rahmanîeh et remontait jusque vers Damanhour, pour éviter les terrains très bas, presque toujours marécageux, qui recevaient les infiltrations du lac d'Edkô ; le nouveau tracé rejoint le Nil à l'Atfeh, village bien au-dessous de Rahmanîeh, au milieu du coude que fait ce fleuve après Fouah. Sa longueur est de soixante-dix-huit kilomètres et sa largeur de trente-deux mètres. En 1842, une écluse construite à chaque extrémité du canal, facilita la navigation ; sept ans plus tard, M. d'Arnaud-Bey installa à l'Atfeh les premières machines hydrauliques.

La rive droite du canal est bordée d'élégantes maisons de plaisance, et de jardins dont plusieurs sont ouverts au public le vendredi et le dimanche. Les bâtiments n'ont rien de particulièrement remarquable, mais les jardins offrent une belle végétation, et des points de vue variés sur la campagne et sur le lac Maréotis; on y admire de jolies collections d'arbres et de plantes appartenant aux pays tropicaux : des bambous gigantesques de l'Inde, des palmiers de

diverses espèces, des manguiers, des figuiers du Bengale, des cactus, des mimosas à fleurs jaunes, des euphorbes rouges, et toutes les fleurs d'Europe qui s'épanouissent ici pendant l'hiver. Une belle avenue plantée d'acacias et de sycomores, s'étend entre le canal et les villas, c'est la promenade à la mode, les Champs-Élysées d'Alexandrie. Dans un pays où l'on se voit peu, une promenade du genre de celle-ci devient pour la population élégante, les fonctionnaires, une sorte de rendez-vous tacite où l'on peut échanger quelques paroles rapides, un salut, un regard au milieu des sociétés les plus variées qui soient au monde.

PALAIS ET JARDINS DU GABBARI.

Au milieu des terres cultivées qui s'étendent au sud d'Alexandrie, entre le lac Mariout et la mer, on remarque une élégante construction à coupoles grises, complétement abandonnée : c'est le palais du Gabbari [1] bâti par le vice-roi Saïd-Pacha. C'est plutôt une riche villa qu'un palais, qui n'a d'intéressant que sa magnifique situation et la végétation luxuriante de

[1] Le mot *Gabbari* dérive du verbe *gabara,* enterrer, d'où vient le mot *gabr,* tombeau. On voit que les Arabes ont conservé jusqu'à nos jours, dans le mot gabbari, le souvenir de la Nécropolis des Grecs.

ses jardins. Comme tous les monuments privés de l'Orient, où rien n'est sacrifié à la décoration extérieure, le palais du Gabbari n'a aucun caractère architectural : au-dessus d'un vaste perron, un vestibule à sept arcades en ogives ; de chaque côté, sur le même plan, des pavillons à lourdes coupoles en zinc. Sur le grand escalier de marbre blanc, on a simulé un tapis à dessins rectilignes gravés dans la pierre. A droite et à gauche sont disposées des tribunes en bois dominant un champ de courses. Au pied de l'escalier on voit encore les restes de l'ancienne *cour ferrée*, une fantaisie de Saïd-Pacha, qui avait imaginé ce genre de parquet pour y faire manœuvrer sa cavalerie.

Les jardins du palais sont bien entretenus ; les principales plantations consistent en dattiers, oliviers, figuiers et autres arbres à fruits ; au centre d'une terrasse dallée en marbre et bordée de plates-bandes de fleurs, une fontaine à bassin circulaire entretient la fraîcheur, et répand ses eaux sur les terres voisines par mille petits canaux qui serpentent à travers les allées des jardins. Le voyageur sera sans doute quelque peu surpris de voir ce luxe de végétation à côté d'un palais qui tombe en ruine, et que l'on ne songe même pas à restaurer ; la raison en est fort simple : si les jardins sont conservés en bon état, c'est que le produit de leur culture rapporte un bénéfice assuré ; le palais, au contraire, loin d'être une source de revenus, occasionnerait nécessairement certaines dépenses pour sa réparation ; or, on ne répare pas en

Égypte : un monument ne sert plus à rien, on l'abandonne à l'action du temps ; plus tard on le reconstruira peut-être. Le palais du Gabbari suit fatalement le courant naturel des choses; déjà le dôme du pavillon de gauche est à demi renversé sur sa base débile, les murs rongés par l'air de la mer s'écrouleront probablement demain; déjà les débris qui jonchent le sol font appréhender une catastrophe imminente, et cependant cette salle ouverte à tous les vents, que l'homme le plus résolu hésiterait à traverser, est envahie par toute une famille de jardiniers, qui dort là nuit et jour avec la plus complète insouciance, de cette insouciance orientale dont nul habitant de la brumeuse Europe ne peut se faire une idée.

Près du palais, et à demi caché par un bouquet de palmiers, se trouve le tombeau du cheikh *Mohammed el Gabbari;* c'est une jolie petite chapelle aux formes gracieuses ; sa coupole bulbeuse qui apparaît comme un point blanc à travers le feuillage, son élégant minaret dont le sommet dépasse la cime des palmiers, sont d'un effet ravissant. De ce côté la campagne est de toute beauté ; elle offre des sites qui ont un cachet arabe précieux, et qui feraient les délices d'un paysagiste.

CHATEAU DU MEX.

En arrivant par mer en vue d'Alexandrie, on aperçoit, isolé sur la plage déserte, un monument bizarre à l'aspect féerique qui paraît remonter au temps des *Mille et une Nuits*. Ce palais mystérieux n'est cependant pas l'œuvre des génies, tant s'en faut; c'est une villa princière que Saïd-Pacha fit construire en 1857, sur la langue de terre étroite qui sépare le lac Mariout de la Méditerranée, et qui tombe en ruine aujourd'hui : on l'appelle le château du Mex [1].

L'entrée est du côté du lac, entre deux minarets octogones à trois rangs de galeries. Autour d'une grande cour de forme elliptique, sont disposés symétriquement des pavillons à murs pleins et à colonnettes en fonte, reliés entre eux par des couloirs; la toiture est formée d'un assemblage de coupoles de fantaisie et de clochetons, qui de loin font assez bon effet. Aux extrémités du grand axe de la cour, on remarque des salles de bain bien distribuées, qui tiennent encore grâce à l'épaisseur de leurs murs, mais tout le reste est dans un état complet de dégra-

[1] Nom du lieu où il est bâti; *mex* signifie octroi.

dation. Les appliques de plâtre se sont détachées, et la pierre calcaire tendre, dégarnie de son enduit, tombe en déliquescence par l'action des exhalaisons salines de la mer.

RAMLEH.

Ramleh n'est ni une ville ni un village, c'est une agglomération de maisons de campagne, disposées sans ordre de chaque côté d'une voie ferrée qui suit la côte en traversant l'emplacement de l'ancienne *Nicopolis*, au nord-est d'Alexandrie. Les villas de Ramleh sont bâties sur le sable ; plusieurs ont de magnifiques jardins entretenus à grands frais ; presque toutes appartiennent aux riches d'Alexandrie qui viennent s'y reposer pendant la saison d'été. En hiver les maisons, pour la plupart, sont placées sous la surveillance de Bédouins dont les tentes chétives se dressent au milieu des habitations ; le cheikh est responsable des méfaits qui pourraient être commis en l'absence des propriétaires.

Le chemin de fer est divisé en plusieurs stations qui portent le nom d'une famille habitant le pays, ou celui d'un des ingénieurs de la ligne. La première est le palais *Moustapha-Pacha*, édifice sans style, sans caractère, peint en rouge, et qui menace ruine

avant d'avoir compté quinze années d'existence. Le palais proprement dit et les divers bâtiments qui l'accompagnent, ont été construits avec les matériaux enlevés à l'ancien cimetière romain qui s'étendait entre le mur occidental de l' « Oppidium » ou camp fortifié des Césars, et le cimetière arabe actuel de Sidi-Gâber. Ce camp romain était défendu par d'épaisses murailles formant un rectangle ; on y pénétrait par quatre entrées défendues par des tours rondes ou semi-circulaires. Ces murailles étaient encore debout en 1871 ; transformées depuis en carrière pour les constructions du voisinage, il n'en reste plus que des vestiges aujourd'hui.

La station de *Bulkeley* marque le lieu où fut livrée la bataille de « Nicopolis », le 13 mars 1801, entre l'armée anglaise, forte de dix-huit mille hommes, qui venait de débarquer à Aboukir sous les ordres de sir Ralph Abercromby, et un corps de six mille Français ayant à leur tête le général Lanusse. Peu d'instants après l'attaque la mêlée devint horrible ; la première ligne anglaise fut enfoncée, mais la seconde parvint à rétablir le combat. Lanusse et ses soldats firent des prodiges de valeur; enfin cédant à la disproportion du nombre, ils furent contraints de reprendre leur première position puis de se replier sous les murs d'Alexandrie. Le 21, les Français mal commandés par Menou, se portèrent avec vigueur contre une partie des retranchements ennemis et reprirent l'offensive. La bataille, dans laquelle les

généraux Lanusse et Abercromby trouvèrent la mort, n'eut aucun résultat décisif, mais elle prépara le traité d'évacuation de l'Égypte que Menou signa le 2 septembre suivant à Alexandrie.

Bacos est le quartier commerçant de Ramleh ; à droite s'étendent le bazar et le village arabe ; du côté de la mer, s'élève le palais de la princesse mère de Toussoum-Pacha. A la station de *Seffer* on a découvert des sépultures grecques et romaines, des cadavres entiers dans de grands sarcophages, et des cendres de morts renfermées dans des amphores égyptiennes ; là aussi existent quelques sépultures juives, sans autre ornement qu'un cep de vigne avec des raisins, quelques palmes ou le chandelier à sept branches de la Bible. *Schutz,* tête de ligne, possédait une tour romaine en blocs énormes et en pierres de taille ; elle a disparu au profit des constructions modernes. Sur une colline au bord de la mer on aperçoit le palais *Zizinia* qui a l'air d'un château du moyen âge, et plus loin, toujours en suivant la côte, un grand rideau de palmiers : c'est l'oasis de *Siouf,* au delà de laquelle sont de nombreux monticules de sable où l'on trouve des masses de granit et de porphyre taillées de main d'homme, des statuettes égyptiennes en calcaire recouvert d'un vernis verdâtre et des fragments de poteries. Sur la même ligne, on rencontre *El-Mandarah,* l'ancienne « Taposiris parva », village très pittoresque, en partie construit avec les débris des colonnes an-

tiques qui gisent en grande quantité sur le sable. Plus loin on distingue les premiers forts d'Aboukir, sur un promontoire qui répond sans doute à celui de « Zephyrium », où s'élevait le temple d'Arsinoé Aphrodite.


29° Est de Paris
MER MÉDITERRANÉE
Bouche de Rosette
Bouche de Damiette
LAC BOUROLLOS
BAIE D'ABOUKIR
Rosette
Aboukir
Ramleh
ALEXANDRIE
LAC MAREOTIS
LAC D'EDKO
Damanhour
Dessouq
Fouah
Deirout
Berimbal
Damiette
LAC MENZALEH
Port-Saïd
Ruines de Tinnis
BAIE DE PÉLUSE
Tineh
Péluse
Lac Sirbonis
Canal maritime
Mansourah
Samanoud
Tantah
Zagazig
Benha
Qalioub
LE CAIRE
Giseh
Pyramides
Embâbeh
Menouf
Ismaïlia
L. Timsah
Ballah
K.14
K.24
K.34
K.44
K.54
K.64
K.83
K.146
K.156
LACS AMERS
Chalouf
Kabret
Salahieh
Belbeis
Tell-el-Kébir
EL-OUADY
DÉSERT LIBYQUE
OUADY NATROUN
DÉSERT ARABIQUE
Ch. de fer de la Hte Égypte
Ancien ch. de fer de Suez
Rte des Pèlerins
31°
30°
CARTE
DE LA
BASSE-ÉGYPTE
H. de Vaujany, del.
Gravé et Imp. par Erhard, frères, 35bis rue Denfert-Rochereau, Paris.

LA BASSE-ÉGYPTE

La partie de l'Égypte qui s'étend des environs du Caire, à partir du point appelé le *Barrage*, jusqu'à la Méditerranée, est une vaste plaine triangulaire bien cultivée, que l'on désigne sous le nom de *Delta*, à cause de sa configuration qui rappelle la forme de la quatrième lettre de l'alphabet grec. Cette partie du sol, arrosée par les deux bras du fleuve, est désignée généralement sous le nom de *Baharí* ou *Basse-Égypte*, par opposition à la vallée du Nil qui s'étend du Caire à Assouân' (première cataracte), appelée Saïd ou Haute-Égypte.

Dans les temps préhistoriques, dit M. Maspéro, tout le Delta était recouvert par les eaux : la Méditerranée s'avançait jusqu'au pied du plateau sablonneux où s'éleva plus tard la grande pyramide. A la longue les matières terreuses, que le Nil amène avec lui des montagnes d'Abyssinie, se déposèrent en bancs de boue sur les bas-fonds de la côte et comblèrent une partie du golfe; elles produisirent de grandes plaines

marécageuses à travers lesquelles les eaux durent se frayer un passage. Consolidés par les apports de la mer, ces terrains nouveaux formèrent un premier Delta dont les extrémités se trouvaient dans les environs de la ville actuelle de Benha-el-Aasal (Athribis). Puis le fleuve continuant son travail, et les alluvions gagnant toujours, le Delta est arrivé au point où il est aujourd'hui et s'agrandit encore chaque année.

L'élévation du sol de l'Égypte, due aux crues annuelles du Nil, est un phénomène palpable que nul ne peut révoquer en doute; la couche de terre noire, sur laquelle chaque inondation dépose nécessairement une couche nouvelle, fait éprouver au sol un changement séculaire d'élévation, et depuis Hérodote d'Halicarnasse, le premier historien qui ait parlé des crues régulières du Nil, rien n'est changé dans les conditions extérieures de l'inondation du sol égyptien; il s'ensuit que la hauteur des crues restant la même, le lit du fleuve s'exhausse d'une quantité précisément, ou à très peu près, égale à l'exhaussement du sol. On peut discuter sur le plus ou moins d'épaisseur des dépôts limoneux ou de l'exhaussement qui en résulte, mais le fait en lui-même est hors de discussion.

La Basse-Égypte est divisée en six provinces ou moudirîehs [1] arrosées par les deux branches du Nil et un lacis de canaux naturels et artificiels dont quel-

[1] Voyez notre *Géographie de l'Égypte*. — Le Caire, A. Mourès.

ques-uns tombent directement dans la mer. Ces deux branches, qui ont leur embouchure à Rosette et à Damiette, sont actuellement les seules qui soient comptées dans le Delta. Les anciens en énuméraient sept principales, c'étaient en partant de l'ouest : la branche *Canopique* qui débouchait à Canope, à seize kilomètres d'Alexandrie; la *Bolbitique*, qui est aujourd'hui celle de Rosette; la *Sébennytique*, dont on reconnaît encore des traces dans le lac Bourollos; la *Phatnitique*, qui est celle de Damiette; enfin la *Mendésienne*, la *Tanitique-Saïtique* et la *Pélusiaque*, trois branches dont les faibles vestiges vont aujourd'hui se perdre dans le lac Menzaleh. Toutes ces branches prenaient leurs noms des villes principales où elles passaient. La négligence des temps postérieurs ayant laissé se détruire les canaux et les digues, les eaux du fleuve ont abandonné une partie de ces anciennes bouches, et n'ont plus alimenté que les branches de Rosette et de Damiette qui, du reste, même dans les temps anciens, semblent avoir été les deux plus considérables.

Le Nil croît régulièrement tous les ans de juin en octobre; le niveau de l'inondation s'abaisse à mesure que le lit, moins resserré, ouvre au fleuve une plus large surface, indépendamment de la masse d'eau que les terrains absorbent. Le limon, principe de la fécondité du Nil (4 pour 1,000 parties d'eau), se dépose partie sur le terrain inondé, partie dans le lit du fleuve; le reste se précipite dans la mer. Il faut voir

l'Égypte de mars en mai, c'est-à-dire au moment de ses plus basses eaux, pour se figurer ce qu'elle deviendrait si quelque accident la privait de son fleuve nourricier. Depuis la plus haute antiquité, tout ce qui regarde l'agriculture se règle sur les variations du niveau du Nil; ces changements constituent, pour ainsi dire, trois saisons régulières en Égypte : quatre mois de semailles et de croissance, qui correspondent approximativement à nos mois de novembre, décembre, janvier et février; quatre mois de récolte, de mars en juin inclusivement; les quatre mois de l'inondation complètent l'année égyptienne. La nécessité de régler pour les besoins de la terre, la distribution des eaux du fleuve au temps des crues, a fait imaginer de bonne heure des échelles nilométriques propres à indiquer jour par jour le point exact de son niveau; le seul nilomètre qui existe actuellement en Égypte, est le *Méqyas* de l'île de Raondah au Vieux-Caire; l'expression de la crue y est relevée chaque année avec soin. Les meilleures crues sont de 7 à 8 mètres, les moyennes de 6 à 7 mètres. Au-dessus de 8 mètres 50 elles seraient toujours dangereuses et produiraient des effets désastreux.

« En Égypte, a dit Napoléon, la terre produit sans engrais, sans pluie, sans charrue », ou du moins au moyen de charrues très primitives, dont le soc, de bois très dur, est d'une forme grossière, le plus souvent à peine entouré d'une armature de fer. Il arrive fréquemment que cette pièce de bois, nue, est sur-

montée de pierres vers la partie supérieure qui se rapproche du point où elle s'attache à l'attelage, de manière à lui donner un certain poids et à lui permettre d'égratigner le sol, qu'elle ne pénètre jamais bien profondément, cela étant inutile. Quant à l'attelage lui-même, il est des plus variables : buffles, chameaux, ânes et chevaux y sont employés, et parfois accouplés d'une manière étrange.

Les principaux produits agricoles de la Basse-Égypte sont le blé, l'orge, les fèves, le coton, les lentilles, les pois chiches, le maïs, le riz, le chanvre, le lin, le tabac, la canne à sucre, les grenades, les figues, les dattes, les bananes, les oranges. A l'époque des basses eaux, les terrains arrosés artificiellement donnent une seconde et même une troisième récolte en maïs, concombres, fourrage et plantes potagères. Les plantes aquatiques se développent avec un luxe de végétation extraordinaire, et donnent au pays un aspect caractéristique; les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle, en sont littéralement encombrés. Comme moyens artificiels en usage pour l'arrosement on se sert de la *saqîeh,* du *tabout* et du *chadouf*[1].

En largeur, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, la Basse-Égypte s'étend entre le 27° et le 30° et demi de longitude à l'est de Paris. La densité de sa population

[1] Voyez notre *Vocabulaire français-arabe.* — Le Caire, A. Mourès, imprimerie nationale de Boulaq. — Paris, Maisonneuve et Cie.

est de 192 habitants par kilomètres carrés; elle serait de beaucoup plus considérable si l'on ne tenait compte que des terrains réellement cultivés. La densité de la population, même avec le chiffre le plus bas, est donc supérieure à celle de tous les pays d'Europe (Belgique 173, Angleterre 101, Allemagne 76, France 69). (*Statistique de l'Égypte*, publiée par le ministère de l'intérieur égyptien.)

Les villes de quelque importance sont peu nombreuses dans le Delta; bien peu, à l'exception de *Tantah*, de *Mansourah*, de *Damiette*, de *Zagazig*, méritent une description particulière; partout, en dehors des grandes bourgades où une partie de la population se livre aux industries indigènes, le genre de vie est le même : le fellah, ou paysan égyptien, agriculteur avant tout, s'occupe de ses champs; il y travaille avec ardeur, lui, sa femme et ses enfants; il surveille surtout les digues des canaux et l'irrigation de ses terres. A l'époque de la récolte, il s'occupe de vendre ses cotons ou ses blés, fait sa provision de fèves ou de maïs, et se repose tranquille dans sa cabane pendant la saison de l'inondation, réfléchissant longuement s'il ne serait pas plus avantageux pour lui d'enterrer ses bénéfices dans le sable, au fond d'un vieux pot, que de les employer à l'achat d'un *feddan* de terrain pour agrandir son patrimoine.

TANTAH

Tantah est la troisième ville de l'Égypte comme importance et comme population; elle est située au milieu du Delta, sur la ligne du chemin de fer d'Alexandrie au Caire, à une distance presque égale des deux branches du Nil. C'est la ville arabe par excellence avec ses maisons à l'aspect mystérieux, ses ruelles étroites, ses rues couvertes, ses bazars, les plus beaux après ceux de la capitale. Une seule rue, située dans la partie orientale de la ville, renferme quelques boutiques à l'européenne, des cafés, des restaurants, deux ou trois hôtels de quinzième ordre, tout cela tenu par des Grecs. Comme population d'abord et comme chef-lieu de la province de Gharbîch, Tantah possède tous les services publics affectés aux grandes villes : tribunal, préfecture de police, poste et télégraphe, hôpital, etc.; la France, l'Angleterre, les États-Unis y sont représentés par des agents consulaires. Quatorze mosquées sont ouvertes au culte musulman; la plus ancienne est celle d'*el-*

Boçat, et la principale, dans laquelle existent un grand nombre d'écoles avec près de quatre mille étudiants, est celle de *Saïd-el-Bédaoui,* mort au septième siècle de l'hégire. Les foires de Tantah (en janvier, avril et juillet) sont connues du monde entier; elles sont moins considérables qu'elles ne l'étaient il y a quelques années, alors que le trafic des esclaves se faisait publiquement, mais elles réunissent encore, surtout celle d'été, plus de deux cent mille personnes qui viennent de fort loin dresser leurs tentes au pied de la ville.

C'est principalement pendant la foire de juillet que les marchés d'esclaves étaient le plus fournis. Les noirs des deux sexes provenant du Kordofan et du Darfour, marchandise courante, se tenaient sous des tentes autour de la ville; les eunuques, les jeunes filles originaires d'Abyssinie, de Berber et de Dongola, celles qui appartiennent à la race blanche surtout, étant l'objet de soins spéciaux, d'une surveillance particulière, habitaient les *okels* (caravansérails) que les *gellabs*[1] louaient pendant la durée de la foire. C'est dans un de ces okels, appartenant à un Turc nommé Hassan-Mourad el-Koutchouk, mieux connu sous le nom de Hassan-Effendi, que se passa

[1] Gellab vient du verbe *galaba* (apporter). Les gellabs vont chercher les esclaves dans leur pays et les vendent pour leur propre compte. Aujourd'hui les marchés publics étant interdits, les esclaves, toujours fournis par les gellabs, sont tenus cachés dans les maisons des *acirgi* et vendus secrètement. *Acir* signifie captif; la syllabe *gi* ou *dji* marque le possessif.

le drame que nous allons raconter, et qui un moment fit grand bruit, grâce aux soins que mit le cheikh Ali-Zeyn à le publier dans ses écrits :

— Un médecin français, poussé par la curiosité de connaître un marché d'esclaves en Orient, se rendit à Tantah à l'époque de la grande foire et visita plusieurs bazars dans l'intention, disait-il, d'acheter une esclave, mais une esclave de son choix; le prix n'était pas un obstacle pour lui : il irait volontiers jusqu'à trois cents livres égyptiennes (7,800 fr.), à condition qu'il trouvât ce qu'il désirait..... et naturellement il ne trouvait jamais rien qui lui plût.

« Cinq jours s'étaient passés en recherches toujours infructueuses; les gellabs étaient sur les dents de ne pouvoir contenter le riche étranger que le ciel leur envoyait. Le médecin se préparait à quitter la ville lorsqu'une après-midi, à l'*asr,* un marchand vint lui annoncer qu'il avait trouvé la perle qu'il cherchait. — C'est une blanche, dit-il, née à Smyrne et Circassienne d'origine; je la destinais à un bey du Caire, auquel je rends quelques services de ce genre, mais pour peu que vous m'en donniez un prix raisonnable, Adilla est à vous. Une Circassienne ! ce seul mot piqua la curiosité du docteur. Le gellab s'en aperçut, et flairant déjà une bonne affaire, se garda bien de vanter sa marchandise avant de l'avoir mise en vue. Il sortit sans ajouter un mot, sans même faire un signe; le médecin le suivit spontanément. On arriva dans la cour de l'okel de Mourad-Effendi.

Ayant ouvert une porte soigneusement fermée, au pied d'un escalier étroit, le marchand de chair humaine fit passer son client le premier, et, arrivés à l'étage supérieur, il l'introduisit dans une chambre faiblement éclairée par un rayon de lumière qui tombait d'une ouverture pratiquée dans le plafond, et à demi fermée par un volet; dans un coin on apercevait, couchée sur un matelas, une forme humaine enveloppée dans un châle de laine aux couleurs vives.

— Vous voyez, dit le gellab, combien j'ai soin d'elle : au lieu d'une natte je lui donne un matelas, ce que ne ferait aucun de mes confrères; bien plus, je la conduis au bain tous les jours, et pas plus tard qu'hier, je lui ai donné ce châle que vous voyez, un présent que m'a fait le bey auquel je la destine.

L'esclave n'avait pas fait un mouvement et restait couchée, comme si elle eût été seule. Le gellab lui adressa la parole en langue turque, et le fit d'un ton si patelin que sa douceur était visiblement affectée. L'esclave feignant de ne pas entendre et ne remuant pas, il se pencha sur elle et, changeant tout à coup de voix, il lui dit à l'oreille, d'un ton impérieux et dur, quelques mots qui étaient sans doute une menace; en même temps il la saisit par le bras et la força de se lever. Quand elle fut debout devant le médecin, et placée de manière que la lumière tombât sur elle, il la dépouilla de son châle, absolument comme un sculpteur dévoile, aux yeux d'un amateur attentif, la statue qu'il vient d'achever.

« Quand je vous le disais ! reprit le gellab d'un air triomphant, Adilla n'est-elle pas un modèle de perfection ? quelle blancheur et quelle pureté de formes ! quelle gorge admirable et quels cheveux ! touchez-les, n'est-ce pas la soie la plus fine ? et sa peau ! est-il du satin plus doux au toucher ? vos compatriotes peuvent-elles rivaliser avec elle ?... Mai voyez donc ces yeux, en connaissez-vous de plus beaux et de plus expressifs ? et cette bouche unique au monde, qui renferme un trésor de perles comme jamais l'Inde entière n'en produira, qu'en dites-vous ? Je pourrais vendre cette Circassienne un prix fabuleux, car cet article devient très rare sur le marché, mais je suis honnête homme, de plus bon musulman, et je fais loyalement les affaires. Jugez vous-même de sa qualité ; voyez, examinez à votre aise, elle est ici pour cela ; vos yeux vous en diront plus que toutes mes paroles. »

Adilla était restée immobile ; tous les traits de son charmant visage avaient une expression farouche, ses lèvres d'un vif incarnat se contractaient en mouvements convulsifs, ses grands yeux noirs, semblables à du jais noyé dans l'azur, lançaient d'effrayants éclairs, et le regard qu'elle attachait tour à tour sur le gellab qui la vendait et sur l'étranger qui la marchandait, contenait des flots de colère, de haine et d'effroi. Ce regard terrible faisait comprendre ce qui se passait en elle, et l'on pouvait lire dans son cœur comme dans un livre. Il y avait dans cet admirable

corps une âme indignée de la violence qu'on lui faisait, révoltée de l'abjection où elle était descendue. La sympathie du médecin lui fut acquise à l'instant, et la pure curiosité qui avait attiré l'étranger se changea tout d'un coup en un violent désir de la délivrer.

Le silence régna quelque temps. Adilla n'avait pas prononcé une seule parole, et le gellab, guidé par son instinct mercantile, attendait pour reprendre la conversation le résultat de l'examen de son client. « Eh bien ! dit-il enfin, en rejetant sur la belle esclave le voile dont il l'avait dépouillée et en lui ordonnant d'un signe de se recoucher sur son grabat, qu'en dites-vous ? comment vous paraît-elle ? combien l'estimez-vous ? faites-moi un prix, je vous dirai ensuite le mien. — Ce serait à vous, ce me semble, répondit le médecin, de me faire connaître d'abord le vôtre ; mais à quoi bon ? si j'achète Adilla, je crains de m'attirer les reproches de mon consul, car vous savez que les chrétiens de mon pays ne peuvent légalement posséder d'esclaves : la loi le leur interdit formellement. — Je sais cela ; mais il y a moyen d'éluder la loi. Pour peu que cette jeune fille vous convienne, vous pouvez l'acquérir sous un prête-nom ; cela se pratique tous les jours, je croyais que vous ne l'ignoriez pas, et nous autres gellabs, nous avons tous sous la main des gens prêts à rendre ce service aux Européens, moyennant une faible rétribution. Si cet expédient ne vous sourit pas, il en existe un autre encore

plus simple, tout à fait légal et que nous employons fréquemment. Adilla n'a ni père ni mère; je suis son tuteur de fait et de droit. Rien n'empêche que je vous mette en mon lieu et place par un acte en bonne et due forme : elle devient par là, non votre esclave, mais votre pupille, et vous avez tout pouvoir sur elle jusqu'à sa majorité; or, elle n'a que seize ans, c'est donc cinq ans que vous avez devant vous, et dans cinq ans on fait bien des choses. Une fois majeure, vous en userez à son égard comme bon vous semblera. Autre chose encore, en sa qualité de Circassienne, cette jeune fille est chrétienne, et je respecte trop les croyances d'autrui pour avoir eu seulement la pensée de lui faire abjurer sa foi; elle est donc votre coreligionnaire et, en bon chrétien que vous êtes, vous pouvez, cela est parfaitement licite et serait digne d'un homme tel que vous, vous pouvez, dis-je, l'acheter en votre nom pour lui rendre la liberté, vous réservant sa tutelle jusqu'à sa majorité. Je comptais vous en demander quatre cents livres; mais si vous l'achetez pour l'affranchir, je veux, par un sacrifice méritoire dans ma position, m'associer à cette bonne œuvre, et je vous la cède pour trois cents. Vous voyez que je suis rond en affaires; mais c'est mon dernier mot : vous marchanderiez un mois que je ne rabattrais pas une piastre. — « Je vous demande un instant de réflexion, dit le médecin; en vérité, cette pauvre enfant m'intéresse, et je crois que nous nous entendrons. Son histoire doit être curieuse;

racontez-moi donc un peu de quelle manière elle est tombée entre vos mains. » Le gellab ne fit pas trop de façons pour s'exécuter ; il fit passer son client dans une petite pièce qui donnait sur le corridor de la chambre d'Adilla, commanda qu'on servît du café, et prit la parole en ces termes :

« La chose est des plus simples, et vous allez entendre de ma bouche la vérité tout entière. Je revenais de Constantinople, où j'étais allé faire une livraison d'esclaves, et je me rendais dans le port de Tripoli de Syrie, où je devais attendre avec ma tartane les caravanes de mes confrères d'Alep et de Damas. Le mauvais temps m'ayant forcé de relâcher à Smyrne, j'en profitai pour explorer les environs, espérant que la Providence me viendrait en aide et m'indemniserait de mon retard forcé en me favorisant de quelque heureuse rencontre. Un soir, à l'heure de la prière du *moghreb* (au coucher du soleil), je me reposais sous de grands sycomores à quelques pas d'un puits où, peu d'instants après, une jeune fille vint puiser de l'eau en compagnie d'un enfant qui sans doute était son frère. Cette jeune fille, vous la connaissez, c'était Adilla. Je fus à première vue, ébloui de sa beauté, et fis immédiatement le compte de ce que sa vente me rapporterait au Caire, si je réussissais à m'emparer d'elle. Mais la chose n'était pas facile. Il ne fallait pas essayer de la séduire par de belles promesses, car c'eût été lui inspirer de la défiance. Quant à l'enlever par la force, il n'y fal-

lait pas songer, du moins pour le moment, la maison de ses parents n'était pas très éloignée, et avant que j'eusse réussi à exécuter un rapt, il lui fût infailliblement arrivé du secours. Ne pouvant donc rien faire ce jour-là, je la laissai tranquillement retourner chez elle sans lui avoir adressé une seule parole de crainte d'éveiller ses soupçons ; je crois même qu'elle ne m'aperçut point.

« Le lendemain à la même heure, j'étais au puits ; mais j'avais eu la précaution d'amener avec moi un cheval que j'avais laissé aux mains d'un serviteur qui m'attendait sur la route. Bientôt je vis, comme j'y comptais, ma belle Adilla sortir de chez elle avec l'enfant qui l'accompagnait la veille, et venir droit au puits une cruche à la main. C'était le moment d'agir ; je ne perdis pas une minute. Je me glissai furtivement d'arbre en arbre, et lorsqu'elle fut à ma portée, je l'enlevai dans mes bras aussitôt, en lui mettant la main sur la bouche pour étouffer sa voix ; mais l'enfant se mit à pousser des cris si perçants, que je crus tout perdu. Ma première idée fut de l'enlever aussi et d'augmenter ainsi mon butin, partant mon bénéfice ; mais Adilla se débattait avec tant de violence, et ses efforts pour s'échapper de mes bras étaient si désespérés, que je n'avais pas trop de toute ma force pour m'en rendre maître. Il m'était donc impossible de me charger encore de l'enfant. Je fis dans ce péril extrême, ce que tout homme sensé eût fait à ma place : comme il courait du côté de la mai-

son en criant pour appeler du secours, je le saisis par une jambe et le jetai dans le puits, où il ne cria plus.

« Débarrassé de tous les obstacles, je me mis à courir vers mon cheval en serrant ma proie de manière qu'elle ne pût faire aucun mouvement, et je m'applaudissais déjà de mon succès, lorsqu'un grand gaillard d'une vingtaine d'années, sortant tout à coup de la maison, courut sur moi de toute la vitesse de ses jambes. Il m'eut bientôt atteint et m'arracha la jeune fille si violemment, que je dus lâcher prise. C'était paraît-il son fiancé; elle se cramponnait à lui avec une force convulsive en m'accablant de malédictions, pendant que ce grand nigaud la couvrait de baisers. J'aurais pu profiter de cette étreinte amoureuse pour brûler la cervelle d'un coup de pistolet à l'importun galant; mais l'éclat de la détonation aurait pu attirer quelqu'un, et je préférai lui enfoncer mon couteau dans la nuque; cela ne faisait pas de bruit. Je frappai si juste et avec tant de bonheur, qu'il tomba mort à mes pieds comme foudroyé. La belle fiancée se jeta sur son corps en poussant des cris lamentables; mais je n'avais pas le temps de laisser filer jusqu'au bout une scène de sentiment : la saisissant de nouveau, je repris ma course en étouffant toujours ses cris; je sautai sur mon cheval, et quoiqu'elle se débattît comme un démon, m'égratignât, me mordît, en moins d'une demi-heure j'atteignis une barque qui m'attendait sur le rivage à une lieue

de la ville, et regagnai précipitamment mon navire; le lendemain, à l'aube, je levais l'ancre.

« Pendant le cours du voyage, mon unique souci fut Adilla, qui se comporta aussi mal qu'elle le put, et certes c'était, de sa part, une noire ingratitude. J'avais beau la raisonner, lui promettre un avenir brillant dans le harem de quelque prince illustre; mais elle avait des idées si fausses sur les choses de ce monde, et ses notions en fait de commerce étaient tellement erronées, qu'elle appelait crimes les moyens parfaitement licites dont je m'étais servi pour m'assurer sa possession. Tout est licite qui réussit et donne de gros profits. J'avais fait une bonne affaire, voilà tout. Jamais cette idée, pourtant bien simple, ne put lui rentrer dans la tête, et je n'étais toujours à ses yeux qu'un voleur de fille, un assassin, que sais-je encore? Jugez si ma patience était à l'épreuve; mais j'en avais, en bon musulman, une bonne provision, et c'est à peine si quelques soufflets par-ci par-là, rappelaient à la politesse cette opiniâtre enfant, quand son humeur devenait par trop revêche et ses injures par trop grossières.

« Un jour qu'Adilla paraissait plus tranquille, elle s'empara adroitement de mon couteau. Je crus qu'elle voulait m'en frapper; c'est contre elle qu'elle le dirigea. Je n'eus que le temps de le lui arracher des mains pour l'empêcher de consommer son crime; je dis crime, car cela en était bien un, puisqu'en se détruisant elle-même, cette malheureuse détruisait du

même coup tous mes bénéfices. Cette fois, la patience m'échappa ; n'eût-elle pas échappé à un ange ? Outré par tant d'ingratitude, épouvanté du danger que je venais de courir, je la dépouillai de ses vêtements et, prenant mon courbache, je lui administrai une correction sévère, pendant qu'un de mes domestiques la tenait couchée sur le pont du navire. J'y allai peut-être un peu rudement, et j'avoue que son sang coula ; toutefois j'avais grand soin, malgré ma juste colère, de ne lui casser aucun membre et de ne pas lui faire d'avarie sérieuse, vu que c'eût été me punir moi-même : un bon marchand ne détériore pas sa marchandise. Adilla se montra dès lors plus calme et moins arrogante, ses yeux me lançaient parfois des éclairs dévorants, mais du moins elle gardait le silence et concentrait sa fureur. Après mon escale à Tripoli, j'abordai Damiette, où je remontai le Nil sans autre incident.

« Il me reste à fixer un point capital qui vous préoccupe sans doute, bien que vous n'y ayez fait aucune allusion. On accuse les gellabs d'abuser en route des esclaves qu'ils amènent au marché. Il se peut que la chose soit quelquefois arrivée : il y a des mauvaises gens dans tous les métiers ; mais les gellabs qui se respectent rougiraient de commettre un tel abus. Je déclare, quant à moi, que je ne m'en suis jamais rendu coupable : mes esclaves, si tentantes qu'elles soient, sont pour moi des choses, non des personnes, et vous pouvez être parfaitement tranquille en ce qui

touche Adilla; mon intérêt, quand ce n'eût pas été mon habitude, m'eût ordonné de la respecter. Je connais trop son prix pour l'amoindrir de gaieté de cœur. On peut l'interroger elle-même, je ne crains pas sa réponse. D'ailleurs, une si belle fille n'est pas un morceau de gellab, c'est un morceau de pacha, que dis-je? de sultan, et si je n'en trouve pas, ici ou au Caire, la somme que j'en veux, je la conduirai à Constantinople, où le harem de Sa Hautesse s'ouvrira pour elle, j'en suis certain. »

On juge de l'horreur qu'un tel récit inspira. Le sens moral est tellement éteint chez les gellabs, et leur affreux trafic les déprave à tel point, que celui-ci avait raconté ces atrocités du ton le plus naturel, absolument comme un chasseur heureux raconte une partie de chasse. Le médecin ne lui fit ni reproche, ni même la moindre observation. Il prit son parti sur-le-champ; mais avant de rien décider, de rien conclure, il demanda la permission d'adresser quelques paroles à la belle esclave. Le gellab y consentit et resta sur le seuil de la porte, qu'il laissa prudemment grande ouverte. La conversation s'établit en langue grecque. Adilla fit le récit de son enlèvement presque dans les mêmes termes que son maître avait employés en le racontant lui-même. Il avait donc bien dit la vérité. Seulement elle envisageait son aventure sous un point de vue absolument contraire, c'est-à-dire sous le véritable, et ne prononçait jamais son nom sans le charger d'impréca-

tions trop méritées; elle était magnifique dans son indignation, et quelle indignation fût plus légitime? Ses yeux fulgurants, ses lèvres frémissantes ajoutaient encore à sa beauté.

« ...Quelle existence est la mienne aujourd'hui, continua-t-elle d'un accent de profonde amertume; ma vie est brisée, mon fiancé est mort, la mort seule doit m'unir à lui... Vous m'offrez de me rendre la liberté; votre cœur est généreux et Dieu vous récompensera. »

— Une chrétienne n'est jamais l'esclave d'un chrétien; du reste, vous n'êtes pas née pour cette humiliante condition; je vous traiterai comme ma propre fille et vous laisserai libre de toutes vos actions.

Il y eut un moment de silence... La Circassienne pleurait en prononçant des paroles confuses à l'adresse de son fiancé; bientôt elle éclata en sanglots... Le gellab l'entendit et vint l'apostropher durement, la menaçant du courbache si elle ne tarissait ses larmes à l'instant.

« Dans quelques heures, dit le médecin, Adilla ne sera plus en votre pouvoir : demain, de grand matin, je viendrai la chercher et vous compter la somme que vous réclamez pour sa liberté. »

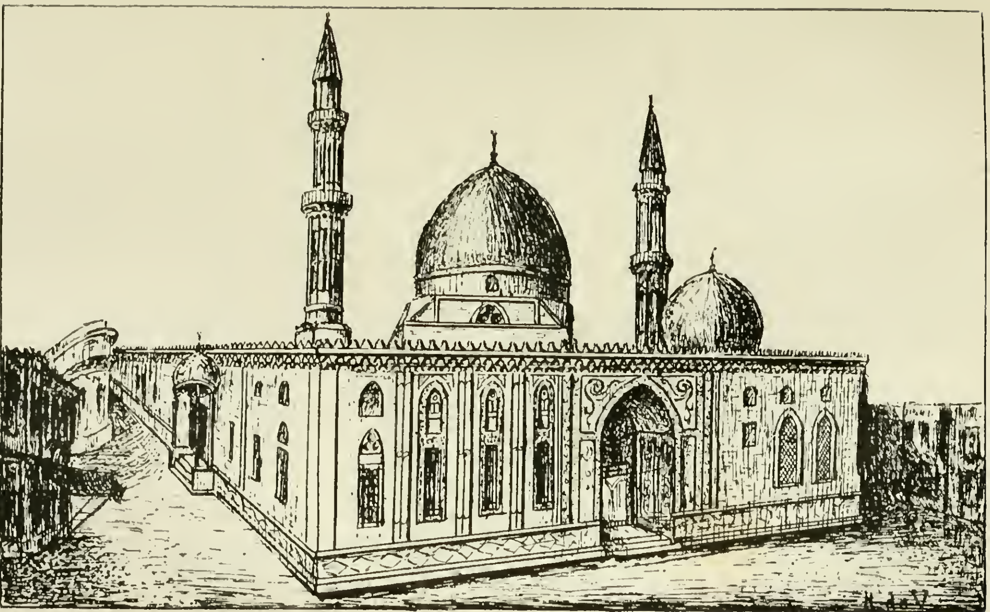
Le visage de l'esclave s'était illuminé. Elle demanda qu'on lui permît de monter sur la terrasse de l'okel, respirer l'air frais du soir et contempler l'espace qu'elle allait être désormais libre de parcourir. Le gellab fit la grimace; mais ne voulant pas désobli-

ger son client de peur qu'il ne revînt sur sa parole, il conduisit lui-même l'esclave bien enveloppée dans son châle ; le médecin la suivit. Sur la terrasse, ils trouvèrent un autre gellab qui fumait nonchalamment son narghileh en regardant le curieux spectacle qu'offraient les milliers d'individus éparpillés autour de la ville. Les derniers feux du soleil couchant semblaient s'éteindre dans les eaux du Nil occidental. Adilla, le visage tourné vers la campagne, était absorbée dans ses pensées; quelquefois, les yeux levés au ciel, elle paraissait en extase devant un être imaginaire auquel elle adressait des paroles inintelligibles. Pendant ce temps, les deux confrères parlaient affaires et démontraient au médecin qu'eux seuls pratiquaient la vraie philanthropie, puisqu'ils faisaient une position heureuse à de misérables créatures condamnées dès leur enfance aux plus rudes privations et aux plus pénibles travaux. Tout à coup un nom deux fois répété éclata dans l'air : c'était un dernier appel que la Circassienne adressait à son amant; prompte comme l'éclair, l'esclave franchit aussitôt le parapet de la terrasse et se précipita dans le vide en poussant un cri déchirant... Sur les dalles de la cour, on ne releva qu'un cadavre. Adilla était allée rejoindre son fiancé.

MOSQUÉE DE SAID-AHMED EL-BÉDAOUI.

Le saint musulman, un des plus grands de l'Islam, qui a donné son nom à la mosquée que nous allons décrire, est né en 596 de l'hégire (1200 de J. C.) à Fez, ville du Maroc. En 634, au retour d'un voyage qu'il fit à Médine pour visiter le tombeau du Prophète, il se fixa à Tantah, où il mourut le mardi 12 Raby-el-Aouel 675, après être resté pendant quarante ans sur la terrasse de la maison où il avait reçu l'hospitalité.

L'enfance de Saïd fut entourée de mystère. La légende raconte qu'il naquit ayant toutes ses dents ; à peine emmaillotté, il adressa la parole à ses parents et leur récita le Qoran. Un jour que son père était à la Mekke, Saïd lui apparut tout à coup au détour de la *Kaabah;* l'enfant, alors âgé de cinq ans, doué d'une force surnaturelle, avait accompli seul le pieux pèlerinage. Toute la vie du saint n'est qu'un tissu de faits plus ou moins extraordinaires très accrédités parmi le peuple. Il n'y a pas encore longtemps, on voyait quelquefois, sur la grande coupole de la mosquée, un *acir* (captif) chargé de chaînes : c'était un musulman tombé au pouvoir de l'ennemi pendant une guerre contre les chrétiens, et arraché aux mains



MOSQUÉE DE SAÏD-AHMED-EL-BÉDAOUI, A TANTAH.

des infidèles par la puissance du cheikh Saïd. Dès qu'on apercevait le malheureux prisonnier, on s'empressait de le délivrer. Après lui avoir fait raconter les souffrances qu'il avait endurées, un barbier lui coupait les cheveux et les ongles qui avaient crû démesurément, témoignage de sa longue réclusion, puis on le rendait à la vie paisible [1].

La mosquée, de construction moderne, n'a pas grand mérite architectural. Deux minarets octogones à deux galeries, coiffés de toits en éteignoir, s'élancent des angles est et ouest de l'édifice. Une lourde coupole ogivale en zinc, surmonte la chapelle funéraire du cheikh; deux dômes plus petits couronnent les tombeaux de Si-Abd-el-Aal et de Si-Mougahed, disciples de Saïd-el-Bédaoui. La façade est terminée par une ligne de merlons triangulaires découpés en forme de festons, qui reposent sur un entablement en stalactites. Elle est percée d'une grande baie en

[1] Certains *ouelys* (santons) se persuadent, dans leur imagination malade, avoir encouru la colère du *qoutb*, leur chef, et que, pour rentrer dans ses bonnes grâces ou mériter leur pardon, ils doivent se mortifier par quelques sacrifices expiatoires. Ils se couvrent de chaînes, se considèrent comme des captifs soumis à la tyrannie des infidèles, et vivent retirés dans quelque coin obscur, isolés du reste des vivants. Le moment de leur délivrance est interprété à leur manière; un cri, un signe quelconque qu'ils croient apercevoir dans les nuages, est un avertissement du qoutb qui s'est laissé fléchir et pardonne. Les ouelys annoncent alors au peuple leur délivrance miraculeuse en apparaissant sur le dôme du tombeau de Saïd. (Voir le chapitre des Santons dans la première partie de cet ouvrage : *le Caire et ses environs*.)

ogive, au fond de laquelle s'ouvre la porte principale; cette porte et les trois fenêtres de gauche, qui donnent dans la grande salle funéraire, sont encadrées de filets d'or, d'arabesques, de rinceaux dont l'exécution, surtout dans les détails, révèle une habileté peu commune chez les artistes indigènes de notre époque.

La mosquée de Saïd-el-Bédaoui est la plus considérable de l'Égypte après celle d'El-Azhar au Caire; son plan est un vaste rectangle orienté du nord-est au sud-ouest. Sept portes y donnent accès : la principale, qui s'ouvre au milieu de la façade, s'appelle *Bab-el-Qibli*, ou du Sud; une à droite, *Bab-el-Madrasseh-Charqîeh*, ou de l'école de l'Est; trois à gauche : *Bab-el-Madrasseh-Gharbîeh*, ou de l'école de l'Ouest, *Bab-el-Aemdân'*, ou des Colonnes, *Bab-es-Serr*, ou du Secret; au fond, donnant sur la cour du bassin aux ablutions (meïdah), sont les deux portes *Bab-el-Meïdah* (*Gharbî* et *Baharî*), de l'Ouest et du Nord.

L'intérieur présente une immense salle hypèthre entourée de galeries couvertes, à trois rangs de colonnes en marbre, cannelées aux deux extrémités, dont les chapiteaux cylindriques supportent des arceaux à deux courbures sur lesquels s'étend un plafond à poutrelles. Au-dessus des arceaux peints en faux marbre pour continuer le ton des colonnes, on a ménagé des ouvertures circulaires pour donner plus de légèreté à la maçonnerie. Les murs et les plafonds

sont peints suivant le goût de l'école arabe moderne; des lustres de cristal, suspendus aux solives par des chaînes de fer, complètent la décoration; ici comme ailleurs, dans les monuments du même genre, les magnifiques lampes en cuivre, chefs-d'œuvre de ciselure et de style sarrasin de la bonne époque, ont disparu, vendues aux amateurs ou jetées à la ferraille. Les portes intérieures sont en noyer verni, à panneaux unis et sans moulures; on leur a sacrifié les anciennes, sans doute parce que les ornements en bronze ciselé dont elles étaient chargées, ne valaient pas les surfaces luisantes des vantaux qui les ont remplacés, et qui du reste sont à la dernière mode. Le sol, dallé en marbre, est recouvert de nattes sur lesquelles les étudiants s'accroupissent autour du maître qu'ils écoutent toujours très attentivement, ne mettant jamais en doute, et recevant toujours comme article de foi, chacune des paroles qui tombent de la bouche du docte professeur. La facilité avec laquelle ils retiennent leurs leçons, est une preuve irrécusable de leur attention et de leur zèle. Ici comme à el-Azhar, le fond des études est le Qoran, l'Exégèse (tafsir el-Qoran') et les Traditions (el-Hadis).

Lorsque les élèves ont suivi les leçons du maître, ils se réunissent généralement par groupes d'intimes pour répéter et apprendre ce qui leur a été enseigné. Les plus habiles expliquent aux plus faibles ce que ceux-ci n'ont pas entièrement compris, et il arrive naturellement que tel étudiant, instruit ou doué d'un

plus beau talent d'exposition, fait autorité en matière de science dans le petit cénacle ; le groupe s'agrandit parfois, le jeune savant acquiert une certaine réputation parmi ses condisciples, et le moment vient où, cédant à leurs instances ou à sa vocation naturelle, il prend rang parmi les professeurs, et les étudiants l'honorent du titre de cheikh.

Sous les galeries de droite, le *mihrab* ou sanctuaire, c'est-à-dire l'endroit le plus particulièrement réservé à la prière, est recouvert de tapis de Perse; sur le mur sont accrochés de petits tableaux contenant des inscriptions sacrées. C'est dans cette partie de la mosquée que se trouve le *membar,* chaire monumentale, véritable chef-d'œuvre de patience exécuté par un charpentier du Caire, nommé Ali-Gallat, mort en 1882. Ce membar est composé d'un nombre infini de petits morceaux de bois de nuances différentes, chevillés ou ajustés à queue d'aronde; la porte est couronnée d'une sorte de dais en bois, autour duquel on lit l'inscription sacramentelle : *Bism Illah er-Rahman' er-Rahîm',* en caractères koufiques découpés à jour. En face, sous les galeries latérales, est le *dikkah,* ou tribune des lecteurs (fiqi). Pendant la prière publique du vendredi, le membar est décoré de tentures en satin vert chargées d'inscriptions empruntées au texte du Qoran, et d'arabesques artistement brodées en or; celles dont on se sert actuellement, d'un travail merveilleux et d'une grande richesse, sont dues à la munificence du khédive Tewfik.

La *qibla*, d'une simplicité qui contraste avec le reste de la mosquée, est peinte en vert, rouge et blanc; les teintes unies, divisées en panneaux, sont marquées de vermiculures en couleur qui sont censées représenter les veines d'un marbre que l'on a eu l'intention d'imiter. La petite coupole, qui s'élève au-dessus de la qibla, attire l'attention, non pas à cause des fresques qui la décorent, mais par la gracieuseté de ses formes. Sur les pendentifs on lit, écrits en grands caractères d'or sur fond d'azur, le nom des quatre premiers khalifes descendants du Prophète : Abou-Bekr, Omar, Osman', Ali.

Au milieu de la colonnade du fond, précisément en face de l'entrée principale de la mosquée, Bab-el-Qibli, une porte en noyer donne accès à une salle plus petite que la première; cette partie du temple est réservée aux autres rites orthodoxes. Au centre s'élève la fontaine aux ablutions, *hanafieh*, recouverte d'un pavillon octogone de genre turc, de mauvais goût. De l'autre côté de cette seconde salle, et toujours dans le même plan, s'étend le *meïdah*, grand bassin aux ablutions, à l'ombre d'une sorte de vérandah à douze colonnettes en marbre. A droite et à gauche, sont les dépendances de la mosquée.

CHAPELLE FUNÉRAIRE.

La chapelle consacrée à la mémoire du cheikh Saïd est entretenue avec le plus grand soin ; c'est la partie du temple la plus fréquentée; aussi est-elle l'objet d'attentions toutes particulières, et l'infidèle ne foule pas facilement les épais et moelleux tapis de Perse dont le sol est recouvert. A la partie supérieure des murs règne une longue inscription en lettres d'or, en relief sur fond vert, dont le texte a été choisi parmi les meilleurs passages du poème *el-Bordah* de Mohammed el-Boussîri. Sur l'entablement de la coupole, une autre inscription circulaire, du même genre que la précédente, contient des versets du Qoran. Cette coupole chargée d'arabesques, est éclairée faiblement par les petites ouvertures en verres de couleurs percées dans sa frise et au-dessus des trois grandes fenêtres de la façade ; grâce à ce demi-jour, les peintures des murailles font un fort bel effet; seuls, les lustres en cristal et les lampes à pétrole qui tombent de la voûte choquent l'œil et rompent la sévère harmonie du saint lieu.

Le corps vénéré du cheikh Saïd-Ahmed el-Bédaoui repose au milieu de la salle dans un grand sarcophage recouvert d'un magnifique tapis brodé à franges

d'argent, et protégé par une grille en bronze, *maqsourah,* de deux mètres et demi de hauteur, surmontée d'une sorte de dais rectangulaire. Dans la partie supérieure de la grille est tracée en relief la généalogie du défunt dont la souche remonte à Aadnan', quinzième aïeul du Prophète. Sur la porte du maqsourah, fermée par une serrure d'argent, on lit une poésie divisée en six stances, qui a trait à la grille elle-même et à celui qui l'a fait exécuter à ses frais, Mohammed-Bey Abou-Dahab, dans la seconde moitié du siècle dernier. La chapelle funéraire du cheikh Saïd, comme celles de l'imam Chafei, de Sayîda-Zeynab, de Sette-Néfisah au Caire, et d'Abou-l'Abbas à Alexandrie, jouit d'une grande réputation. Les fidèles y viennent en foule faire leurs prières et implorer l'intercession du saint. Dans un angle, et scellée dans la muraille, est une pierre noire portant l'empreinte des deux pieds du Prophète ; l'attouchement de cette relique est d'une efficacité souveraine dans certaines maladies, et un préservatif puissant contre les maléfices des esprits.

TOMBEAU DE SI-ABD-EL-AAL.

A gauche de la chapelle du cheikh Saïd, près de la porte des Colonnes (Bab-el-Aemdân'), se trouve le

tombeau de Si-Abd-el-Aal, disciple de Saïd et mort quarante ans après lui. La salle funéraire, beaucoup plus petite que la précédente, présente la même disposition. Au-dessus des lambris en stuc, un fouillis de lignes brisées couvrent les murs et forment des entrelacs d'une assez bonne exécution ; ce sont les meilleures peintures qui existent dans toute la mosquée. Les pendentifs qui soutiennent la coupole sont décorés des noms d'Abou-Bekr, d'Omar, d'Osman' et d'Ali, qui ressortent en grandes lettres d'or sur fond d'azur.

Le *maqsourah* du tombeau est en bois incrusté de nacre; la porte est ferrée d'argent. Ce maqsourah appartenait autrefois au tombeau de Saïd; c'est un présent d'Ali-Bey Abou-Dahab, père de Mohammed-Bey, le donateur de la grille en bronze qui existe actuellement dans la chapelle du grand cheikh. Dans un angle, à gauche, sont les tombeaux du frère d'Abd-el-Aal et de ses fils.

TOMBEAU DE SI-MOUGAHED.

Il y a environ un siècle, mourait à Tantah un saint homme qui, durant sa vie entière, avait donné l'exemple de toutes les vertus ; c'était un pieux musulman, fervent disciple de Saïd, profondément révéré

non-seulement de ses coreligionnaires, mais encore des chrétiens et des Juifs, qui plus d'une fois eurent recours à ses lumières. Après sa mort, ses amis rendirent hommage à sa mémoire en déposant son corps dans une petite chapelle carrée, à droite de l'entrée principale de la mosquée. Le tombeau du pieux derviche, placé sous une coupole obscure, d'une ornementation très sobre, est entouré d'un modeste maqsourah en bois, près duquel se tient chaque jour, pendant de longues heures, un jeune cheikh à la physionomie ascétique, coiffé d'un turban vert, insigne des descendants du Prophète, c'est Saïd-Mohammed Abou-l' Naggar, petit-neveu du défunt.

A l'exemple du grand cheikh, Si-Abd-el-Aal et Si-Mougahed étaient célibataires, et passèrent leur vie dans la continence la plus absolue. Cet état de chasteté, en leur valant un grand renom de sainteté, leur a acquis le don d'opérer des miracles; et les fidèles viennent se prosterner tout aussi bien sur les nattes en jonc des modestes chapelles des disciples, que sur les riches tapis qui ornent le sanctuaire du maître.

BENHA-EL-AASAL

RUINES D'ATHRIBIS.

La ville de Benha, dont le nom paraît venir du copte *Panaho,* trésor, est située sur la rive droite de la branche orientale du Nil, à 165 kilomètres d'Alexandrie par chemin de fer, à distance à peu près égale du Caire et de Tantah. Benha possède quelques filatures de coton qui ont beaucoup perdu de l'importance qu'elles avaient il y a quelques années. Son principal revenu consiste dans l'exportation du miel (aasal), des oranges et des mandarines réputées les meilleures de l'Égypte.

Au nord de la ville et sur le bord du fleuve, on remarque un monticule appelé par les Arabes *Tell-Athrib;* ce sont les restes de l'ancienne Athribis (*Hâ-ta-ab-ra*), capitale du nome de ce nom, ville autrefois très florissante. Chef-lieu de préfecture sous les Grecs et les Romains, elle avait encore conservé toute sa splendeur à l'époque d'Ammien Marcellin, et fut ongtemps, sous les chrétiens, un siége épiscopal.

Les ruines encore visibles d'Athribis occupent un espace considérable, indépendamment de celles qui ont disparu sous les alluvions du Nil et le travail de la charrue. Elles forment une sorte de pentagone dont la diagonale, dirigée au nord, a environ deux kilomètres. Le monticule est composé d'une suite de buttes de décombres, d'une couleur noire ou rougeâtre, recouvertes de poteries, de briques, de verreries brisées, de débris de granit, de pierres diverses, et pleines de fouilles et d'excavations. Un village du nom d'Athrib est bâti à l'angle nord-est et contigu aux ruines. La grande étendue de ces ruines donne une idée de la splendeur d'Athribis; tous les monuments qu'on y voit encore sont renversés; à peine trouve-t-on les parties inférieures de quelques rares constructions : tout a été détruit de fond en comble. On remarque cependant encore un assez beau vestige de la grandeur et de la régularité de la ville ancienne : ce sont deux larges rues qui se coupent à angle droit èt partagent toute la ville en quatre parties; aujourd'hui, elles servent de routes aux paysans qui se rendent d'Athrib à Benha et à Kafr-Gézar, sur la rive gauche du Nil. De chaque côté de la première rue, on voit des restes de bâtiments formés de grandes briques crues, comme tous ceux de la ville, et liées ensemble avec de la paille hachée.

A l'angle nord du carré formé par la rencontre de ces deux grandes voies, on reconnaît les restes d'une construction en briques, qui paraît avoir appartenu à

une pyramide; un peu plus loin, toujours au nord, est une salle découverte en partie debout et dont le plan offre une disposition assez remarquable. Dans les environs de ces débris, plusieurs fragments de colonnes et de blocs de granit gisent sur le sol. En suivant la rue qui va au Nil, on arrive à un point où les buttes de décombres s'écartent à droite et à gauche et forment un espace triangulaire dont la base est le bord du fleuve; c'est une plaine traversée par une dérivation du Nil sans aucun indice de ruines. Il est probable que la ville se terminait en cet endroit par un port demi-circulaire aujourd'hui mis à sec par les alluvions.

A l'extrémité nord des ruines, sur le Nil, près de la place où s'élève aujourd'hui le palais d'Abbas-Pacha, est une grande construction, ouvrage antique parfaitement exécuté avec un excellent ciment et des briques cuites disposées par assises réglées. Deux faces, formant un angle très obtus, donnent sur le fleuve : l'une d'environ vingt mètres, l'autre de quatorze; on distingue dans chacune trois arcades en plein cintre, également en briques. Il est fort probable que cet ouvrage d'art, qui se rattachait peut-être à un système de quai, appartienne à une époque très ancienne. Un pan de muraille écroulé a été reconstruit, ou plutôt remplacé, par un mur en briques assez bien fait lui-même, mais avec un ciment différent; dans l'exécution de celui-ci, on reconnaît la main des Arabes; dans l'autre, celle des anciens.

Les fellahs modernes ont installé, dans cet endroit, une *saqîeh* pour l'arrosage.

Les ruines d'Athribis sont aujourd'hui complétement délaissées; on n'y fait plus de fouilles depuis longtemps, et les renards, qui infestent les environs, se sont emparés de ses buttes solitaires où, pendant la nuit, ils se livrent à des sarabandes effrénées, sûrs de n'être point dérangés, car pas un fellah n'oserait, la nuit, pénétrer au milieu des ruines hantées par les mauvais esprits, et en particulier par l'âme damnée de *Kalioun*, homme méchant et sanguinaire, autrefois gouverneur de la ville, et que la terre engloutit tout vivant au moment où il voulait faire brûler vive, sur la place publique, la belle Sakkîna, qui avait résisté à sa passion. On a abandonné les fouilles parce que, paraît-il, les dernières ont été infructueuses; cependant il est difficile de croire que, si l'on cherchait avec soin, on ne trouverait pas là des vases, des médailles du nome et d'autres antiques qui pourraient éclaircir l'histoire d'une ville qui paraît avoir joué un rôle de quelque importance pendant une assez longue suite de siècles. Quant aux monuments de pierre, si l'on n'en voit pour ainsi dire plus de trace, il ne faut pas être surpris en songeant avec quel acharnement les Arabes ont converti en chaux tout le marbre et les autres pierres calcaires qu'ils ont trouvées dans les villes anciennes.

En 1852, lors de la construction du palais d'Abbas-Pacha, plusieurs monuments ont été mis au jour,

puis abandonnés à l'action des terres mouvantes qui les ont recouverts de nouveau. Sur une architrave tombée d'un temple assez considérable, élevé probablement à Horus, on lisait une inscription portant la date de la neuvième année de César Germanicus; dans une autre partie du temple, on a trouvé un cartouche de Ptolémée XII, frère de Cléopâtre. Un buste en porphyre rouge et une pierre portant une inscription en langue grecque, ont été transportés d'Athribis au musée de Boulaq, au Caire. Le buste représente un empereur romain, probablement Maximien Hercule (304 à 310 après J. C.); ce monument, d'une parfaite conservation, a tous les caractères de cette époque. L'inscription appartient au règne simultané de Valentinien, Valens et Gratien; ses douze lignes de texte gravé nous apprennent que, sous le gouvernement de ces empereurs, un portique à quatre entrées, ou *tetrapylon*, fut érigé en l'honneur de Valens. On voit encore sur la pierre une corniche égyptienne ornée de deux cartouches; l'un, en partie martelé, paraît appartenir à Sabakon (XXVe dynastie); l'autre, est celui de Psametik Ier (XXVIe dynastie).

ZAGAZIG

RUINES DE BUBASTE.

Zagazig ou plutôt Zaqaziq, suivant l'orthographe arabe du mot, est située au point de jonction de plusieurs voies ferrées (les lignes d'Alexandrie à Suez et du Caire à Mansourah) ; grâce à sa situation, le commerce du coton, de la ramie et des céréales s'y est développé rapidement. Cette ville offre un aspect agréable : les habitations sont entourées de beaux jardins dont le voisinage des canaux rend l'entretien facile.

Au sud-est de Zagazig on remarque des buttes de décombres d'où émergent des pans de murailles; ce sont les ruines de l'ancienne *Bubaste* auxquelles les Arabes ont donné le nom de *Tell-Bastah*. Bubaste ou Bubastis (en copte Pi-Bast ou Pi-Beset), capitale d'un des quatre grands nomes de la Basse-Égypte, était située sur la rive droite de la branche Pélusiaque du Nil, à l'entrée du canal de Nékao. La déesse de la ville était Bast, forme adoucie de Sacht, représentée sous la forme humaine avec une tête de lionne ou de chatte. Déjà florissante au temps d'Ah-

mès Ier, environ dix-sept siècles avant Jésus-Christ, elle atteignit l'apogée de sa grandeur sous les pharaons de la vingt-deuxième dynastie, qui en firent le siége de leur gouvernement. Sa décadence commence à la chute de la vingt-sixième dynastie, époque à laquelle elle fut prise et démantelée par les Perses.

Les fêtes en l'honneur de la déesse étaient réputées les plus joyeuses de toute l'Égypte. Voici ce que rapporte Hérodote à ce sujet : « Lorsque les Égyptiens se rendent à Bubaste pour le panégyrique de Diane (Bast), ils arrivent par eau sur des barques remplies de visiteurs des deux sexes confondus ensemble ; quelques femmes font résonner des crotales et des hommes jouent de la flûte pendant toute la navigation ; le reste remplit l'air de chants et de battements de mains... Arrivés à Bubaste, ils célèbrent la fête par de nombreux sacrifices, où il se fait la plus grande consommation de vin de raisin qui ait lieu dans l'année. Les habitants affirment que cette solennité réunit quelquefois plus de sept cent mille personnes... »

Les Grecs avaient identifié Bubaste avec Artémis, l'ancienne capitale de l'Eubée ; ses monuments faisaient l'admiration des voyageurs ; ses obélisques l'emportaient sur ceux de Thèbes et d'Héliopolis ; son grand temple surtout était une merveille d'architecture. « Beaucoup de temples, dit Hérodote, peuvent être plus vastes et avoir plus coûté à con-

struire, mais aucun n'est aussi agréable à voir. Il est situé au centre de la ville ; ses propylées sont ornés de figures sculptées, d'un remarquable travail; il est entièrement ceint d'une muraille également décorée de figures... »

On ne voit plus aujourd'hui à Tell-Bastah aucun édifice debout ; sur cette vaste colline couverte de débris, on ne rencontre çà et là que de faibles vestiges de l'antique splendeur de Bubaste : des pans de murailles, quelques fragments de plafonds sur lesquels on reconnaît encore des traces d'étoiles dorées, des corniches en granit, des morceaux d'obélisques, et quelques inscriptions hiéroglyphiques mutilées. La position de ces ruines ne laisse aucun doute sur l'emplacement de la ville égyptienne. Au milieu d'une dépression de terrain où devait exister autrefois un immense bassin, on trouve des masses de granit brisées et entassées confusément. Les fellahs exploitent ces débris pour en faire des meules de moulins à bras ; les restes des constructions qui existent encore fournissent des briques. Récemment en creusant le sol, on a découvert des chats en bronze, de grandeur naturelle, très bien conservés et d'une grande finesse d'exécution, des obélisques rompus portant le nom de Ramsès II, et des tronçons de colonnes avec le cartouche d'Ousorkon II.

RUINES DE SAN' (TANIS)

De quelque côté qu'on aborde les ruines de *Sân'* ou *Tanis*, les plus importantes du Delta, elles s'annoncent à l'horizon sous la forme d'une grande colline dont le profil largement dentelé interrompt la monotonie des plaines marécageuses qui s'étendent au sud du lac Menzaleh. On ne distingue guère en arrivant, que des amas de décombres confusément entassés au-dessus des eaux de l'ancienne branche Tanitique du Nil, appelée aujourd'hui le « Bahr-el-Moez ». Les ruines occupent un emplacement d'environ cent cinquante hectares ; aucun monument n'est resté debout ; une grande place entourée d'une forte muraille en briques crues, une ligne d'obélisques tronqués et renversés ; deux énormes monceaux de blocs équarris et couverts de sculptures, une avenue de colonnes enterrées, plusieurs chapiteaux isolés, des statues mutilées, un tabernacle monolithe cassé en trois pièces, une foule de débris informes où l'on trouve parfois les cartouches des

Ousortésen et des Aménemhât, des fragments de poteries vernissées et de verre blanc ou coloré, des marbres de différents grains, tels sont les restes de l'ancienne capitale de la Basse-Égypte sous les pharaons de la vingt-unième et de la vingt-troisième dynastie. On ne voit parmi ces ruines, aucune trace de constructions postérieures au règne des pharaons égyptiens, excepté les fondations d'une tour et quelques tombeaux souterrains vers l'extrémité nord-est. Toutes les ruines sont inhabitées, ainsi que les plaines environnantes, seule une petite île située au milieu du canal, présente un groupe de misérables huttes en terre qui restent abandonnées à l'époque de l'inondation. La solitude de ces parages n'est troublée que bien rarement par le passage de quelques marchands de Salahieh qui viennent après la crue du Nil jusqu'au Bahr-el-Moez, échanger leurs dattes contre du sel et du poisson salé (fisikh) que préparent les pêcheurs du lac Menzaleh.

L'Écriture fait plusieurs fois mention de Tanis, la *Tsoan* des Hébreux ; Moïse dit qu'elle a été bâtie sept ans après Hébron (*Nombres*, XIII, 23) ; David célèbre les miracles qui ont illustré le législateur des Hébreux dans les champs de Tsoan (*Psaumes*, LXVII, 12, 43) ; Isaïe reproche aux princes de Tsoan leur orgueil et leur démence (*Isaïe*, XXX, 12) ; Ezéchiel prophétise la ruine de Tsoan (*Ezéchiel*, XXX, 14, 18); Jérémie reproche à Jérusalem de s'être laissé corrompre par les enfants de Tsoan et de Noph (Mem-

phis) (*Jérémie,* II, 16). La grande muraille de Tsoan est peut-être au nombre des ouvrages qui furent imposés aux Israélites avant leur sortie d'Égypte (*Exode,* I et V).

Ptolémée et Pline parlent de Tanis comme d'une ville fort considérable ; Strabon la qualifie par cette expression : *urbs maxima.* Au temps des Grecs et des Romains, elle était chef-lieu de province. Après l'établissement de la religion chrétienne, elle fut le siége d'un évêché qui dépendait du patriarcat d'Alexandrie. Le P. Le Quien cite douze évêques parmi ceux qui ont occupé ce siége, de 362 à 1086. Il rapporte aussi le passage d'une lettre écrite au pape Honorius III par Jacques de Vitry sur la prise de Damiette par les Croisés (le 5 novembre 1219) et de Tanis qui dépendait du métropolitain de Damiette. Le même écrivain nomme encore deux évêques de Tanis, l'un vers 1331, l'autre vers 1425, parmi ceux qu'on suppose avoir occupé le diocèse depuis la malheureuse expédition de saint Louis, c'est-à-dire depuis 1249.

Les ruines du Grand Temple couvrent la partie centrale d'un plateau qui a environ quatre cent cinquante mètres de long, sur trois cent cinquante de large ; on y voit les vestiges d'un mur d'enceinte en briques crues, des fragments d'obélisques et de colonnes monolithes en granit brun et rose, des chapiteaux à feuilles de lotus, des restes de murailles et, sur tous ces débris, l'inévitable cartouche de Ramsès II. Sur

le sanctuaire, parmi quelques inscriptions martelées on a pu reconnaître le cartouche du roi Papi I[er] de la sixième dynastie. A l'est et au sud du plateau sont les ruines de deux autres temples où l'on trouve beaucoup d'inscriptions remontant à la douzième dynastie, époque à laquelle Tanis était en pleine prospérité.

Les Hyksos en firent leur capitale, et pendant la dix-septième dynastie, ces barbares vaincus par la civilisation égyptienne, placèrent à côté de leur dieu Soutekh, les statues des divinités du pays et finirent par leur élever des palais et des temples. Les sphinx trouvés dans les ruines de Sân' révèlent une race étrangère et un art différent de celui des Égyptiens. Le type est tout autre : au lieu d'un visage régulier respirant une majesté tranquille, on a sous les yeux des traits grossiers; les pommettes sont saillantes, le nez gros et épaté, les yeux petits, la lèvre inférieure relevée, une figure osseuse encadrée dans une crinière de lion. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le type de ces visages se retrouve encore aujourd'hui dans la population qui vit sur les bords du lac Menzaleh, d'où l'on peut conclure qu'une portion de la tribu asiatique conquérante est restée sur le sol qu'elle avait occupé [1].

Depuis des siècles les fellahs exploitent les ruines de Sân' pour en extraire de la pierre à bâtir et de la

[1] Voir un article de Mariette-Pacha dans la *Revue archéologique,* 1861.

pierre à chaux. En outre tout porte à croire que sous la domination des Romains comme sous celle des Arabes, la proximité du canal de Moez et de la mer, avait déjà permis d'enlever à l'ancienne ville la plupart des grands matériaux qui n'avaient pas trop souffert de la barbarie des Perses. Le temps qui ici rivalise avec les hommes, ronge ou engloutit peu à peu sous le sol les derniers témoins mutilés qui ont survécu à la destruction d'une grande cité, et qui prouvent que Tanis n'était pas au-dessous du rôle qu'elle paraît avoir joué dès les temps les plus reculés.

MANSOURAH

Selon l'historien arabe Abou-l'Féda, la fondation de Mansourah ne remonte qu'au treizième siècle. En 1221, les Croisés après avoir laissé une forte garnison à Damiette qu'ils occupaient depuis deux ans, marchaient sur le Caire en suivant la rive droite du Nil, quand ils rencontrèrent sur leur chemin l'armée musulmane commandée par le roi en personne, Melek-el-Kâmel. Une bataille sanglante d'où allait dépendre le sort de l'Égypte, fut promptement engagée, on se battit des deux côtés avec un courage désespéré ; les chrétiens allaient sortir victorieux de la lutte, lorsqu'un petit corps d'Arabes tournant en secret le camp des Croisés, coupèrent la digue d'un canal dérivé du Nil, et les eaux du fleuve, très hautes à cette époque (on était au mois d'août), se répandirent sur une immense étendue de terrain jusque dans le voisinage de Damiette. Les Croisés ignorant les effets de l'inondation, et surpris par cet adversaire inattendu, se mirent en déroute et demandèrent

la paix. C'est en mémoire de cet événement que Melek-el-Kâmel jeta les fondements d'une ville qu'il appela *Mansourah* (la victorieuse), sur l'emplacement même où s'était livré le combat.

Le 8 février 1250 (5 Zil-Qâdeh 647 de l'hégire) les musulmans furent surpris dans Mansourah par les Croisés. Dès la première attaque, l'émir Fakr-ed-Dîn' qui s'était jeté en avant, fut tué en combattant, les Francs allaient remporter une victoire complète, si le corps entier des Mamelouks n'était venu changer la face du combat et repousser les assaillants. Les Croisés se replièrent sur Damiette poursuivis par les Mamelouks; au village de Farasqor, ils livrèrent une nouvelle bataille où le roi Louis IX fut fait prisonnier par l'eunuque Mohassem.

En fait de monuments qui méritent d'être mentionnés, Mansourah ne possède guère que la mosquée El-Moafî dans laquelle, suivant la tradition, saint Louis aurait été retenu prisonnier, la mosquée de Si-Rihân et celle d'Ayoub, bel édifice de style arabe dont la reconstruction vient d'être achevée. Le souvenir de la septième croisade ne pouvait manquer d'attirer un grand nombre de chrétiens à Mansourah; plusieurs églises et plusieurs chapelles, appartenant aux différents rites catholiques, y furent érigées; mais elles furent pillées et presque toutes détruites ou transformées en magasins pendant les guerres du sultan Sélim, au commencement du seizième siècle. Trois églises, dont l'une, sous le vocable de saint

Louis est aux Pères de Terre-Sainte, une aux Coptes et l'autre aux Grecs orthodoxes, voilà tout ce qui représente aujourd'hui la religion du Christ.

Mansourah possède plusieurs usines pour l'égrenage du coton, mais ne livre guère au commerce intérieur, dont les fellahs sont les seuls clients, qr des produits assez grossiers, surtout en cotonnades bleues et en toiles de lin. Sa position sur le Nil et sur deux lignes de chemins de fer, rive droite et rive gauche, devrait contribuer à étendre son commerce et ses relations avec l'intérieur, malgré cette excellente situation topographique, Mansourah n'en demeure pas moins stationnaire, et le calme constant de cette ville rarement visitée par les étrangers, et qui s'endort quand le soleil se couche, fait le désespoir de la petite colonie européenne, qui n'a d'autres distractions que les promenades du soir sur le Nil. Mansourah est le chef-lieu de la province de Dakahlieh, et le siége d'une délégation des tribunaux mixtes, relevant de la cour d'appel d'Alexandrie. Le bâtiment affecté à cette délégation judiciaire est un ancien palais du vice-roi Ismaïl-Pacha, lourde construction sans architecture, située hors de la ville sur le Nil, au milieu des terres cultivées.

Comme toutes les villes arabes, Mansourah est malpropre, mal bâtie ; elle s'étend en forme de triangle rectangle sur la rive orientale du Nil, et renferme une population de vingt-sept mille habitants. Une seule rue, le « Sikkeh-el-Gédîd (rue

neuve) », grande artère qui traverse la ville du nord-est au sud-ouest, est à peu près praticable. En arrivant par le chemin de fer de Damiette, la perspective de Mansourah est d'un effet charmant : les minarets des mosquées qui s'élancent dans l'azur d'un ciel resplendissant, l'interminable file de maisons capricieusement construites de la rive droite du fleuve, les curieux « moucharabiehs » en bois découpé dont leurs façades sont garnies et dans l'ouverture desquels apparaît de temps en temps une tête de négresse à face large, encadrée d'un foulard rouge, qui regarde passer les barques aux grandes voiles triangulaires, tout cela vu de la gare de Talkha est d'un aspect admirablement pittoresque. La nuit au clair de lune, toutes ces maisons aux silhouettes bizarres, mystérieusement éclairées, au pied desquelles le fleuve roule tranquillement ses eaux où les étoiles se réfléchissent en paillettes d'or, prennent un aspect fantastique. Écoutez cette ballade des bateliers du Nil, dont la cadence est marquée par le bruit des rames d'une barque légère glissant silencieusement devant les navires amarrés au rivage :

O Nil, d'où viens-tu? Quels pays as-tu traversés pour arriver jusqu'ici? Je t'aime, fleuve béni, parce que tu nous apportes l'abondance quand tu couvres, comme d'un manteau, nos champs fertiles.

Je t'aime quand la nuit tombe, et que la lune vient éclairer de ses doux rayons ma barque où j'attends chaque nuit Fatma, dont la voix enchanteresse me berce de ses chants d'amour.

Je t'aime, ô fleuve béni! quand ma gazelle bien-aimée délie

pour moi sa ceinture et m'offre des trésors connus de moi seul, et dont la vue fait couler du feu dans mes veines.

Tu la connais, toi aussi, ô Nil, et le murmure de tes eaux limpides a plus d'une fois accompagné les baisers que mes lèvres ardentes ont déposés sur son sein où fleurit la rose.

Tu la connais, toi aussi, et tu sais que ses grands yeux sont plus beaux que ceux de la gazelle, que ses lèvres ont la couleur du corail le plus pur, et que sur sa poitrine s'épanouissent deux grenades comme jamais l'Égypte n'en a produit.

Mais ne sois pas jaloux, vieux Nil, ne va pas m'arracher des bras ma bien-aimée pour l'emmener dans tes eaux profondes près de celles que tu as tant de fois ravies à leurs amants, et dont les larmes n'ont pu t'attendrir.

Car privé de ma Fatma, de cette chère lumière de ma vie, mon désespoir n'aurait plus de bornes, et je te maudirais, vieux Nil..., et j'irais cacher ma douleur au fond des arides montagnes du Hedjaz.

Ces chants plaintifs et doux résonnent comme une incantation à l'adresse des victimes qui sont venues maintes fois étouffer les derniers baisers de leurs amants, dans la froide couche du Nil... Les accords lointains qui partent de la rive opposée, emportés par la brise de la nuit, semblent sortir du sein des ondes comme une plainte sourde exhalée par ces belles créatures qui ont été précipitées dans le fleuve pour avoir trop aimé.

DAMIETTE

Damiette (Doumiât des Arabes) est située sur la rive droite du Nil, à dix kilomètres de l'embouchure de l'ancienne branche Phatnitique, où était jadis le port de Tamiatis qui a donné son nom à la ville moderne. Damiette est surtout restée célèbre par le rôle qu'elle joua pendant les dernières croisades. En 1218 (615 de l'hégire), les chrétiens ayant à leur tête Roger de Sicile, assiégèrent Damiette défendue par le roi d'Égypte El-Kâmel, et s'en emparèrent l'année suivante : deux ans plus tard elle fut remise aux musulmans. Saint Louis y débarqua en 1249 et en prit possession malgré la défense héroïque de sa garnison commandée par l'émir Fakr-ed-Dîn[1]. En 1261, le sultan Beybars-el-Bendoqdâry, afin de prévenir une nouvelle invasion des Croisés, obstrua l'entrée du Nil en y coulant des navires chargés de pierres ; la ville, dont le sol avait été souillé par le pied des infidèles et qui leur avait appartenu, fut rasée ; les habitants remontèrent le fleuve et bâtirent une nouvelle Damiette, celle de nos jours, qui devint

une des cités les plus populeuses et les plus importantes du Delta par son commerce.

La vue de Damiette prise du fleuve au lever du soleil, est d'un effet magnifique. Le Nil, très sinueux dans presque tout son parcours, décrit un angle à peu près droit au milieu de la ville étendue en forme de croissant sur la langue de terre qui sépare le Nil du lac Menzaleh. Ses maisons aux boiseries bizarres se réfléchissent dans l'eau et se détachent en lignes adoucies sur le ciel rougeâtre; les minarets apparaissent noyés dans les teintes de l'aurore, et çà et là, par une éclaircie, le soleil dépose un rayon d'or sur les dômes brunis des vieilles mosquées. A mesure que l'astre du jour s'élève sur l'horizon, il inonde de lumière toutes ces constructions badigeonnées à la chaux qui renvoient un reflet aveuglant; il fait trop clair et l'on n'y voit plus rien, rien que les voiles des barques dont la blancheur fait papilloter l'œil ébloui.

Damiette a beaucoup perdu de son importance depuis l'accroissement d'Alexandrie; elle est cependant le second port de l'Égypte; les bâtiments des côtes de Syrie, de la Turquie d'Asie, de la Grèce, y viennent chaque année en quantité considérable. Sa population est d'environ quarante mille habitants; la colonie européenne y est fort restreinte et se compose presque uniquement de Levantins dont l'origine se perd dans la nuit des croisements de races, gens d'une nationalité peu définie, et qui ont pris des mœurs

arabes jusqu'aux pratiques les plus scrupuleuses, jusqu'au harem. Quelques négociants, un certain nombre de ces petits commerçants, ioniens pour la plupart, qui s'assimilent avec tant de facilité les coutumes du pays où ils viennent trafiquer, voilà toute la colonie. L'installation à Damiette des bureaux de la direction des travaux du canal de Suez, lui a donné pendant trois ans une animation, un mouvement européen qui ont disparu depuis. Aujourd'hui la ville est redevenue calme, mais elle est des plus riches de l'Égypte ; des fortunes colossales y ont été amassées, et sont enfouies peut-être dans ces maisons de chétives apparences qui ont l'air de tomber en ruine. Une partie du commerce de l'Archipel passe par la branche de Damiette, et malgré les difficultés qu'éprouvent les navires à franchir la passe étroite (boghaz) pour entrer dans le fleuve, Damiette est un point important de transit entre le Levant et l'Égypte intérieure. Son admirable situation, la proximité du lac Menzaleh qui s'étend jusqu'à Port-Saïd et dont la pêche produit un revenu incalculable, la fertilité des terres merveilleusement disposées pour l'irrigation, et que le fleuve n'inonde jamais directement même dans ses plus furieux débordements, sont pour les habitants la ressource de richesses immenses. Le Nil est là qui se charge de répandre dans toute l'Égypte les produits de la province et qui, dans deux heures, transporte jusqu'à la mer les marchandises destinées à l'exportation.

On fabrique à Damiette des tissus en crêpe de soie, en toile, en coton et en laine, des cuirs, des poteries en terre noire très recherchées ; mais les principales ressources du pays sont le riz et le sel : vingt établissements à vapeur fonctionnent pour la décortication du riz, et plus de deux cent cinquante salines sont établies à deux heures de la ville sur les bords du lac. Les jours de marché (jeudi et vendredi de chaque semaine) ont une importance considérable ; on y traite de tous les produits du pays et des marchandises importées : café, tabac, coton, charbon, bois de construction, etc.

Comme monuments Damiette n'a que ses mosquées dont bien peu méritent d'être visitées. La plus ancienne, située à l'est, remonte à l'établissement de l'islamisme en Égypte ; elle fut construite par Amr' l'an 21 de l'hégire (641) sur le même plan que celle de Fostat (Vieux-Caire). A l'entrée sont les deux *colonnes d'épreuves* que l'on retrouve dans plusieurs autres édifices religieux ; ces colonnes sont accouplées laissant entre elles un espace étroit à travers lequel l'homme vertueux peut seul passer facilement ; deux autres colonnes, dans le *mirhab,* ont la vertu de guérir de la jaunisse en les léchant avec force après les avoir humectées de jus de citron. Longtemps après sa fondation, cette mosquée fut habitée par un cheikh marocain nommé Djateh-ebn-Osman'-el-Fakhroûri-el-Asmar qui y mourut et y laissa son nom. Dans les environs s'élève la mosquée du cheikh

Chatah, sur une petite presqu'île formée par le lac, où toutes les populations voisines se rassemblent chaque année pour le *moûlid* (fête anniversaire) qui a lieu le 14 du mois de Chaabân. Pendant ce moûlid il est d'usage de faire un pèlerinage au tombeau du très vénéré cheikh Abd-Allah (ebn-Sâlem), qui se trouve dans l'île de ce nom, au milieu du lac, près du village de Matarìeh.

Pour l'Européen qui ne connaît pas l'Égypte et qui en ignore les mœurs et le langage, Damiette est absolument inhabitable; elle est en revanche pour l'Arabe un pays de délices : nulle part les réjouissances publiques, les « fantasias » n'ont autant de charme et d'entrain ; lorsqu'un Arabe parle de Damiette, ce n'est qu'avec des exclamations admiratives. Le climat est des moins salubres du Delta : le voisinage du lac et des marais, les fosses où l'on prépare le « fissikh », poisson mal conservé dans le sable humide et dont l'odeur est insupportable, sont la source de plusieurs maladies. C'est à Damiette que le choléra qui désola l'Égypte en 1883, fit son apparition le 23 juin.

RUINES DE SAÏS

Près et au nord du village de Sâ-el-Hagar situé à deux kilomètres est de la branche de Rosette, entre le fleuve et le canal el-Qoddâbeh, existent deux monticules formés de terres et de briques crues et recouverts de débris de constructions ; un peu plus loin on voit une vaste enceinte de vingt-cinq mètres de hauteur sur seize mètres d'épaisseur, renfermant quelques pans de murailles : ce sont les ruines de l'ancienne Saïs, capitale des XXIVe, XXVIe et XXVIIIe dynasties. Hérodote parle de Saïs comme étant une des villes les plus importantes de la Basse-Égypte ; l'historien grec rapporte qu'Apriès y avait un superbe palais, et le temple de Minerve (la déesse Neith des Égyptiens) qu'on y voyait, ne le cédait en magnificence à aucun autre édifice de l'Égypte ; ce temple renfermait, à ce qu'il paraît, le tombeau d'Osiris ; Amasis en fit élever le portique, travail admirable qui surpassait de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue que

par la qualité et la dimension des pierres qu'on avait employées à sa construction ; on y remarquait surtout de grands sphinx à tête humaine et des statues colossales ; deux obélisques en granit de Syène se dressaient à l'entrée. Près de ces monolithes s'étendait un bassin circulaire, encore visible aujourd'hui, où pendant la nuit on célébrait les mystères d'Osiris.

L'intérieur du temple n'était pas moins admirable : le péristyle était formé de colonnes en forme de palmiers ; à gauche en entrant, dans l'enceinte consacrée à la déesse (téménos), était le tombeau d'Apriès. C'est là aussi que l'on avait placé les tombes de tous les rois originaires de Saïs, et l'on voyait encore en effet, au temps d'Hérodote, le monument funéraire d'Amasis, un peu plus éloigné du sanctuaire que celui de son rival Apriès. Mais ce que Saïs possédait de plus extraordinaire, était une chapelle monolithe qu'Amasis avait fait extraire des carrières d'Éléphantine. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle mesurait extérieurement 11 m. 06 de long, 7 m. 38 de large, et 4 m. 22 de haut ; l'épaisseur des parois variait entre 1 mètre et 1 m. 25. En l'introduisant dans l'enceinte sacrée du temple de Neith, l'énorme masse était tombée, écrasant dans sa chute un grand nombre d'ouvriers. Ce terrible accident fut considéré par Amasis comme un présage funeste, et le colosse resta en dehors du téménos. De tous les monuments de l'ancienne Saïs il ne reste plus que de faibles traces ;

il est probable que des fouilles conduiraient à de sérieux résultats ; il est même très vraisemblable que la chapelle monolithe est enfouie tout entière, et encore intacte : une masse pareille ne pouvait être ni aisément transportée ni facilement détruite.

On célébrait à Saïs, un certain jour de l'année, la fête des *Lampes ardentes* en l'honneur de la déesse Neith. Chaque habitant allumait en plein air des lampes autour de sa maison, et ceux qui ne pouvaient se rendre à cette solennité allumaient des lampes chez eux, afin que toutes les villes de l'Égypte fussent éclairées à la fois. La fête, où la plus grande licence était permise, avait lieu sur le Nil et attirait un nombre considérable d'étrangers. Les filles de Danaüs transportèrent ces usages en Grèce et les enseignèrent d'abord aux femmes pélasges.

Si l'on en croit les historiens grecs, l'Égyptien Cécrops serait originaire de Saïs, et Athènes aurait été fondée par une colonie saïte.

ROSETTE

Rosette, en arabe *Rachîd,* située à l'extrémité de la voie ferrée du littoral d'Alexandrie, occupe sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil, la même position que Damiette sur l'autre branche du fleuve. A une époque qui n'est pas bien déterminée, Rosette que les sables envahissaient peu à peu, se déplaça du sud au nord; la mosquée des ouelys El-Abbasy, celles d'El-Baouâb et d'Abou-Mandour, sont restées debout sur l'emplacement de l'ancienne ville.

Il n'y a pas encore un siècle, le port de Rosette était beaucoup plus fréquenté que celui d'Alexandrie; sa population, alors de 30,000 habitants, s'est réduite à 19,000, son commerce naguère très important est tombé aujourd'hui devant l'accroissement rapide de sa rivale. Malgré sa décadence, Rosette est encore le plus grand entrepôt de riz de l'Égypte : de vastes usines le préparent, et les rues, les quais, les bateaux en sont encombrés. Les *Jardins de Rosette,* sur les deux rives du fleuve au sud de la ville, étaient au-

trefois d'une magnificence proverbiale : au milieu des bananiers, des citronniers, des abricotiers et de toute espèce d'arbres tropicaux qui répandent leur ombrage pendant toute l'année, des fleurs d'une variété infinie couvraient le sol et embaumaient l'air de leur délicieux parfum. Ces jardins existent encore aujourd'hui en partie, mais faute d'entretien, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient il n'y a pas encore dix ans.

La ville est entourée de vieux remparts qui ne sont là que pour la forme ; les quais manquent de couleur locale, mais en revanche les rues, dont les maisons à étages en surplomb sont ornées de magnifiques « moucharabîchs », présentent un admirable caractère oriental. Pendant la première nuit du Ramadan', annoncée à grand bruit par les cris *siâm, siâm* (jeûne), ces rues ont un aspect curieux à observer. Des groupes d'Arabes représentant les diverses corporations des métiers exercés dans la ville, s'avancent lentement à travers la foule, escortés de musiciens et de baladins ; chaque maître ouvrier porte à la main un échantillon de son savoir-faire, petit chef-d'œuvre qu'il a préparé d'avance ou qu'il exécute en chemin. Ceux à qui la profession ne permet pas de montrer ainsi leur talent, ont sur eux les insignes de leur état ; le type le plus amusant est le prévôt des bouchers, représenté sur un âne par un individu demi-nu, gras, court (on le choisit exprès) et porteur d'un ventre énorme dont l'excédant de graisse retombe en

bourrelets épais sur le garrot de sa maigre monture, dont les jambes flageolent sous l'énorme masse qu'elles ont mission de porter. Ce nouveau Silène a le torse cerclé de boyaux gonflés d'air, et tient à la main en guise de marotte une vessie avec laquelle il frappe à coups redoublés sur les gamins qui cherchent à mettre le feu à la belle barbe de filasse qu'il porte ébouriffée sur sa large poitrine. Toute cette foule bariolée, mêlée aux innombrables lanternes qui garnissent les rues, semble vue à travers un kaléidoscope ; ces clameurs, ces rires bruyants poussés par des milliers de poitrines, ces « zagharit » roucoulés par les jeunes femmes cachées derrière le grillage des balcons, ne peuvent se décrire ; il faut avoir été témoin de ces scènes populaires pour s'en faire une idée, et Rosette est la seule ville de l'Égypte, peut-être de tout l'Orient, qui offre chaque année ce curieux spectacle.

On a trouvé à Rosette beaucoup de restes de monuments antiques égyptiens et arabes, qui ont été employés aux constructions modernes. Toutes les mosquées et la plupart des maisons sont supportées par des anciennes colonnes de marbre blanc, de granit et de porphyre, placées sans ordre, quelquefois renversées avec leurs chapiteaux pour bases. Sur plusieurs linteaux de portes, on rencontre des inscriptions arabes ayant rapport à de pieuses maximes ou au texte du Qoran, ce qui fait conjecturer que ces pierres sur lesquelles elles sont gravées, ont dû faire partie de quelques édifices publics, de *sabils* (fon-

taines) principalement, érigés par la charité musulmane.

La grande mosquée Zaghloul (gam'ea Zaghloûl), dans la partie méridionale de la ville, répondait jadis à la mosquée d'El-Azhar au Caire et à celle de Saïd-el-Bédaouî à Tantah ; elle a été délaissée au profit de la mosquée El-Mahally située au nord près de la gare du chemin de fer. Ce temple de l'islam est tenu en grande vénération à cause du tombeau qui contient les restes du cheikh Si-Ali-el-Mahally ; on y célèbre les prières publiques et la cérémonie du *Meirag*. Ce que l'on remarque le plus dans ce monument est sa fontaine aux ablutions, dont les proportions sont extraordinaires. Au centre de la ville, le haut minaret appartenant à la mosquée funéraire de Si-el-Gen'dy, attire de loin l'attention. Deux autres mosquées, celle d'El-Abbasy, près de la redoute de ce nom, et celle d'El-Baouâb, presque abandonnée, complètent la courte énumération des édifices religieux de Rosette qui méritent d'être visités. A trois kilomètres de la ville, en remontant le Nil, on rencontre une forteresse voisine de la mosquée Abou-Mandour ; cet endroit est un but de promenade pour les habitants de Rosette qui s'y rendent le jeudi et le vendredi. Chaque année on y célèbre un « moûlid » auquel prennent part plus de trente mille personnes.

La fameuse *pierre bilingue* dite *pierre de Rosette*, qui a servi de point de départ pour toutes les études hiéroglyphiques, a été découverte en 1798 par les

ingénieurs de l'expédition française, en creusant les fondations du fort Saint-Julien situé à quatre kilomètres et demi au nord de la ville. L'inscription de cette pierre contient trois textes superposés : le premier en caractères hiéroglyphiques tels qu'ils sont représentés sur les monuments, le second en écriture démotique comme celle des papyrus, et la troisième en grec. Le génie pénétrant de François Champollion donna, à l'aide du texte grec et de la langue copte, la traduction des deux sortes d'écritures pharaoniques, et par un prodigieux effort d'induction et de divination, il reconstitua l'alphabet égyptien. Ce fut Champollion qui le premier réussit à fixer sur des bases solides les principes de la lecture de ces signes inconnus dont le secret était mort depuis si longtemps. Au mois d'août 1801, lors de la capitulation d'Alexandrie, la *pierre de Rosette* tomba aux mains des Anglais; elle est actuellement à Londres au British Museum.

ABOUKIR

A l'extrémité du rivage qui d'Alexandrie s'étend en ligne droite du sud-ouest au nord-est, est situé le promontoire qui ferme à l'ouest la baie de ce nom. Près des forts de la côte on reconnaît les vestiges d'une grande ville dont les restes ont été exploités pour la construction des forts. Aboukir n'a d'intéressant que les souvenirs militaires qui se rattachent à son nom, et dont les plus célèbres sont les batailles du 1er août 1798, où la flotte française fut détruite par Nelson, et celle du 25 juillet 1799, où Bonaparte avec 6,000 hommes, anéantit une armée turque de 20,000.

Bataille navale d'Aboukir. — La flotte qui venait de transporter en Égypte Bonaparte et sa fortune, s'était arrêtée dans la rade d'Alexandrie. Après avoir constaté que ses vaisseaux ne pouvaient entrer dans le port sans courir de graves dangers à cause des écueils qui en défendent l'accès, le général en chef donna l'ordre

à l'amiral Brueys d'appareiller soit pour Corfou, soit pour Toulon. Mais l'amiral au lieu d'obéir, prit sur lui de ne pas trop s'écarter de l'armée française et alla mouiller dans la rade d'Aboukir. Son escadre se composait de seize vaisseaux de haut bord qu'il disposa en ligne de bataille en cas d'événement; Brueys montait l'*Orient* et se réserva le commandement du centre et de l'aile gauche; il confia l'aile droite au contre-amiral Villeneuve, dont la complète inaction fut la cause de la défaite, et la division légère au contre-amiral Decrès.

On était au 1er août 1798. Vers quatre heures du soir des voiles anglaises furent signalées : c'était l'amiral Nelson qui, après avoir couru toute la Méditerranée à la recherche de l'armée française, arrivait avec quatorze vaisseaux de ligne. Brueys pris à l'improviste, ne croyait pas à un combat immédiat; mais l'amiral anglais avait conçu un plan d'attaque dont l'audace même assura la réussite. Il était environ sept heures, et le soleil allait disparaître à l'horizon lorsque l'action commença. De chaque côté on se battait avec une ardeur extraordinaire. Quand la nuit vint couvrir la baie, le combat continua dans l'obscurité avec le même acharnement. Dès le début, Brueys qui s'était établi sur la dunette de son vaisseau avec son état-major, avait été blessé à la figure; vers huit heures il fut atteint par un boulet qui le coupa presque en deux. On s'approcha pour l'enlever et l'emporter au poste des blessés. Il s'y opposa : « *Un*

amiral, dit-il d'une voix ferme, *doit mourir en donnant des ordres!* » Il resta sur son banc de quart, demanda du tabac et ne survécut que dix minutes. A bord du *Tonnant,* le capitaine du Petit-Thouars était mutilé du bras droit, mutilé des deux jambes. A bord du *Franklin* le capitaine Gillet, criblé de blessures, avait dû remettre son commandement au capitaine Martinet, dont la frégate *la Sérieuse* avait coulé, et qui était parvenu à gagner le *Franklin* à la nage. Le contre-amiral Blanquet-Duchayla, qui montait également le *Franklin,* était à moitié assommé par un débris de vergue. N'importe! une même ardeur animait les marins de l'*Orient,* du *Tonnant,* du *Franklin* et la ligne anglaise commençait à plier. Si à ce moment Villeneuve avec ses cinq vaisseaux et ses deux frégates, avait pris part au combat au lieu de se renfermer dans une coupable inaction, il ne restait plus un seul vaisseau à Nelson.

A onze heures moins un quart l'*Orient* sauta. Aucune description ne saurait donner une idée de la sublime horreur d'un pareil spectacle. L'immense gerbe de feu qui s'élança des flancs du navire embrasé, avec un fracas cent fois plus terrible que le bruit du tonnerre, éclaira tout l'horizon et sembla s'élever jusqu'au ciel. A cette éblouissante clarté, à cette épouvantable détonation, succéda une obscurité profonde, un silence effrayant. Ce silence fut interrompu pendant quelques secondes par la chute des mâts, des vergues, des canons, des débris de toutes

sortes qui, lancés à une hauteur prodigieuse, retombaient les uns après les autres dans la mer, puis se prolongea environ un quart d'heure. Vers minuit, six bâtiments français avaient ou coulé bas, ou été pris à l'abordage. Le lendemain 2, à six heures du matin, trois autres navires étaient échoués; deux furent pris, mais le troisième, le *Tonnant*, se défendit avec une telle énergie que les Anglais finirent par l'abandonner pour se porter en masse contre le *Franklin* à bord duquel le feu avait pris quatre fois, qui était démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, et qui avait toutes les pièces de sa deuxième batterie démontées. Les intrépides défenseurs de ce vaisseau qu'entouraient alors cinq bâtiments anglais, s'acharnaient à combattre; il était plus de midi et le *Franklin* tenait toujours. Le contre-amiral Blanquet-Duchayla, que le chirurgien était parvenu à sortir de son évanouissement, mais que la violence du coup qu'il avait reçu à la tête privait encore de l'ouïe et de la vue, ne cessait quoique sourd, quoique aveugle, d'exciter son équipage du geste et de la voix. A une heure et demie on vint lui dire qu'il ne restait plus à bord que trois pièces de canon en état de faire feu. « *Tirez toujours*, s'écria-t-il, *notre dernier boulet sera peut-être funeste à l'ennemi.* » Plus des deux tiers de l'équipage avaient été tués ou étaient blessés; le reste harassé de fatigue après un combat si long et si opiniâtre, eut bientôt le même sort. Quand les Anglais montèrent à l'abordage, le pont du *Franklin*

avait un aspect effrayant : les morts semblèrent tressaillir, les blessés poussèrent un cri de rage, et percés de coups ou mutilés, ruisselant de sang, ils combattirent encore debout, à genoux, dans toutes les positions; le dernier ne tomba que lorsque ses compagnons furent tous abattus par le sabre ou le pistolet des vainqueurs.

Pendant la défense héroïque du *Franklin*, défense sublime à laquelle Nelson lui-même rend justice, Villeneuve parut se réveiller et s'apercevoir qu'on se battait depuis la veille; il coupa enfin ses câbles, mais ce fut pour prendre le large!... il emmenait avec lui quatre de ses vaisseaux, les trois autres se jetèrent à la côte sans avoir combattu! Aussi bien, il pouvait fuir : la bataille était finie, la bataille était perdue, et par sa faute; car de l'aveu des Anglais, il eût décidé de la victoire si, même après l'explosion de l'*Orient*, il eût pris part au combat avec ses cinq vaisseaux et ses deux frégates.

Bataille du 25 *juillet* 1799. — Averti par une dépêche du général Marmont qu'une flotte de cent treize voiles venait d'entrer dans le port d'Aboukir, Bonaparte partit du Caire et se rendit à marches forcées vers Alexandrie; le 19 juillet il arriva à Rahmanîeh, centre de ralliement des divers corps d'armée qu'il attendait. Sur ces entrefaites, les troupes turques, au nombre de 20,000 janissaires sous la conduite de Moustapha-Pacha et de sir Sydney-Smith, avaient dé-

barqué, s'étaient emparées des premiers retranchements et d'une redoute occupée par une compagnie de Français. Ces premiers succès obtenus, les Turcs avaient pris position et s'en étaient tenus là. Marmont qui commandait la division d'Alexandrie, avait trop peu de soldats pour marcher à l'ennemi.

Bonaparte s'avança près du camp d'Aboukir, et prépara ses lignes d'attaque de manière à priver les ennemis de toute communication avec les Mamelouks dont ils pouvaient espérer des secours. Il n'avait encore près de lui que les divisions Lannes, Rampon et Murat : 6,000 hommes à peine! Ce fut avec cette poignée de soldats qu'il engagea la bataille. Il donne 1,800 hommes à Lannes et le lance contre la gauche de l'ennemi, il en donne autant à Destaing et l'envoie attaquer l'aile droite, puis il partage en trois le corps de cavalerie de Murat, en conserve un pour former la réserve, et pousse les deux autres à droite et à gauche. Les tirailleurs de Lannes et de Destaing s'engagent bientôt avec les tirailleurs de Moustapha. Les Turcs maintiennent le combat avec succès jusqu'au moment où Murat, pénétrant par leur centre, coupe ainsi la communication de leurs lignes. Les troupes du pacha perdent alors contenance et se replient d'un côté vers le lac, de l'autre vers la mer. Les colonnes de Lannes et de Destaing, qui ont gravi les hauteurs que les janissaires viennent de quitter, en descendent au pas de charge et les poursuivent la baïonnette dans les reins; neuf à dix mille fuyards se précipitent dans

l'eau pour échapper à la mitraille de l'artillerie et se noient presque tous. Moustapha se voit perdu; il réussit à rallier son armée et marche au premier rang, résolu de vendre chèrement sa vie. Bientôt on se bat corps à corps. Les Turcs, après avoir déchargé leur fusil et leurs deux pistolets, font étinceler leur sabre, mais ils tombent sous les coups des baïonnettes des grenadiers; à mesure qu'ils succombent, des troupes fraîches les remplacent et combattent en désespérées. Un moment les braves de la 18e demi-brigade parviennent à refouler ces furieux, mais ils sont arrêtés par le feu plongeant de la redoute qui protége les janissaires. Le général Fugières qui dirige l'attaque de cette redoute, reçoit une blessure à la tête; il continue d'exciter ses soldats par l'exemple de son intrépidité; un boulet lui emporte le bras gauche; il s'éloigne et dès lors ses troupes commencent à plier; l'adjudant général Leturcq, accouru avec son bataillon, ne peut tenir longtemps devant la furie de l'ennemi. Murat déchaîne sa cavalerie mais sans succès. Bonaparte ne perdait rien de ce qui se passait; il attendait une circonstance favorable pour lancer sa réserve.

Tandis que les Turcs, certains de la victoire, s'avancent pour couper les têtes aux morts, Bonaparte envoie sa réserve dont la présence ranime le courage des grenadiers. Les Turcs sont cernés de toute part; la frayeur et le désordre se mettent dans leurs rangs; chaque janissaire ne songe plus qu'à

sauver sa vie par la fuite; Murat s'empare lui-même de Moustapha, tandis que Sydney-Smith réussit à gagner les vaisseaux qui attendaient au large.

La victoire fut complète; ce fut une brillante revanche du désastre du 1er août de l'année précédente. Vers le soir quand tout était terminé, Kléber arrivait avec sa division. Transporté d'enthousiasme au récit de cette bataille, il court vers Bonaparte, le soulève dans ses bras robustes en s'écriant : « *Général, vous êtes grand comme le monde.* »

ISTHME DE SUEZ

L'isthme qui sépare l'Égypte du continent asiatique, présente l'aspect d'une plaine basse, sablonneuse, dont le niveau est en général un peu inférieur à celui des eaux de la mer Rouge et de la Méditerranée, et dont les points les plus élevés ne dépassent pas de vingt mètres le niveau moyen des deux mers. Sa longueur n'est que de cent quarante kilomètres.

Jadis la mer Rouge s'avançait jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui le « Déversoir », et formait le golfe *Héroopolite* dont la partie septentrionale est actuellement indiquée par la dépression des *Lacs Amers*. En creusant le canal maritime, on a trouvé dans ce bassin et dans les sables qui interceptaient alors sa communication avec la mer Rouge, une grande quantité de coquillages semblables à ceux que l'on voit actuellement sur le rivage de cette mer. Un exhaussement du sol a certainement eu lieu à l'endroit où existe la station de *Chalouf,* et les eaux ont été peu à peu refoulées dans les parties basses.

Sur les bords de la Méditerranée, de nombreux indices peuvent faire croire à un soulèvement du sol : les baies s'oblitèrent, les pointes s'avancent de plus en plus, et l'on peut voir dans ces phénomènes l'effet d'une poussée verticale semblable à celle qui souleva autrefois le fond de la mer du Saharah. (V. É. Reclus, *la Terre.*)

Au temps où l'isthme de Suez était baigné par la mer Rouge et arrosé par les branches Tanitique et Pélusiaque du Nil, plusieurs grandes villes, dont on voit encore les vestiges, existaient dans ces parages. Les principales, dans les régions septentrionales, étaient *Tennis* et *Péluse;* les restes de la première se voient encore dans l'île de « Tenneh », sur la partie est du lac Menzaleh dont les eaux ont envahi les terrains autrefois arrosés par les trois branches orientales du Nil. Cette île renferme beaucoup de ruines de l'époque romaine, bains, tombeaux, débris de poterie, mais on n'y voit nulle trace d'inscription; les tombeaux sont voûtés, peints pour la plupart à l'extérieur, en rouge et en blanc.

Péluse était située au fond du golfe de ce nom, à 28 kilomètres est de l'embouchure du Canal maritime. Le nom égyptien de Péluse, « Phérômi », dérivait des terrains marécageux dont la ville était entourée; le nom de « Sîn » qu'elle porte dans l'Écriture Sainte, n'en est que la traduction hébraïque. C'est devant Péluse qu'en 527 avant J. C., Cambyse à la tête de l'armée perse, livra à Psa-

métik III une bataille sanglante qui lui ouvrit les portes de l'Égypte. C'est aussi près de cette même ville que le grand Pompée, fuyant les plaines de Pharsale où il avait été vaincu par César, fut lâchement assassiné dans sa propre embarcation par la garde que lui avait donnée le roi d'Égypte Ptolémée XII, auquel il était venu demander secours (48 av. J. C.). Aujourd'hui il ne reste de Péluse qu'un vaste champ de décombres parmi lesquels on trouve des fûts de colonnes brisés, des fragments de chapiteaux et de blocs de granit; ces débris sont entourés d'une enceinte carrée en briques rouges, percée de deux portes sur les faces nord et sud. Sur un monticule est le fort ruiné de « Tineh », qui défendait l'entrée de la branche Pélusiaque du Nil aujourd'hui comblée par les alluvions[1]. Sur un autre monticule, à l'est, appelé « el-Qasr » (le château), on reconnaît les fondations d'un fort, probablement la citadelle. Ces vestiges de l'ancienne Péluse sont aujourd'hui connus sous le nom d'*el-Amareïn'* ou de *Farâma,* mot arabe qui vient évidemment de Phérômi des Égyptiens.

A environ huit kilomètres sud-ouest de ces ruines, s'élève une colline appelée « Tell-el-Herr » où se voient encore les restes d'une enceinte en briques

[1] Cette forteresse et l'enceinte en briques sont de l'époque arabe. *Tîneh* qui en arabe veut dire boue, terre détrempée, rappelle incontestablement le *Sîn* hébraïque qui a la même signification.

cuites. C'est là sans doute le site de *Magdolum*, de l'itinéraire d'Antonin, que la Bible appelle *Migdol* (Exode, XIV, 1), mot qui dans les textes hiéroglyphiques signifie une tour, un fort. Il est question dans les inscriptions d'un *Migdol-en-Sakhet* dont la position géographique paraît correspondre à Tell-el-Herr.

Pline, dans son grand ouvrage intitulé *Histoire naturelle*, parle de plusieurs tribus arabes établies sur l'isthme de Suez, et particulièrement de celle des *Ansées*, au nord, dans les environs du mont Cassius. Les Ansées tiraient leur nom de la tribu même qu'ils habitaient, appelée hiéroglyphiquement « Hazîna » ou « Hazian' ». Cette dénomination d'origine arabe, se retrouve dans le nom moderne de *Qantarat-el-Haznah* qui désigne un passage au nord du Birket-el-Balah, sur la route de Salahîeh à El-Arich. On a l'habitude de traduire improprement ce nom par « le pont du Trésor », mais il est hors de doute que le mot Haznah dans son composé, n'a rien de commun avec Khazneh « trésor ».

Non loin et au nord-est de la ville actuelle de Salahîeh, sur les limites des marécages du lac Menzaleh, existent deux monticules de décombres appelés Tell-Defneh, dénomination qui ne permet pas de douter de son identité avec le lieu où s'élevait l'ancienne *Daphné* sur la branche orientale du Nil. Salahîeh paraît marquer le site d'*Hâ-ouar* (Avaris), ville déjà ruinée à l'époque de l'invasion des Hyksos,

et sur l'emplacement de laquelle Saitès, premier roi pasteur, établit un camp fortifié pouvant contenir plus de 200,000 hommes.

A trente kilomètres environ au sud de Daphné, était *Ramsès* fondée par Ramsès II (Sésostris) il y a environ trente-trois siècles. « Les Israélites, dit l'Écriture, bâtirent Ramsès dans le pays de Gessen, pour servir de place forte et de magasin au Pharaon. » Plus loin on remarque ce passage : « Le Pharaon qui régnait en Égypte à l'époque de Joseph fils de Jacob, donna au père de son ministre favori la terre de Gessen pour s'y établir, et Joseph mit Jacob en possession de la ville de Ramsès dans le pays le plus fertile de l'Égypte. » (*Genèse*, XLVII, 6 et 11.) Les vestiges de cette antique cité biblique se retrouvent aujourd'hui au Tell-el-Mahouta (ou Tell-el-Maskhouta), à droite du canal Ismaïlieh ; on y reconnaît encore les fondations d'un mur d'enceinte. En fouillant l'immense quantité de poteries brisées et les fragments de granit qui jonchent le sol, on a découvert une statue colossale représentant un roi assis, des sphinx, des stèles et d'autres monuments en granit portant tous le nom de Ramsès-le-Grand.

Dans la partie septentrionale des Lacs Amers qui formaient le golfe jadis alimenté par le flux de la mer Rouge, s'étendait la ville d'*Héroopolis*, sur le rivage même du golfe de ce nom. C'est là, d'après Flavius Josèphe, que Jacob, venant du pays de Chanaan, rencontra son fils Joseph. La position de cette

ville est parfaitement indiquée dans la version des Septante. Héroopolis, comme Ramsès, Avaris, Daphné, Migdol, faisait partie des places de guerre établies sur la frontière, et sa position sur le golfe lui donnait une certaine importance. A l'époque de sa fondation, Héroopolis possédait un temple d'Apis. On sait que le bœuf Apis était aux yeux des Égyptiens l'expression la plus complète de la divinité sous la forme animale ; à sa mort il prenait le nom d'« Osar-Hapi » dont les Grecs ont fait Sérapis ; Apis mort avait sa tombe dans les souterrains de son temple, appelés « Serapeum ».

Sous la domination des Perses, Héroopolis avait déjà beaucoup perdu de son importance ; le temple du Serapeum, presque abandonné, fut converti en forteresse et conserva toujours son nom. Les traces de ce monument sont encore visibles ; parmi les débris de constructions en briques cuites que le sable recouvre légèrement, on trouve des fragments de granit portant des caractères hiéroglyphiques et cunéiformes. Quelques kilomètres plus haut, on rencontre les ruines de *Taubastum*, ville dont l'histoire ne parle guère, et qui possédait un château fort où fut exilé Dracontius évêque d'Hermopolis.

Du Serapeum à Suez, plusieurs vestiges de monuments anciens sont reconnaissables le long du canal maritime. A la station de Kabret-el-Échouch, entre le versant du Gebel-Geneffé et le chenal qui fait communiquer les deux Lacs Amers, on voit sur un ma-

melon les restes d'un édifice circulaire dont quelques pierres mutilées portent des caractères hiéroglyphiques et cunéiformes, mais ces caractères isolés ne permettent pas de reconstituer aucune inscription. La présence des caractères cunéiformes fait supposer que ce monument remonte au temps des Perses; c'était sans doute un des postes militaires qui faisaient partie de la ligne de fortifications de la frontière de l'isthme, construit ou réparé par Darius Ier peut-être, quand ce prince, après la mort de Cambyse, fit continuer les travaux du canal de Nékao II.

Dans la partie méridionale de l'isthme, existait la ville d'*Arsinoé* appelée plus tard *Cléopâtris*, bâtie par Ptolémée Philadelphe en l'honneur de sa sœur dont il avait fait sa femme. On est encore incertain sur la position exacte de cette ville, située d'après Diodore, sur la mer Rouge au point où se terminait le canal de Ptolémée. Comme port, Arsinoé avait remplacé Héroopolis reléguée au fond de son golfe, dont les communications avec la mer Rouge devenaient de plus en plus difficiles par les apports de sable dus au mouvement des marées qui exhaussaient peu à peu les bas-fonds de la partie sud du golfe. D'après les renseignements donnés par les auteurs anciens, les ruines d'Arsinoé doivent se trouver à quelques kilomètres au nord de Suez, à la hauteur de la station du Kilomètre 146.

Plus rapprochée de Suez, et toujours au nord de la ville actuelle, était l'ancienne *Klysma*, place de

guerre mentionnée par Strabon, saint Épiphane et Abou-l' Féda, dont les ruines sont visibles sur le monticule appelé Tell-Kolzoum, que les Arabes désignaient autrefois sous le nom d' « el-Qal'ea » (la citadelle). De ce point on aperçoit, dirigés vers le nord, les restes d'une épaisse muraille qui de loin a l'apparence d'un banc de rochers. De la colline jusqu'aux bords de l'île du cimetière, à l'est, existent encore des ruines de constructions semblables qui paraissent avoir appartenu à une jetée ou à une digue. Les briques dont la maçonnerie est composée, sont reliées par un ciment très dur et très compacte; peut-être sont-ce là les vestiges des travaux exécutés par Darius pour contenir les eaux pendant le creusement du chenal par lequel le golfe Héroopolite communiquait avec la mer.

ANCIENS CANAUX.

Canal de Séti. — Quatorze siècles avant notre ère, Séti Ier ouvrit la navigation entre le Nil et la mer Rouge en agrandissant un canal d'irrigation qui, depuis une époque inconnue dans l'histoire, existait entre Bubaste et Héroopolis. Deux siècles plus tard, ce canal était comblé faute d'entretien, et les com-

munications entre le fleuve et la mer furent interrompues jusqu'au règne de Néchao II, près de six cents ans avant J. C.

Canal de Nékao. — Nékao II fils de Psamétik, suivit le même tracé et agrandit considérablement les dimensions de l'ancien canal; mais les travaux, sur le point d'être achevés, furent tout à coup arrêtés sur la prédiction de l'oracle de Bouto qui avertit le pharaon qu'il « travaillait pour les barbares ». Environ soixante-quinze ans plus tard, Darius successeur de Cambyse fit terminer ce canal et recreuser, sur une longueur d'à peu près quinze kilomètres, le chenal naturel qui reliait le golfe Héroopolite à la mer, et que l'action des marées commençait à obstruer.

Canal de Ptolémée. — Depuis la fondation d'Alexandrie, le commerce de l'Égypte avait pris une extension considérable. Ptolémée Philadelphe rétablit le canal de Darius, ensablé sur plusieurs points de son parcours et le perfectionna. Les anciens canaux, à cause des différences de niveau du Nil et de la mer, ne communiquaient pas directement avec le golfe; ils en étaient séparés par une large bande de terre qui servait de digue. Quand on reprit les travaux, le système des écluses était alors connu; on coupa la chaussée naturelle, et le nouveau canal fut muni d'un barrage composé de poutres que l'on pouvait enlever à volonté; cette écluse rudimentaire était

suffisante pour racheter la différence des niveaux, et empêcher l'action régulière des marées.

Canal de Trajan. — A la suite d'une famine occasionnée par l'insuffisance de la crue du Nil, l'empereur Trajan ordonna des travaux de curage et de canalisation afin de mettre l'Égypte à l'abri d'un nouveau désastre. Le canal de la mer Rouge encore une fois abandonné, fut remis en état de navigation. Hadrien successeur de Trajan, en assura l'alimentation en remontant la prise d'eau à la pointe du Delta. « Ce canal, dit M. de Lesseps, servit surtout à la décharge du trop-plein du Nil, et à l'irrigation de la région centrale de l'isthme, qui continua encore longtemps à être cultivée. »

Canal du Prince des Fidèles. — Après la conquête de l'Égypte et lorsqu'il eut bâti Fostat, le général Amr' joignit l'ancienne Babylone à la mer Rouge. A cette époque les Lacs Amers n'étant plus navigables, le tracé du nouveau canal allait directement de Fostat à Klysma (Tell-Kolzoum), en se dirigeant d'abord au nord-est, puis faisant une courbe, s'infléchissait vers le plateau du Gébel-Attaka. Les travaux, d'abord suspendus par ordre du kalife Omar qui craignait que cette voie ne facilitât les incursions des pirates, furent bientôt repris par ordre de ce même khalife à la suite d'une famine qui désola Médine et tout le Hedjaz en 639. Le canal d'Amr', appelé

Khalig Émir-el-Mou'minîn' en l'honneur d'Omar, fut en partie détruit en 767 par Al-Mansour, retiré à Baghdad qu'il venait de fonder, dans le but d'affamer Médine qui s'était révoltée. Depuis, le canal fut abandonné; seule la partie qui arrosait les terrains au nord de Fostat, fut entretenue, et plus tard le Caire s'étendit sur ses deux rives; le *Khalig* du Prince des Fidèles, réduit à une longueur de quelques kilomètres, servit, comme il sert encore aujourd'hui, à l'alimentation de la ville des Fatimites.

CANAL MARITIME DE SUEZ.

Bonaparte est le premier qui, dans les temps modernes, ait eu la pensée de réunir de nouveau la Méditerranée à la mer Rouge. M. Lepère, ingénieur en chef, qu'il chargea d'étudier la question, présenta deux projets : un canal d'Alexandrie à Suez, pour le mouvement commercial de l'intérieur, et un canal maritime de Suez à Péluse, pour le transit des navires d'une mer à l'autre. De 1825 à 1846 plusieurs projets furent étudiés sans amener de résultat pratique.

En 1847 M. Paulin Talabot, membre d'une commission internationale formée l'année précédente, présenta un projet de canal dérivé du Nil, faisant communiquer Alexandrie à Suez en parcourant une

distance de quatre cents kilomètres. En 1856 un autre projet présenté par MM. Barrault, allait de Suez à Damiette à travers le désert et le lac Menzaleh, puis rejoignait Alexandrie par le lac Bourlos et Rosette après un parcours de plus de cinq cents kilomètres. Mais tous ces projets basés sur l'alimentation du canal par le Nil, ne pouvant offrir des garanties sérieuses d'exécution et de durée, furent abandonnés.

Sur un firman de concession signé le 30 novembre 1854 par le vice-roi Saïd-Pacha, M. de Lesseps fit explorer l'isthme avec le plus grand soin par MM. Linant-Bey et Mougel-Bey. Le rapport de ces deux ingénieurs fut la création d'une voie maritime de Suez à Péluse en passant par les lacs *Amers, Timsah* et *Balah,* sur une longueur de cent cinquante kilomètres, avec une écluse de cent mètres à Suez. M. de Lesseps soumit ce projet à une commission internationale réunie pour la première fois le 30 novembre 1855. Le tracé un peu modifié dans sa partie nord, fut reporté sur un point de la côte à vingt-huit kilomètres ouest de Péluse, où les fonds étaient plus bas et plus rapprochés du rivage; du reste le golfe de Péluse, exposé à l'action des mouvements de la mer, était trop sujet aux ensablements. L'écluse fut supprimée. Une *Compagnie universelle du Canal maritime de Suez* fut constituée et les travaux commencèrent avec un petit nombre d'ouvriers en avril 1859, du côté de la Méditerranée. Presque aussitôt arrêtés par suite de difficultés diplomatiques, ils ne

furent réellement repris qu'un an après. Un canal d'eau douce, le canal de l'Ouady, qui avait sa prise à Zagazig et se perdait aux environs de Gassassine, fut prolongé jusqu'au lac Timsah. Les machines fonctionnaient en quantité ; plus de vingt mille ouvriers, un nombre considérable de chameaux étaient employés aux travaux. Le 18 novembre 1862, les eaux de la Méditerranée pénétraient dans le lac Timsah, le 18 mars elles s'écoulaient dans les lacs Amers par un « déversoir » établi dans la tranchée du Serapeum ; les eaux de la mer Rouge y arrivèrent à leur tour, et le 17 novembre 1869, le canal fut inauguré. L'ouverture du Canal maritime fut un grand événement ; plusieurs souverains y assistèrent ou s'y firent représenter officiellement. Les fêtes ordonnées par le khédive Ismaïl se passèrent à Ismaïlia, sur le lac Timsah ; elles furent vraiment dignes du prince libéral qui régnait alors, et telles que le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui y furent conviés.

Le canal de Suez a 160 kilomètres de longueur, 60 à 100 mètres de largeur au niveau de l'eau et 22 mètres au plafond ; sa profondeur, de partout supérieure à 8 mètres, atteint 9 mètres en certains endroits. La circulation des grands navires est facilitée par des garages établis de loin en loin sur une distance variant entre dix et quatorze kilomètres. Les dépenses nécessitées par cet immense travail dépassèrent quatre cents millions.

PORT-SAÏD

L'origine de Port-Saïd ne remonte qu'à la création du Canal. Les commencements furent difficiles; et ceux qui les premiers dressèrent leur tente sur cette plage déserte, privés d'eau potable, manquant de tout, étaient certainement courageux et méritent, comme l'a dit M. de Lesseps, d'être appelés les pionniers de l'isthme. Des baraques en bois bâties sur pilotis formèrent le noyau de la ville future; peu à peu ces habitations primitives firent place à des constructions plus solides, et aujourd'hui Port-Saïd possède de belles maisons à l'européenne disposées sur un plan régulier, des quais encombrés de marchandises, un square où la musique se fait entendre deux fois par semaine, des jardins en pleine végétation; on y trouve, en un mot, toutes les commodités, tous les agréments d'une grande ville. La population s'élève à 16,500 habitants.

Du côté de la mer on pénètre dans l'avant-port entre deux jetées dont la plus longue, celle de l'ouest,

forme une ligne brisée de 2,500 mètres; l'autre, éloignée de la première d'environ un kilomètre et demi, a 1,900 mètres; le passage entre les musoirs dépasse 800 mètres. Ces digues sont formées de blocs rectilignes artificiels, d'un poids de 20,000 kilos, composés de sable et de chaux hydraulique; ils ont été exécutés par MM. Dussaud frères.

Le phare, unique dans son genre, a l'aspect d'un immense monolithe; il a été construit en béton, comme les blocs des jetées, par la société Coignet frères. Sa hauteur totale est de cinquante-sept mètres, et de cinquante-quatre au foyer. C'est un phare de premier ordre; son feu électrique est scintillant, à éclipses de trois en trois secondes, et d'une portée de plus de vingt milles en mer; les éclats de la lumière sont produits par une lanterne rotative à dix-huit faces de cristal périscopique, faisant un tour par minute. L'appareil, de la maison L. Sautter de Paris, fonctionne avec la plus parfaite régularité. Au pied de la tour octogone, deux machines à vapeur de chacune six chevaux de force, sont appliquées aux électro-aimants.

En s'éloignant du phare, un chenal de deux cents mètres de large sur à peu près le double de longueur, donne accès dans le port proprement dit composé de quatre bassins. Le premier, le *bassin du Commerce,* a deux cents mètres de côté; il est affecté au cabotage. Le *bassin de l'Arsenal* qui vient ensuite (380 mètres sur 150) est entouré par les ateliers et

les chantiers de la Compagnie, et contient les dragues, les bateaux de l'administration, en général tout le matériel flottant. Le *bassin Chérif,* un peu plus au sud-ouest (325 mètres sur 150), est destiné aux grands navires. Enfin le *grand bassin Ismaïl,* en face des précédents, occupe une surface de trente-sept hectares, avec des fonds de huit mètres au minimum. A son extrémité méridionale s'ouvre le canal maritime sur une largeur de cent trente-trois mètres.

Nulle ville au monde ne peut, comme Port-Saïd, offrir un aspect plus varié de types appartenant à presque tous les pays du globe; aucun navire n'y passe sans s'y arrêter, et des groupes cosmopolites débarquent un instant pour visiter cette ville plus cosmopolite encore. Ces groupes regardent curieusement les maisons à un ou deux étages, entourées de vérandahs, ne sachant peut-être pas qu'hier encore, à la place de ces habitations confortables, il n'y avait que de misérables cabanes, unique abri des travailleurs; ils s'arrêtent sous les ombrages du square de la place de Lesseps, ne se doutant guère que le prototype des jardins du pays fut une touffe d'herbe renfermée dans une caisse de sapin d'un pied cube, que l'on regardait alors comme un phénomène de végétation; en voyant des fontaines publiques au coin des principales rues et les tonneaux d'arrosage, ils ne songent guère non plus que cette eau, autrefois apportée de Damiette à dos de chameau et distribuée

avec la plus grande parcimonie, était plus précieuse que le vin le plus exquis.

Port-Saïd est une ville toute commerçante; son nom, qui lui a été donné en l'honneur du vice-roi Saïd-Pacha, signifie également « heureux »; c'est d'un bon augure. Son avenir est sans contredit des plus brillants, et lorsque le canal destiné à remplacer les conduites incommodes qui amènent l'eau douce d'Ismaïlia sera exécuté, quand une ligne de chemin de fer aboutissant à Salahîeh, facilitera les communications avec l'intérieur, Port-Saïd deviendra rapidement la rivale d'Alexandrie. Cette ville du Canal a tous les éléments nécessaires pour se développer; mais il est essentiel que pour cela le gouvernement égyptien et la Compagnie lui en facilitent les moyens. Son isolement ne la rend accessible, de l'intérieur, que par la voie du canal maritime, tandis que si un chemin de fer la reliait au Delta, la plupart des produits de la Haute et de la Basse-Égypte, à destination de l'Europe, passeraient tout aussi bien par Port-Saïd que par Alexandrie, et *vice versa*. Port-Saïd alors, profitant de ces avantages joints au bénéfice de sa position sur le Canal, prendrait en peu d'années une extension considérable. Un voyageur se rendant aux Indes, et qui probablement n'avait passé qu'une heure à Port-Saïd, ou peut-être avait écrit ses impressions sans quitter le pont du navire, a dit que cette ville « doit s'atrophier un jour faute de pouvoir étendre son territoire... » Est-ce donc si difficile de com-

bler les marécages des bords du lac Menzaleh avec les sables de la côte, et de les consolider par une digue! Que ce voyageur pessimiste se rassure, Port-Saïd est tranquille sur son avenir et n'en a nul souci.

SUEZ

Suez occupe sur la mer Rouge la même position que Port-Saïd sur la Méditerranée, sa fondation remonte au quinzième siècle, époque à laquelle l'antique Klysma fut abandonnée. La ville est divisée en deux parties : l'une est l'ancienne bourgade qui existait avant le percement de l'isthme, l'autre, habitée par les Européens, a pris naissance en même temps que le canal maritime. Le quartier arabe est composé d'une agglomération de maisons d'apparence chétive, et percé de rues étroites, tortueuses, malpropres, dont quelques-unes sont recouvertes de haillons pour tempérer les rayons du soleil. Là se trouvent deux mosquées, monuments sans caractère, et un bazar qui ne paie pas de mine, il est vrai, mais dont les boutiques sont fournies de tous les produits de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, de la Chine et du Japon.

Anciennement l'eau douce était apportée à dos de chameau, des « Fontaines de Moïse » à douze kilo-

mètres de la ville, sur la côte de la péninsule Sinaïtique; lors de l'exploitation de la ligne du chemin de fer du Caire à Suez, on la recevait par cette voie dans des vagons-citernes. Au commencement de 1864, un canal dérivé de celui de l'« Ouady » amena l'eau du Nil sur les rivages du golfe, au point même où venait se déverser le canal d'Amr', à la grande surprise des habitants qui n'avaient jamais eu grande confiance en la réalisation d'un pareil projet, bien des fois sur le point d'être exécuté et toujours ajourné. A partir de cette époque, Suez se développa rapidement, et sa population qui ne comptait guère que 1,500 Arabes et une trentaine d'Européens, Grecs pour la plupart, atteint aujourd'hui le chiffre de 11,200 habitants.

Le port de Suez est excellent et peut contenir plus de cinq cents navires de fort tonnage; il comprend une rade protégée par des digues et des lignes de quai. Un large terre-plein d'un kilomètre de longueur, parcouru par une voie ferrée qui vient rejoindre le chemin de fer d'Alexandrie à Suez par Ismaïlia, sépare les bassins du *Commerce* et de l'*Arsenal;* au fond de ce dernier, le plus rapproché du canal maritime, est une cale de radoub d'une belle exécution, et dont les dimensions permettent d'y faire entrer un navire du plus fort tonnage. Tous ces travaux, commencés en 1862, ont été exécutés par MM. Dussaud pour le compte du gouvernement égyptien.

Au sud-est de la ville, et en face des bureaux de

l'administration, s'élève le buste en bronze du lieutenant Waghorn; d'un côté du piédestal est un bas-relief allégorique; sur la face opposée on lit cette inscription : « *La Compagnie universelle du Canal maritime de Suez a élevé ce monument au lieutenant Waghorn, né à Chatham en* 1810, *mort à Londres en* 1849, *dont le dévouement, la persévérance et l'énergie ont ouvert la route de terre à travers l'Égypte pour établir la communication postale entre l'Occident et l'Orient.* »

ISMAÏLIA

Au milieu de l'isthme de Suez, existait à l'époque des travaux du canal maritime, une vaste dépression du sol dont les bas-fonds, saturés de matières salines depuis des siècles, recevaient les infiltrations d'eau douce provenant des sources d'un banc de rochers calcaires appelé Gébel-Dabah ou « Plateau des Hyènes », et quelquefois pendant le temps des grandes crues du Nil, l'excédant des eaux que l'inondation rejetait jusque dans le lit desséché de la branche pélusiaque et dans le sillon de l'ancien canal des Pharaons. Les bas-fonds reprenaient alors leur niveau, les mares fangeuses se transformaient en lac immense dont l'eau saumâtre, presque cachée par les roseaux parmi lesquels s'ébattaient des sauriens de toute espèce, servaient aussi à désaltérer les chameaux des caravanes qui se rendaient en Syrie. Parfois couvert d'une végétation désordonnée en hiver et desséché en été, le plus souvent à l'état de marécage aux exhalaisons malsaines, ce vaste bassin perdu dans les sables du désert, était appelé lac *Timsah* ou du Crocodile.

En 1862, la création d'une ville sur la partie septentrionale du lac fut décidée, et au mois d'avril la première pierre fut posée[1]. De nombreuses constructions s'élevèrent rapidement, le personnel et les bureaux de la Compagnie, alors à Damiette, furent transportés dans la nouvelle ville d'abord appelée Timsah, puis *Ismaïlia* à l'avénement du vice-roi Ismaïl-Pacha qui succéda à son oncle Saïd le 18 janvier 1863. Ismaïlia fut très florissante pendant la dernière période des travaux du Canal; à distance presque égale de Port-Saïd et de Suez, elle était naturellement le centre de tous les services; malheureusement sa fortune s'est écroulée à la cessation des travaux, et aujourd'hui la moitié de ses maisons sont inhabitées; mais elle n'en reste pas moins la plus belle ville de l'isthme, et ses magnifiques plantations qui se détachent en vigueur sur le ciel bleu, la font de loin ressembler à une émeraude perdue au milieu des sables arides, et dont le saphir du lac rehausse encore l'éclat.

Ismaïlia était naguère le plus délicieux séjour qu'on puisse rêver; elle était avec raison réputée l'Éden de l'isthme, les Champs Élysées où les maux et les soucis étaient inconnus; comme l'auteur de

[1] A l'angle des rues Sala et Negrelli est le buste du comte Sala (1802-1867), érigé en 1868 et portant l'inscription suivante : *Le 27 avril* 1862, *le comte Sala, inspecteur général de la Compagnie du Canal de Suez, pose, au nom du président fondateur, la première pierre d'Ismaïlia.*

Télémaque, on pouvait dire : « Là, plus de douleur, « plus de vieillesse; les ondes du « Timsah » y fai« saient oublier tous les tourments de la vie; on « conservait toujours l'âge où l'on avait été le plus « heureux »; quand tout à coup la fièvre apparut et jeta la consternation parmi les paisibles habitants de la petite ville. Quelques étangs marécageux formés par les infiltrations du « canal de ceinture », où l'eau croupissait, étaient l'unique cause de l'épidémie; la conjurer était chose facile : il s'agissait de combler les étangs, foyers d'infection. Une commission sanitaire fut organisée, et fonctionna en faisant preuve d'une rare perspicacité et en déployant un courage qui ne se démentit pas un seul instant. Dès la première séance, un des doctes praticiens déclara de bonne foi et avec conviction, que la fièvre était due à la trop grande abondance de végétation qui répandait trop de fraîcheur sur Ismaïlia, fraîcheur empreinte d'une certaine dose d'humidité dont l'action, pernicieuse assurément, influait sur la santé publique. Quelques membres se récrièrent; « Hippocrate disait oui, Galien disait non »; la majorité opina du bonnet, et l'oracle d'Épidaure conclut qu'il fallait abattre tous les arbres, couper tous les arbustes, arracher toutes les fleurs, toutes les plantes potagères, qui se trouvaient dans la ville ou aux alentours; les orangers, les citronniers, membres réputés les plus gangrenés, devaient être amputés les premiers.

Une armée d'ouvriers fut employée à cette œuvre

de destruction, au grand émoi de la population qui cherchait en vain à comprendre comment il se faisait que des arbres qui partout ailleurs avaient des effets si salutaires, pouvaient ici engendrer des maladies; quelques habitants insinuèrent qu'avant d'arriver à ces extrémités barbares, on aurait dû commencer par combler les marais dont la proximité devait être à craindre, au moins en ce moment. Pour apaiser les réclamations réitérées des mécontents, on renversa trois ou quatre dunes de sable et les marais disparurent. Le résultat de cette opération ne se fit pas attendre : à la grande surprise de la commission sanitaire la fièvre cessa comme par enchantement... Les travaux d'abatage furent arrêtés; mais déjà une grande quantité de tamarix, de mimosas, d'acacias, de grenadiers, d'orangers, de jeunes palmiers, d'une vitalité extraordinaire, avaient été ravagés, et gisaient sur le sol, saignant les dernières gouttes de leur sève abondante par les blessures mortelles que leur avaient faites la hache et la scie des disciples d'Esculape.

Malgré toutes ses mutilations, Ismaïlia est restée toujours coquette; sa place Champollion, ombragée d'acacias-lebbek dont les branches touffues s'entrecroisent capricieusement et défient les rayons du soleil, ses belles avenues où le soir on va respirer l'air du désert mêlé à la brise du lac, ses jardins où les plantes exotiques et indigènes grandissent sous les rameaux des palmiers, donnent à cette oasis un aspect

des plus attrayants. La vie y est douce et tranquille; on se fréquente peu ou pas du tout il est vrai, mais en revanche on y médit beaucoup; c'est depuis quelque temps la plus voluptueuse distraction dans laquelle se délecte particulièrement le beau sexe des rives du Timsah, et si jamais Ismaïlia vient à changer de nom, celui de « Cancanopolis » serait sans conteste celui qu'il justifierait le mieux. Malgré ses imperfections, Ismaïlia a quelque chose de magnétique qui attire ceux qui l'ont habitée; là plus que dans toute autre partie de l'Égypte, on subit cette influence inexplicable qui a donné lieu à ce dicton : « Qui a bu de l'eau du Nil reviendra forcément en boire... » Combien de ceux que j'ai vus quitter Ismaïlia en l'accablant de malédictions sont revenus s'asseoir sous ses frais ombrages et se baigner dans les eaux limpides de son lac!... J'ai aussi habité Ismaïlia; les plus doux moments de ma jeunesse s'y sont écoulés, et chaque fois que je retourne passer deux jours au milieu des amis que j'y ai laissés, j'éprouve un bonheur indicible. Mille objets qu'une longue absence n'a pu me faire oublier, rappellent mes souvenirs. Les petites maisons basses aux toits inclinés et blanchies à la chaux sont restées les mêmes, mais hélas! la plupart sont vides ou tombent en ruine. Pauvre Ismaïlia! l'étranger qui te voit en passant s'extasie d'abord devant ta riche nature dont les beautés s'offrent à ses yeux ravis, mais bientôt il se retire le cœur navré en pensant combien tu es maltraitée par le sort!

A l'extrémité nord-est de la ville, près du palais construit par le khédive Ismaïl pour les fêtes de l'inauguration du Canal, la villa des « Fontaines » épanouit ses magnifiques bosquets à l'ombre desquels fonctionnent jour et nuit les machines qui alimentent les réservoirs placés sur les dunes de l'ancien campement d'El-Gisr, et d'où l'eau s'écoule d'elle-même par des conduits en fonte jusqu'à Port-Saïd; ces réservoirs sont placés à seize mètres au-dessus du centre des pompes à feu qui débitent en moyenne mille tonnes d'eau par jour. Des béliers installés par M. Royer de la Compagnie des Eaux, à quatre mètres et demi au-dessous de l'étiage du canal Ismaïlieh, au village arabe, peuvent élever en vingt-quatre heures treize mille mètres cubes, quantité plus que suffisante pour les besoins d'une petite ville dont la population n'est guère supérieure à 3,000 habitants. Ce canal Ismaïlieh, qui a sa prise d'eau au Caire, borde le grand boulevard Mohammed-Ali et va rejoindre l'extrémité septentrionale du lac au « Chantier VI ». De l'écluse d'« amont » une belle avenue d'acacias descend en pente douce jusqu'au Timsah; c'est le lieu de rendez-vous préféré des étrangers qui viennent pendant la saison chaude, chercher un asile à l'hôtel Braillard situé au milieu de jardins toujours fleuris, séjour enchanteur qu'eussent envié les dieux de l'Olympe, et qui attirent à l'heureux Braillard les compliments les plus flatteurs, auxquels il répond avec justesse que nul pays du monde ne pourrait offrir

un coin de terre aussi charmant, placé sous un climat aussi pur, arrosé par l'eau fertilisante du Nil et baigné par un lac où les mers d'Orient et d'Occident viennent marier leurs ondes.

Pendant la guerre de l'insurrection, cent trente-huit navires étaient mouillés dans le lac Timsah. Les marins anglais débarquèrent dans la nuit du 20 octobre 1882. A cette époque la surexcitation des esprits était à son comble. Les employés de la Compagnie, s'attendant chaque jour à voir se renouveler à Ismaïlia les massacres d'Alexandrie, de Damanhour et de Tantah, s'étaient réunis cette nuit-là aux « Fontaines », et après avoir célébré de fraternelles agapes et les jeux funèbres à l'instar des anciens Grecs, ils venaient de se séparer en se donnant, comme aux Thermopyles, rendez-vous pour le lendemain chez Pluton. Le bruit de la fusillade qui balayait les rues, et des obus que l'*Orion* et le *Carysfort* lançaient dans la direction de Néfich les réveilla en sursaut et les glaça d'épouvante. Bientôt la panique cessa; on reconnut que c'étaient les troupes du général Wolseley qui commençaient leurs opérations pour marcher sur Tell-el-Kibir, et chacun se rendormit paisiblement.

Malgré son peu d'années d'existence, Ismaïlia a déjà ses légendes, les bords du Timsah ont été plus d'une fois le théâtre de scènes plus ou moins extraordinaires nées dans l'imagination féconde des conteurs arabes. Un soir en revenant d'une excursion aux ruines de Taubastum, je m'arrêtai dans un café

du quartier arabe, très fréquenté à cause des merveilleuses histoires que le cheikh Kandil y débitait. Le conteur était déjà en fonction quand j'arrivai, et terminait une histoire dont je n'entendis que la fin. A mon entrée il fit une pause qu'il remplit par une tasse de café ; puis reprenant son récit : ... «Donc l'enfant, continua-t-il, avait péri comme je viens de vous le dire; mais il s'agissait d'éviter les recherches de la justice, qui auraient fait découvrir le genre de mort violente à laquelle le pauvre petit être avait succombé. Faire disparaître son corps était chose impossible ; on eut alors recours à un médecin européen, un Juif que l'on appelait par dérision, à cause de sa barbe jaune, *Léhîyeh-Safrâ,* homme cupide, d'une conscience vaste, et toujours disposé à rendre des services quand son intérêt était en jeu, L'honnête praticien leva toutes les difficultés en établissant un état de décès en conséquence; jurant hypocritement sur la Bible et sur tout ce que l'on voulut que la mort de l'enfant, loin d'être l'effet d'un crime, était au contraire le résultat d'une affection toute naturelle ayant provoqué une congestion subite... On connut la vérité peu de temps après, mais il était trop tard; toutes les recherches vinrent se heurter aux dépositions du médecin juif, qui mettaient ainsi les coupables à l'abri des poursuites. Voilà, ajouta Kandil en matière de péroraison, et en inférant naïvement de ce récit qu'il avait entendu au Caire, que tous les médecins devaient ressembler à

celui-là, voilà à quoi sont bons ces prétendus savants qui ne connaissent point cette vérité du livre saint : « Nulle maladie n'est guérissable si telle n'est pas la volonté d'Allah. »

Quand le conteur eut fini de parler personne ne bougea; à ce signe il comprit que l'on attendait de lui une autre histoire. Il reprit ainsi après une courte pause :

On se rappelle qu'il y a une quinzaine d'années, une esclave géorgienne jeune encore, qui avait appartenu à feu Mourad-Effendi moudir de Kassala, mourut dans le quartier même où nous sommes, laissant une fille de douze ans, la petite Saïda, aux soins d'une vieille gouvernante, une négresse nommée Khadîga, comme la première femme de notre saint Prophète. Après les quarante jours consacrés au deuil, la négresse et l'enfant abandonnèrent leur demeure pour aller habiter, dans le quartier des chrétiens, une petite maison sur le bord du désert. On n'entendit plus parler d'elles; on ne les rencontrait jamais; quelquefois cependant, dans les deux premières années de leur séjour dans les « carrés », comme disent les employés de la Compagnie, on vit la négresse deux ou trois fois au marché du quartier grec, à l'époque des grandes fêtes; d'habitude les fellahs des environs qui vendent leurs denrées dans les rues, leur apportaient les provisions à domicile, sans toutefois jamais franchir le seuil du petit jardin dont la porte s'ouvrait sur les ruelles intérieures.

La jeune Saïda grandissait, et chaque année nouvelle apportait un nouveau tribut de charmes à sa personne. Un vieux cheikh presque aveugle lui avait appris à lire. En fille bien élevée et possédant quelques revenus, elle ignorait tous les travaux d'aiguille ou de broderie qui eussent pu la distraire; ses journées se passaient en lisant les aventures merveilleuses d'Antar, d'Abou-Zeyd ou de Zanaty-Khalîfa, les poésies de Moutenebbi, d'Abou-l'Eïleh-el-Maarrì, de Emrî-el-Qés et d'autres auteurs arabes de grande réputation. La tête penchée sur ses livres favoris, elle oubliait parfois le monde où elle vivait; sa jeune imagination s'exaltait; dans plus d'une circonstance elle se voyait mêlée aux personnages mis en action dans les scènes les plus extraordinaires, et ravie au récit passionné des amours de quelque héroïne des *Mille et une Nuits*, son esprit errait de Baghdad à Moussoul, des rivages du Gange aux bords du Nil. Elle s'endormait bercée par les chants plaintifs que la vieille Khadîga chevrotait à son oreille, rêvant qu'un bon génie lui apparaissait, l'étoile au front, et la transportait dans des régions inconnues, ou qu'un prince errant et malheureux déposait sur ses doigts un baiser qui lui donnait le frisson. Parfois le soir, elle faisait de longues promenades sur le chemin des « Fontaines » accompagnée de sa négresse, contemplant d'un air mélancolique les navires ancrés dans le lac, qui n'attendaient que les premiers feux de l'aurore pour continuer leur route; alors ses pensées

s'envolaient loin, bien loin de cette plage de Timsah où sa jeunesse s'étiolait sous le soleil ardent qui brûlait son cœur. Elle rentrait triste, les yeux humides, le cœur gros... Le lendemain de grand matin, elle s'en allait au Qarâfeh (cimetière), et dans la solitude du champ des morts, dans le silence du désert, agenouillée sur la tombe où reposait sa mère, le visage caché dans ses mains, elle donnait un libre cours à ses sanglots, priant le Ciel de la rappeler à lui plutôt que de la laisser sur cette terre où elle souffrait d'être seule, presque abandonnée du reste des vivants.

Ici le conteur s'arrêta et savoura une tasse de café en homme satisfait de son préambule, certain d'avoir piqué la curiosité d'un auditoire qui ne lui ferait pas défaut en ce moment, pendant que le maître de l'établissement faisait circuler un plateau sur lequel les pièces de cuivre tenaient la plus grande place. Au bout d'un instant le *rebab* grinça une sorte de ritournelle, et le narrateur reprit son récit :

Un jour, continua-t-il... Saïda avait alors seize ans; sa taille était flexible comme le roseau, sa chevelure noire avait des reflets roussâtres, comme celle des filles du Caucase, qui illuminaient son adorable visage dont les lignes étaient d'une pureté idéale. Lorsqu'elle appuyait langoureusement sa tête charmante sur sa main, une main d'enfant de huit ans, blanche comme les colonnes du « mihrab » de la grande mosquée de Damas, son âme tout entière se révélait dans l'expres-

sion de sa physionomie : sa petite bouche s'entr'ouvrait comme une grenade mûrie au soleil, ses narines frémissaient, ses yeux voilés par de longs cils noirs ressemblaient à l'azur du ciel pendant une nuit d'étoiles, et sa respiration haletante soulevait un sein qui lui eût donné une place parmi les houris du « Genen-el-Naïm ». Un jour donc que Saïda se rendait au « Qarâfeh », accompagnée du jeune Ali, esclave nubien qu'elle avait pris à son service, elle rencontra monté sur un chameau et portant un fusil en bandoulière, un jeune homme vêtu d'un costume mi-oriental, mi-européen.

— *Es-salam aleik,* où vas-tu, ma sœur, lui dit l'inconnu dans la langue harmonieuse du Qoran, tu vas sans doute déposer les fleurs que tu tiens à la main sur le tombeau de quelqu'un qui t'est cher; ton cœur est bon et généreux ; que tu sois bénie comme ce jour qui est le vendredi du dixième jour du mois sacré de Moharrem !

Saïda comme interdite en entendant ces paroles prononcées selon la forme arabe et d'une voix douce, garda le silence.

— Pardonne-moi, ma sœur, d'avoir osé t'adresser la parole et de troubler ainsi tes pensées; adieu, je continue ma route, *Allah yikoum maak* (que Dieu t'accompagne).

— Et toi... demanda-t-elle timidement, où vas-tu ?

— Moi !... reprit l'étranger après un moment d'hésitation, je ne sais pas... Le désert est vaste,

l'immensité est devant moi, je vais où me conduit mon chameau; ce soir je serais sans doute près de Salahîeh; je chasserai la gazelle pour me distraire et... peut-être je reviendrai demain dans cette Ismaïlia que je maudis. J'arrive d'El-Arich où j'ai passé huit jours chez le cheikh Abd-Allah; qui sait où je serai dans huit jours encore!... Mais toi, ma sœur, continua-t-il d'un ton plein de sollicitude, ne crains-tu pas de t'aventurer seule ainsi à cette heure? L'enfant qui t'accompagne ne pourrait te protéger en cas de mauvaises rencontres, et tu sais que les Bédouins qui rôdent de ce côté ont une mauvaise réputation, et que les « gellabs » de Syrie suivent cette route; l'éclat de tes yeux trahissent les beautés cachées sous ton voile; ne t'expose donc pas ainsi au danger.

— *Allah kérim*, répondit la jeune fille en soupirant.

— Je te quitte, adieu. Qui sait quand je te reverrai; dis-moi ton nom.

— Saïda.

— Moi, je m'appelle Demitri.

— Tu n'es pas musulman?

— Je suis Grec, répondit le jeune homme avec un sentiment de fierté.

— Ah! fit Saïda pensive.

— Adieu, Saïda... Veux-tu me donner une de tes fleurs; elle sera pour moi le « hégab » qui me portera bonheur.

La jolie fille détacha sans mot dire une petite rose

de son bouquet, et l'offrit au jeune homme qui la porta respectueusement à ses lèvres.

— Adieu, Saïda, répéta-t-il. Puis tournant bride, il se disposa à revenir sur ses pas.

— Que fais-tu ?

— J'ai vu tes yeux, j'ai entendu ta voix qui m'est allée jusqu'au fond de l'âme, j'ai une fleur que tes mains ont touchée, je n'irai pas plus loin ; mon voyage est terminé. Et ce disant, il reprit le chemin d'Ismaïlia, laissant l'Égyptienne à ses réflexions. Elle regarda s'éloigner l'inconnu et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu derrière les arbres qui bordaient le « canal de ceinture » qui existait alors.

La visite au cimetière fut courte ce jour-là. Rentrée chez elle, Saïda interrogea son esclave :

— Ali, connais-tu ce chrétien qui m'a parlé tout à l'heure ?

— Oui, maîtresse ; mon frère Khalil est son domestique.

— Et… que fait-il ?

— Je ne sais pas, maîtresse, cependant je crois qu'il est « katib-serr » (secrétaire) au Canal.

Les questions en restèrent là.

Le Grec qui avait dit s'appeler Demitri, était un homme d'environ vingt-cinq ans, à la physionomie franche et ouverte. Il était attaché à la Compagnie du canal maritime, mais depuis qu'il avait perdu un frère qu'il chérissait, il avait donné sa démission et attendait la belle saison pour retourner dans son pays. Autrefois

toujours gai, toujours content, il était devenu tout à coup mélancolique, soucieux, et l'ennui qui s'était emparé de sa personne lui avait fait prendre Ismaïlia en horreur. Après avoir interrompu brusquement son voyage à travers le désert lorsqu'il eut rencontré Saïda, ses pensées n'eurent plus qu'un seul objet : l'Égyptienne dont les grands yeux l'avaient si fort impressionné.

Le lendemain Saïda ne sortit pas. Elle avait peu dormi, et l'aurore à peine commençait à poindre que déjà ses pieds mignons, chaussés de babouches brodées, foulaient le sable des allées de son jardin. En passant près de la porte ombragée par un grand figuier, elle s'arrêta court, le regard fixé sur un objet qu'elle semblait examiner avec une attention mêlée de surprise : c'était un petit bouquet de violettes suspendu par un fil à la clef de la porte ; la cloison en roseaux qui entourait le jardin, froissée en certain endroit, témoignait clairement que la main qui avait accroché ces fleurs à l'anneau de la clef laissée à l'intérieur, avait dû passer par là. Saïda prit le bouquet, et respira passionnément son délicieux parfum en murmurant un nom si doucement que son cœur seul l'entendit.

Chaque matin de nouvelles fleurs étaient discrètement placées au même endroit; cela dura ainsi pendant dix jours, puis les bouquets ne reparurent plus.

... « *Il* est parti, soupira la brune Égyptienne, il

m'a déjà oubliée... Oh! mon Dieu, pardonnez-moi, je crois que j'aimais ce « giaour !... » Elle rentra chez elle, se jeta sur un divan et pleura. Tout à coup elle se leva effarée, un soupçon venait de lui traverser l'esprit. « Il pense peut-être à quelqu'une de ses compatriotes... mon Dieu, mon Dieu, gémit-elle, vous m'avez maudite ! » La jalousie venait d'infiltrer son venin dans ses veines; elle ferma les yeux, chancela et perdit connaissance.

De la pièce voisine, la vieille Khadîga accourut au cri de sa maîtresse, qui ne tarda pas à rouvrir les yeux où perlaient deux larmes qui roulèrent sur ses joues pâlies. « La fleur du citronnier s'épanouit sous les baisers de l'Aurore, dit-elle d'une voix faible en se rappelant un passage de Montenebbi, elle souffre, languit, s'étiole et tombe dans la poussière, ne laissant, hélas! aucune trace de son passage sur cette terre où elle n'a vécu qu'un instant. »

— Ali? appela-t-elle après un moment de silence.

L'enfant accourut.

— Va voir ton frère et informe-toi auprès de lui de ce que fait son maître. Va et reviens vite.

Un quart d'heure après l'esclave était de retour.

— M. Demitri est malade au lit, dit-il, malade de ne point te voir...

Saïda s'était transfigurée à ses paroles; elle s'enveloppa à la hâte de son « habara », et d'un geste fit signe à la négresse de la suivre. Arrivée sur la place Champollion, elle s'arrêta et, brisée par l'émo-

tion, s'assît sur un banc du square à l'ombre des acacias.

Il était alors huit heures du matin; les employés de la Compagnie se rendaient à leur bureau d'un pas précipité, un à un, la tête basse, comme des écoliers en retard craignant la férule du maître. S'ils rencontraient quelque chef de bureau n'appartenant pas à leur section, celui-ci les regardait d'un air protecteur comme il sied à un fonctionnaire qui touche à la fin du mois cinquante francs de plus que ses commis, et qui par conséquent a conscience de sa supériorité; si c'était un chef direct, on l'évitait autant que possible ou bien on l'abordait sans mot dire, le chapeau à la main; le chef répondait le plus souvent à ce geste respectueux par un silence hautain, ou quelquefois en articulant un grognement, signe manifeste de son mécontentement.

La vue de tous ces gens affairés, au front chargé des soucis du travail, traversant à grands pas les allées fleuries du square, avait fait diversion dans l'esprit de l'amoureuse Saïda; elle songea aux conséquences de son imprudente démarche. Sa suivante hasarda quelques reproches sur cette conduite coupable : n'était-ce pas en effet un crime d'aimer un chrétien!... Saïda lança à la vieille un coup d'œil où perçait une pointe de colère, et un seul mot prononcé d'un ton impératif n'admettant pas de réplique, lui ferma la bouche. Après avoir longtemps réfléchi, elle prit le sage parti de ne pas aller plus loin et rentra chez elle.

Quelques jours s'étaient écoulés dans une anxiété mortelle. Saïda craignant d'apprendre une mauvaise nouvelle, n'osait pas s'informer de la santé de son ami. Enfin un matin les violettes reparurent. Avec quelle joie la jeune fille s'empara du précieux bouquet! « Il est sauvé, murmura-t-elle, cher Demitri!... Il m'aime, je le sens... Je voudrais le voir, lui dire combien son état m'a causé d'inquiétude... Mais comment faire... » Puis s'arrêtant tout à coup à une idée qui lui traversait l'esprit, elle ajouta comme répondant à cette pensée : « Oui, c'est cela... et je n'attendrai pas plus longtemps. »

L'horloge d'une maison voisine sonnait onze heures; depuis trois heures et demie les habitants des « carrés » dormaient d'un sommeil profond; on n'entendait que le cri des gardiens du quartier et le glapissement des chacals du désert; la lune était au zénith, et pas le moindre nuage ne venait atténuer sa pâle clarté. Dans un angle du jardin de Saïda, une forme blanche, immobile se détachait sur l'ombre projetée par un massif d'orangers. Bientôt des pas se firent entendre à l'extérieur, les roseaux de la cloison s'écartèrent avec un léger frémissement pour livrer passage à une main qui s'avança dans la direction de la porte, cherchant quelque chose qu'elle ne trouvait pas. Après des tâtonnements inutiles, la main se retira, puis la porte, restée entr'ouverte sans doute par la négligence des domestiques, grinça sur ses gonds rouillés, et un homme coiffé d'un « tar-

bouch » parut sur le seuil. Après un moment d'hésitation, l'homme s'avança avec précaution, déposa sur un banc un petit coffret, et se disposait à revenir sur ses pas quand il lui sembla entendre prononcer son nom. Il se retourna vivement, tremblant comme s'il eût été surpris en flagrant délit de quelque mauvaise action. Une jeune fille vêtue d'une longue robe blanche serrée à la taille par un ruban rose selon l'usage oriental, était près de lui.

— Demitri ! mon ami, mon frère, répéta la voix troublée par l'émotion.

— Saïda !... Oh ! pardonne-moi, ou plutôt plains-moi, car je suis bien malheureux ; depuis que je t'ai vue, je souffre des tortures insupportables. Demain je quitte Ismaïlia; je t'apportais ici mes adieux.

— Tu vas partir, dis-tu, pourquoi ?... Ta main est glacée ; tu as été malade, je le sais ; tu n'es pas encore rétabli. Pourquoi partir, mon frère, tu vas me laisser seule ici... tu ne m'aimes donc pas, toi ?...

En prononçant ces paroles avec une naïveté où se révélait toute la candeur de son âme, la jeune fille avait fait un pas en avant ; son charmant visage effleurait la poitrine du visiteur nocturne et se présentait en pleine lumière. Demitri ébloui, fasciné par tant de grâce et de beauté, restait muet d'admiration.

— Réponds... Ah ! tu ne m'aimes pas, toi.

— Saïda, chère Saïda, tes paroles tombent sur mon cœur comme la douce rosée du matin qui nourrit la fleur languissante; je t'aime comme l'abeille aime la rose, comme le palmier aime le soleil, comme l'oiseau aime le ciel bleu; c'est ce profond amour, profond comme l'immensité de la nuit, que je craignais de n'être pas partagé, qui me forçait à te fuir. J'allais partir au Caire en emportant ton souvenir qui me poursuit sans cesse; qui sait ce que je serais devenu... Mais à présent je reste et ma vie t'appartient.

En parlant ainsi, il prit la tête de la jeune fille, la regarda dans les yeux avec une tendresse infinie, et déposa un long baiser sur son front brûlant.

Sous l'action de cet ardent baiser, l'Égyptienne devint pourpre, puis son sang afflua vers le cœur, ses yeux se fermèrent, elle chancela.

— Saïda, Saïda, parle-moi, exclama le jeune homme en la couvrant de caresses; ne me rends pas fou... Ah! que signifie... Quelqu'un nous épiait.

En effet, dans le cadre de la porte restée ouverte, un homme taillé en Hercule armé d'un gourdin, la figure cachée par une épaisse barbe rousse, se tenait debout, immobile comme une statue. C'était un veilleur de nuit, un des Autrichiens, hommes de confiance, que la Compagnie prépose à la sûreté publique.

— Pietrovich, dit en italien le Grec, en s'adressant à l'importun gardien, ferme cette porte et fais

ton service sans t'occuper de choses qui ne te regardent point.

L'honnête Autrichien obéit, tout confus de s'entendre apostropher de la sorte.

— Que dis-tu? mon ami, murmura faiblement Saïda.

— Rien; je me désespérais; j'allais appeler quelqu'un.

— Cher Demitri !... tu ne me quitteras plus?

— Oh ! jamais, je te le jure.

— Viens demain soir... Je me sens fatiguée; je vais rentrer et m'endormir en pensant à toi.

Le lendemain Demitri fut exact au rendez-vous...

Les premières lueurs du matin surprirent les amants endormis dans les bras l'un de l'autre sur le divan de la vérandah du jardin. Saïda ouvrit les yeux la première, et d'un baiser éveilla Demitri.

— Voici le jour, mon bien-aimé, il faut nous séparer.

— Déjà !... O nuit d'amour, tu m'as récompensé de bien des peines ! Que n'as-tu duré un siècle !

— A demain, mon ami.

— Oh ! oui, à demain, demain et toujours.

Pendant plus d'un mois ces entrevues nocturnes continuèrent. La vieille Khadîga s'en était aperçue une fois, et l'avait laissé à entendre à sa maîtresse; une sévère admonestation la réduisit au silence : plus jamais la négresse ne souffla mot; seulement ce qui dépassait son imagination, ce qui renversait toutes

ses idées, c'était que sa maîtresse, une si belle fille, pût aimer un giaour. *Allah-el-Aazim* (Dieu est grand), ajoutait-elle en matière de conclusion.

L'été approchait, les nuits devenant plus courtes ne suffisaient plus aux amants; c'était à une heure de la journée, au moment où tout Ismaïlia dormait, qu'avaient lieu les rendez-vous. Demitri toujours exact, attendait quelques minutes sous la vérandah d'une maison inhabitée à l'angle nord du square, sur la limite du désert, les yeux fixés devant lui sur une rangée de maisons dont les persiennes étaient hermétiquement closes. Une de ces persiennes ne tardait pas à céder sous la pression d'une main mignonne, un visage souriant, radieux s'y encadrait, et après un regard jeté furtivement du côté de la vérandah, une porte s'entr'ouvrait pour se refermer bien vite sur les pas de l'heureux Demitri, toujours désiré de plus en plus.

C'était dans la petite chambre de Saïda, nid d'amour saturé des parfums les plus exquis, que les deux jeunes gens passaient leurs après-midi. L'insatiable Saïda livrait son admirable corps tout palpitant à la merci de son amant; elle s'enivrait de ses caresses; sa poitrine bondissait sous ses ardents baisers, et ses grands yeux démesurément ouverts, les mains crispées, râlant comme une gazelle aux abois, elle tombait épuisée, inerte dans les bras de son amant qui l'inondait de nouvelles caresses.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Un jour Demitri

annonça à sa maîtresse qu'il devait retourner dans son pays où des affaires de famille l'appelaient; mais cette absence serait de courte durée; il reviendrait bientôt, reprendrait du service à la Compagnie et ne quitterait plus Ismaïlia. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Saïda; mais les intérêts du jeune Grec étaient en jeu. Il fallut se séparer.

— Va! lui dit simplement l'Égyptienne en l'embrassant avec passion, et n'oublie pas que ton absence trop prolongée me tuerait.

Un dimanche matin Demitri s'embarqua pour Port-Saïd où un vapeur des Messageries était en partance pour les côtes de l'Archipel. En passant près des dunes d'« El-Gisr », le Grec tout pensif, assis sur un pliant à l'arrière du bateau-poste, aperçut sur la berge du Canal, une femme enveloppée de son « habara » agitant un mouchoir en signe d'adieu. Pauvre fille! murmura le voyageur en essuyant ses yeux... Et bientôt le bateau décrivant une courbe, disparut derrière les monticules de sable.

Dans les premiers jours d'automne, Demitri était de retour. A peine débarqué, il vola vers la demeure de son amie. La maison était close. Un petit « barbarin » était endormi à la porte du jardin.

— Ali, Ali, s'écria le jeune homme avec anxiété, où est Saïda?

L'enfant garda le silence.

— Ali, mon brave Ali, réponds, où est ta maîtresse? et il accompagna ses mots d'une pièce d'or.

Les yeux de l'enfant brillèrent un instant, puis détournant la tête :

— Gardez votre argent, dit-il, et rendez-moi ma maîtresse, ma maîtresse que vous avez fait mourir...

— Morte! gémit le Grec éperdu, morte!... Et voyant qu'il ne pouvait plus rien tirer de l'enfant qui s'était mis à pleurer, il courut aux informations chez ses amis. En chemin il rencontra un vieux comptable, un honnête Alsacien, un homme de bien auquel il pouvait se confier.

— Père Dumarché, vous connaissez mon histoire, dites-moi, je vous en supplie, ce qu'est devenue Saïda.

Le jeune homme était si bouleversé, que l'employé n'osa lui apprendre la fatale vérité.

Depuis le départ de son amant, Saïda se rendait chaque jour à l'endroit où elle l'avait vu disparaître. Un matin le canot de service de la Compagnie avait trouvé son corps flottant sur les ondes tranquilles du Canal, à l'entrée du lac...

Et voilà, dit le conteur, comment Allah, dont le saint nom soit loué, punit la belle musulmane qui avait osé aimer un chrétien. Or depuis, ajouta-t-il en terminant son récit, chaque nuit, à la lueur des étoiles, on voit errer sur les eaux du Timsah une ombre aux formes indécises : c'est l'âme de l'infortunée Saïda qui revient encore attendre son amant.

PASSAGE DE LA MER ROUGE

PAR LES HÉBREUX

Sous le règne du vieux pharaon Menephtah, les Israélites conduits par Moïse, quittèrent l'Égypte pour aller se réfugier dans les déserts du Sinaï où, suivant la Bible, ils errèrent pendant quarante ans. Le point où le peuple de Dieu traversa la mer Rouge, est jusqu'à présent demeuré obscur. Plusieurs savants ont proposé divers itinéraires en s'appuyant sur l'Écriture sainte et en identifiant certains endroits avec les étapes mentionnées dans l'Exode et le livre des Nombres. Le lieu de départ des Hébreux est appelé, dans la Bible, *Ramsès*. Pour l'identification de cette ville, on a proposé Babylone (aujourd'hui Vieux-Caire), qui n'existait pas à cette époque, Héliopolis, Ramsès (dans le Ouady Toumilat), et enfin Tanis (Sân'). Suivant M. Brugsch, les Hébreux partis de cette dernière ville, auraient traversé, non la mer Rouge, mais bien la Méditerranée dans les marais du lac Serbonis dépendant de cette mer, ou au nord des lacs Balah aux environs du village actuel de

MER MEDITERRANEE

Bouche Phatnitique

B. Mendésienne

Tenneh

B. Tanitique

B. Pélusiaque

Mendès

PELUSE

des Migdol en Sekhet

TANIS (San-Pi-Ramses)

Itinéraire

Itinéraire rationnel

Pi-Thom

Daphne

Thoukhout, Séthroïtes (Soukkoth)

Ha-ouar

Pha-Gessen (Gessen)

N

Ramsès (Migdol-en-Ramsès-Hiq-An)

Rte des Egyptiens

Canal de Séti

BUBASTE

Khatoum (Etham)

Héroopolis

des Hébreux

Itinéraire d'après Mr Henri Brugsch

Migdol-en-Tafneh

Gebel Ataka

MER ROUGE

Sources de Moïse (Elim)

L'ISTHME DE SUEZ

AUX TEMPS PHARAONIQUES

pour servir au

PASSAGE DE LA MER ROUGE

PAR LES HÉBREUX

suivant

H. DE VAUJANY

L. Sonnet, sc

Qantarat-el-Haznah. M. Brugsch s'appuie particulièrement sur la ville de Migdol qu'il place dans ces parages, et citée par l'Exode comme troisième étape des Israélites.

D'après nos recherches, qui malheureusement ne reposent pas sur des données à l'abri des contestations, étant prouvé l'établissement des Hébreux sur la partie orientale du Delta, ils occupaient, comme points les plus avancés de ce côté, les villes de Tanis, sur une des branches orientales du Nil, et de Ramsès (aujourd'hui Tell-el-Maskhouta à l'occident du lac Timsah), place forte qu'ils avaient bâtie par ordre du pharaon régnant. C'est Tanis qui doit être assignée comme le lieu de départ des Israélites, désigné dans la Bible sous le nom de Ramsès.

Dans toute l'Égypte, depuis Assouân jusqu'à la Méditerranée, on trouve des inscriptions portant le cartouche de Ramsès II. Il est presque impossible que malgré son règne de soixante-six ans, ce roi ait pu faire édifier un nombre aussi considérable de monuments de tous genres ; il est du reste reconnu aujourd'hui que bien des monuments portant le nom de Ramsès sont antérieurs à son règne. L'habitude qu'avait ce pharaon, ceci est prouvé, de faire effacer sur la pierre le cartouche de ses devanciers pour y substituer le sien, a pu s'étendre jusqu'aux villes qu'il avait embellies, et auxquelles il avait, sinon donné, du moins ajouté son nom à celui déjà existant, en faisant ainsi une sorte de nom composé ;

rien ne s'oppose à admettre que l'on appelait alors Tanis *Sân-en-Ramsès*, comme on disait *Migdol-en-Ramsès*.

Les Hébreux partirent donc de Tanis, identifié avec le Ramsès de la Bible; ils se dirigèrent vers le sud-est, rejoignirent en chemin leurs coreligionnaires qui habitaient Ramsès (Tell-el-Maskhouta) et continuèrent ensemble leur route à l'ouest du golfe Héroopolite. Ils s'étaient arrêtés à *Soukhoth* et à *Etham*, villes de la Bible dont la position géographique est restée jusqu'à présent inconnue, et ils campèrent pour la troisième fois près de *Migdol*, nom qui signifie un fort et qui, sans autre indication, s'appliquait à chacune des forteresses qui défendaient la frontière de l'isthme. De là les Hébreux profitant du mouvement rétrograde de la marée, traversèrent la mer Rouge à l'endroit le plus guéable, non par le golfe Héroopolite (Lacs-Amers), mais un peu plus bas, à la place où se trouve la station actuelle de Chalouf sur le canal maritime. Cet endroit nous paraît le plus rationnel : le lit de ce passage étroit qui unissait la mer au golfe, ayant peu de profondeur, pouvait être traversé à gué au moment du reflux. Les Israélites, après avoir habité si longtemps cette partie de l'Égypte, n'ignoraient certainement pas cette route et s'y étaient engagés à coup sûr.

L'armée égyptienne, à la poursuite des fugitifs partit de Bubaste, suivit le canal dérivé du Nil, que Séti avait creusé, jusqu'au golfe Héroopolite; de là elle

prit la même route que les Hébreux et fut surprise par la marée montante au moment où elle s'engageait dans le même passage. Selon la Bible, « le pharaon y périt avec toute son armée » ; ce récit comme tant d'autres est exagéré : le tombeau de Menephtah a été retrouvé parmi ceux de Bab-el-Molouk, dans la Haute-Égypte.

SOURCES DE MOÏSE

Du haut des terrasses qui servent de toitures aux maisons de Suez, on aperçoit dans la direction du sud-est, la petite oasis des *Sources de Moïse* (Ayoun-Mouça), appelée plus communément Fontaines de Moïse, située à un kilomètre et demi du rivage de la mer. C'est là que la tradition place l'endroit où Moïse et les Hébreux s'arrêtèrent après leur sortie d'Égypte. « Ils vinrent ensuite à Élim où étaient douze sources « et soixante-dix palmiers ; ils entonnèrent leur chant « de triomphe, puis ils établirent leur camp près des « sources (Exode, v, 27). » C'est dans ce lieu de repos et de béatitude, dit le docteur Couvidou, à l'abri de ces soixante-dix palmiers, que trois millions d'Hébreux de tout âge et de tout sexe, trouvèrent l'eau et l'ombre, le vivre et le couvert tant pour eux que pour leurs bêtes de somme, et retrempèrent leurs forces pour un voyage de quarante ans à travers le désert.

Les Sources de Moïse sont le lieu d'excursion fa-



FONTAINE DE MOÏSE.



vori des habitants de Suez ; on s'y rend soit par mer, soit en suivant la voie de terre. L'oasis n'a guère plus d'un kilomètre de tour; elle est plantée de palmiers, de tamarix, de mimosas, d'orangers, de grenadiers et de jasmins, au milieu desquels se cachent trois ou quatre maisons de campagne, une sorte d'auberge et quelques masures habitées par des Arabes qui se livrent à la culture maraîchère. Le sol composé de sable et d'argile, est arrosé par l'eau un peu saumâtre de plusieurs sources qui se présentent sous la forme de mares de huit à dix mètres de circuit; l'une d'elles est un bassin entouré d'une ancienne maçonnerie.

La véritable *Fontaine de Moïse* est signalée de loin par un grand palmier isolé; c'est un mince filet d'eau qui sort d'un tertre peu élevé, et va se perdre dans le sable. Les Frères des écoles de la doctrine chrétienne du Caire avaient, dit-on, songé jadis à tirer bénéfice de cette source en y établissant un pèlerinage à l'instar de ceux de la Salette et de Lourdes. Les pieux voyageurs venant d'Europe visiter les lieux-saints n'auraient pas manqué de s'y rendre en venant en Égypte terminer leur voyage. Le miracle obligatoire, sans lequel il n'est pas de bons pèlerinages, était fait depuis longtemps et encore patent; nul, fût-il hérétique, n'aurait songé à le mettre en doute; mais il eût été bon d'apporter ici certain perfectionnement en y rappelant quelque épisode du Nouveau Testament, comme par exemple en y fai-

sant séjourner un mois ou deux la Sainte Famille qui se serait réfugiée là pour échapper aux fureurs d'Hérode, après avoir quitté Matarîeh et Babylone d'Égypte où la tradition a déjà cours ; avec ce moyen, la clientèle juive et chrétienne était assurée d'avance. Si cette ingénieuse manière de ménager habilement les deux partis n'avait pas trouvé assez de partisans, restait l'eau à laquelle il aurait été facile de donner une vertu miraculeuse, prouvée du reste par les cures les plus extraordinaires, les plus authentiques avec témoignage à l'appui. Rien n'eût donc été plus simple que de lancer l'affaire qui aurait certainement réussi et rapporté gros ; sans compter le voisinage du mont Sinaï qui serait bien entré pour quelque chose dans les pèlerinages, et partant, augmenté les recettes.

Les bons Frères pensant non sans raison qu'il était prudent de s'assurer le concours du clergé, avaient communiqué leur projet aux Pères de la Terre-Sainte, lesquels fâchés sans doute de n'avoir pas pris l'initiative, refusèrent de coopérer à cette œuvre charitable et philanthropique. Les disciples du vénérable J. B. de la Salle ne se tinrent pas pour battus : ils déléguèrent auprès du grand-rabbin Frère Cyprianus, mais le chef du consistoire israélite éconduisit le solliciteur avec tous les égards dus à sa personne ainsi qu'à l'objet de sa mission.

Espérons que les Frères ne se déconcerteront pas par ce double échec ; tout le monde applaudit d'avance

à cette heureuse idée de mettre en vogue les fontaines bibliques; l'oasis acquerra par ce moyen une certaine importance, et deviendra bientôt, grâce à la propagande, la meilleure station hivernale et thermale du monde entier. Non loin des Fontaines de Moïse, dans la direction de Tor, existent des sources de pétrole dont on pourrait avoir le monopole d'exploitation ; l'oasis améliorée, agrandie, servirait également d'entrepôt aux millions d'hectolitres du précieux liquide, purifié d'avance par la sainteté du lieu. L'idée est merveilleuse et mérite d'être reprise ; sa réalisation bien entendue, sous le double point de vue spirituel et matériel, conduira sûrement aux plus grands résultats.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES

ERRATUM.

Planche, p. 69, au lieu de *Pompée,* lire *Dioclétien.*

PARIS
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie
Rue Garancière, 8.

